Les Temps Modernes

14e année REVUE MENSUELLE n° 153-154

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Novembre-Décembre 1958



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle

paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur

JEAN-PAUL SARTRE

Secrétaire général

MARCEL PÉJU



La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés

La Revue n'accepte les manuscrits ni des condamnés à mort pour fait de collaboration, ni des indignes nationaux

La rédaction reçoit le jeudi après-midi sur rendez-vous



RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e — Tél. BABylone 17-90



PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 290 F



TARIF D'ABONNEMENT

France .... 3.100 F
Étranger...... 3.360 F; recommandé : 3.660 } à partir du 1er décembre 1957

	Ordinaire	Recommandé
Livres sterling	2/15	3
Francs suisses	35	40
Francs belges	400	470
Dollars	8	9
Lires	4.700	5.500

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire, mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE

Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 50 francs

Les Temps Modernes

L'ILLUSIONNISTE

Quatre-vingt pour cent des Français, le 28 septembre, ont abdiqué leurs droits politiques entre les mains du général de Gaulle. Tel était le sens du référendum. Les élections lui donnent un visage : parce que l'abdication politique est un geste de droite, la France aura demain l'Assemblée la plus réactionnaire qu'elle ait connue depuis un siècle.

Ne nous trompons pas, d'abord, sur ce référendum. Les partisans du oui, *on l'a beaucoup noté, invoquaient des « raisons » exactement contradictoires. On a moins remarqué ce qui les unissait : l'impuissance à agir, et l'acceptation de cette impuissance. Les uns souhaitaient en Algérie une solution libérale dont ils n'osaient préciser les voies ; les autres voulaient l'« intégration » sans savoir comment la mettre en œuvre. Tous se retrouvaient pour attendre du général de Gaulle cette solution introuvable, non en fonction des buts qu'il définissait, des moyens qu'il proposait, mais dans la mesure exacte, au contraire, où il ne définissait ni ne proposait rien. Il ne s'agissait plus d'un choix, même discutable, mais très précisément d'une renonciation au choix. Non d'une sorte de délégation de pouvoirs, mais d'une véritable démission, d'une abdication de l'intelligence et de la volonté, d'un refus de l'acte politique, — bref, d'une fuite devant le réel qui s'achevait en saut dans la magie.*

Ici commence une dialectique infernale. Ce qui n'est probablement, pour certains, que ralliement tactique et toujours réversible — un oui « conditionnel et provisoire », assurait Sirius, sans nous expliquer ce qui le distinguait des autres — rejoint, au niveau de l'opinion, une disposition plus profonde, une tendance inavouée encore et qui va prendre forme par le geste du oui. *Celui-ci, dira-t-on, se borne à ratifier l'acceptation muette du mois de mai. Non : il la transfigure. Seul, on est lâche. En groupe, la lâcheté s'exalte et se justifie. Ce qui, dans l'ordre individuel,*

tenait de la résignation, des vœux pieux, de la mauvaise foi, la cérémonie collective lui donnera un sens, le transmuera en valeur, en fera le message inspiré de l'unité nationale. Avouons-le : inventer ce référendum, c'est-à-dire de rendre public et honorable l'effondrement de mai, de le changer en geste politique qui justifie rétrospectivement cette immense passivité ambiguë et, faisant prendre conscience à l'opposition de sa faiblesse, dessine l'avenir, ce fut lè trait de génie du général de Gaulle.

Tout se noue le 28 septembre. Car la partie, en un sens, s'est jouée en mai : mais dans ce silence où chacun s'observe, où tout peut changer encore. Le référendum, brusquement, dit *ce qu'on ne savait pas. Les* oui *s'aperçoivent qu'ils sont* 80 %*; les* non, *qu'ils ne sont que* 20 %*. L'ampleur de l'abandon apparaît à ceux qui, jusqu'alors, s'abandonnaient dans le secret des cœurs, avec un reste de mauvaise conscience. Soudain, ils découvrent qu'ils ne sont pas seuls. Divine surprise. Ils sentent monter en eux, autour d'eux, cette immense complicité dans l'abdication, ce vertige de l'abandon, cette étrange exaltation des démissions collectives. Ils se sentent justifiés. D'autant plus qu'on ne leur laisse rien ignorer de leurs vertus. Ces braves gens qui prenaient l'apéritif auprès des cars de C.R.S., qui ne voyaient dans le coup d'Alger qu'un incident sur la route des vacances, on leur apprend que, s'ils ne bougeaient pas, c'est parce qu'ils souhaitaient, au plus profond d'eux-mêmes, un grand renouveau national, parce qu'ils étaient sains et purs, mais égarés par le système, parce qu'ils étaient virils, mais trahis par les bradeurs. Comment ne se reconnaîtraient-ils pas dans une image si flatteuse ? Comment ne découvriraient-ils pas, dans l'illumination du vrai, que c'était bien cela, en effet, qu'ils pensaient, qu'ils voulaient, que c'est par quelque conscience obscure de ces excellentes raisons qu'ils n'avaient pas bronché ? Et pour bien le prouver, pour qu'ils achèvent de s'en convaincre eux-mêmes, on ne leur demande ni de descendre dans la rue, ni d'ouvrir leur portefeuille ; de réfléchir, moins encore. Non, mais une simple formalité : ce* oui*. Ils le donnent. Ils s'admirent d'être si nombreux à le donner. Ils connaissent l'ivresse des communions nationales. En ces mois décisifs où se jouait leur sort et celui du pays, les Français n'auront mis d'enthousiasme que pour s'abandonner* [1].

1. On aperçoit ici l'erreur de ceux qui (tel André Philip), sous-estimant le référendum, voulaient reporter leurs efforts sur les élections. Les Constitutions, observaient-ils, sont souples : seuls importent les choix politiques d'un scrutin législatif. Formellement, ils avaient raison. Mais ils méconnaissaient le vrai sens du référendum, qui n'était pas d'approuver une Constitution dont presque tout le monde se moquait, mais de démissionner entre les mains d'un homme, ce qui dévalorisait à l'avance, pour ceux

Cela ramène à sa juste mesure le « désir de changement » dont on nous rebat, depuis quelques mois, les oreilles. Non que la IV[e] *République, assurément, fût populaire. Mais un certain antiparlementarisme, en France, fait partie du folklore ; et, mis à part quelques maniaques des complots ou autres excités professionnels, on ne voit pas que beaucoup aient voulu aller plus loin, pour abattre le régime, que les concerts de klaxon. De ce régime, en vérité, la plupart s'accommodaient très bien. Trop bien : la dépendance extérieure, le règne des* lobbies, *le scandale du logement, le sacrifice de l'Université n'avaient pas empêché une remarquable expansion industrielle d'entraîner une prospérité relative. L'échec de la « décolonisation » lui-même avait pu être longtemps masqué par les crédits américains. Et nul ne s'en affolait trop jusqu'au moment où la guerre d'Algérie ébranla l'édifice.*

Alors, en effet, la France eût pu réagir. Mais cet éveil, où l'aperçoit-on ? Une volonté de changement avait, en mai, toutes les occasions de se manifester : soit par un soutien actif aux hommes d'Alger, pour renverser le « système », — soit par un élan révolutionnaire qui, profitant de la vacance du pouvoir, eût rassemblé la gauche contre les factieux. Il ne se passa rien. Les tentatives d'étendre à la métropole le mouvement du 13 mai, de créer des Comités de Salut public, échouèrent dans l'indifférence. Echouèrent par contre-coup, hors la manifestation du 28 mai, les essais de regroupement antifasciste. De Gaulle, presque partout, fut accueilli avec soulagement. Et cet accueil, loin de témoigner pour une volonté de changement, traduit au contraire un désir de stabilité, de statu quo. *Il le traduit dans la mesure même où il est ambigu : appelé par les hommes d'Alger, de Gaulle fut largement considéré, dans la métropole, comme une protection contre eux* [2]. *Il ne représentait pas la rupture, mais*

qui disaient *oui*, toute controverse proprement politique. Le référendum, loin d'être une « formalité », a tout déterminé en vidant les élections de leur substance. C'est pourquoi il importait de voter *non :* à cette condition seulement ces élections prenaient un sens. *Non*, c'était le refus de la confiance dans la nuit et la volonté de se déterminer sur des programmes.

2. Les électeurs, dit-on, ont ratifié par leur vote le mouvement du 13 mai. Non. Ce qu'ils ont approuvé, au mieux, c'est le 13 mai *vu d'aujourd'hui*, digéré, désamorcé, et non *pour ce qu'il était* le 13 mai : une tentative de renversement du régime par la force. Ils l'approuvent à froid, dans la mesure où il est dépouillé de son caractère d'urgence, de menace. Sur le moment, de Gaulle apparut au contraire comme le moyen de « s'en tirer » aux moindres frais, le minimum de changement possible à partir du moment où le *statu quo* intégral devenait évidemment impossible.

la continuité : non, certes, dans le maintien des hommes ou des institutions formelles, mais dans le respect d'un certain ordre, *d'un état de choses que menaçaient de troubler les fâcheux du 13 mai, ou, inversement, ces autres gêneurs du Front Populaire.*

Il y a quelque ironie à parler ici d'un divorce entre le Parlement et le pays. Non seulement parce que l'un, reflet de l'autre, lui ressemblait dans ses divisions, dans sa poussière de féodalités, dans son refus d'affronter le réel — et si la guerre d'Algérie continuait c'est parce qu'ils la toléraient dans un mouvement (si l'on peut dire) indivisible. Mais parce qu'en ces jours de crise ils eurent au fond le même réflexe et ne manifestèrent que pour abdiquer une émouvante émulation. La France, depuis des années, ne cessait de fuir le réel pour se réfugier dans l'imaginaire. La fiction régnait au Parlement où tout l'art consistait à retarder les échéances dans l'attente du fait accompli, et à ruser avec les tabous tout en exorcisant les difficultés par des formules magiques. Mais elle baignait aussi un pays où les mythes nationalistes — entre les amours de Townsend et les naissances monégasques — demeuraient assez vifs pour que l'expédition de Suez ait presque été saluée comme la grande pensée du règne. Que les façades craquent, il ne surgit entre les deux ni malentendu, ni divorce. L'homme quelconque se tourne vers le général afin de pouvoir penser à autre chose. Et le même « gaullisme », pour les chefs du régime, devient l'ultime mystification, une manière providentielle de fuir leurs responsabilités, — à la limite, une étonnante tentative de sauver le système, si l'on ose dire, en le sacrifiant, d'en conserver l'essentiel en modifiant les apparences.

Dans cette extraordinaire « opération-sauvetage », une seule chose leur échappe : c'est qu'ils en seront les victimes. Démontrant leur impuissance par l'appel au sauveur, ils n'achèvent pas seulement leur suicide politique, ils se désignent comme les symboles mêmes du changement qu'ils réclament. Et ils pourront gémir qu'il y a maldonne, qu'ils étaient tels qu'on les avait faits : c'est bien leur tort. Il se reconnaît trop en eux, l'électeur touché par la grâce ; et, comme ces vieux complices dont on ne peut plus supporter la vue parce qu'ils reflètent votre propre image, leurs visages effarouchent maintenant sa nouvelle et susceptible virginité.

Ainsi s'expliquent les élections dans leur double aspect de rejet des « sortants » et de poussée vers l'U.N.R. De ce succès, n'oublions d'ailleurs pas les limites : 17,6 % des voix au premier tour contre 18,9 % aux communistes. Seul, un mode de scrutin, comique à force d'être faux, donne à l'U.N.R. une représentation parle-

mentaire entièrement disproportionnée à son chiffre de voix [3]. *Et ce chiffre lui-même n'est pas exceptionnel. Il y a en France, depuis la guerre, environ trois millions de voix — se rétrécissant parfois, ou se gonflant au contraire d'éléments marginaux — disponibles pour toutes les aventures anti-républicaines. La poussée U.N.R., supérieure au mouvement poujadiste de 1956, reste inférieure à la vague R.P.F. de 1951* [4]. *Son originalité ne vient donc pas de son ampleur, mais de son caractère plébiscitaire qui en fait un phénomène sans précédent depuis le boulangisme et probablement plus malsain encore. Organisation hybride, improvisée, sans doctrine et sans programme, formation purement électorale ne correspondant à aucun* mouvement *populaire (ce qui la distingue notamment du R.P.F.), l'U.N.R. ne doit son succès qu'au nom du général de Gaulle. Et certes, 80 % des Français ayant donné à leur démission le nom du général, il n'est pas surprenant que 19 % d'entre eux se portent sur une formation n'offrant pas d'autre programme que ce nom et dont la volonté proclamée de changement était d'autant plus séduisante qu'elle restait totalement imprécise. Il n'en résulte pas moins un paradoxe extraordinaire : jamais pareil bouleversement n'aura été réalisé par une opinion si passive* [5]. *La campagne électorale la plus vide, la plus dépourvue d'idées et de passion qu'on puisse concevoir aboutit à un renouvellement radical du personnel politique. D'où le caractère particulier qu'il va prendre : il ne correspond pas au* choix *d'un programme ou d'une politique,*

3. Tous les commentateurs l'ont souligné, mais on n'y reviendra jamais trop. Pour des hommes qui dénonçaient volontiers les vices du système et condamnaient le « truquage » des apparentements, il est assez cocasse d'en arriver à ce chef-d'œuvre de truquage politique, à cette escroquerie probablement sans exemple dans toute l'histoire des démocraties parlementaires : avec 3.600.000 voix, l'U.N.R. enlève 188 sièges; avec 280.000 de plus, le Parti Communiste n'en a que 10.

4. Le mouvement poujadiste obtint, en 1956, 13,1 % des voix; le R.P.F. en avait obtenu 21,5 % en 1951. Leur extension géographique était, d'autre part, assez différente. Il est encore trop tôt pour faire la sociologie électorale de l'U.N.R. : ce nouveau mouvement, semble-t-il, hérite en partie de l'un et de l'autre. Avec une nouveauté capitale : un appoint, difficilement chiffrable encore, de voix communistes, correspondant à la première chute spectaculaire de ces voix depuis la Libération : 18,9 % au premier tour, 20,7 au second, contre 25,7 en 1956, 25,4 en 1951.

5. L'exceptionnelle participation au scrutin du 29 septembre, loin de contredire l'apathie de la campagne électorale, permet seule de la comprendre. On ne se bat pas sur des programmes quand on vient de confier son destin à l'homme providentiel. Sans être particulièrement élevé (22,9 % au premier tour, 25 % au deuxième), le pourcentage d'abstentions aux élections a été le plus fort qu'on ait vu depuis la Libération, alors qu'il avait été le plus faible au référendum.

même détestable. Il traduit un refus de « la politique ». Or, ce refus, on le sait bien, ne conduit qu'au triomphe de la droite. L'échec des « gaullistes de gauche » est, à cet égard, significatif. Non qu'ils n'aient eu leur part dans cette mystification avant d'en être les victimes. Du moins essayaient-ils de qualifier *leur « gaullisme », de lui donner un contenu, un sens, d'en appeler au raisonnement des électeurs et non au seul réflexe plébiscitaire. C'était encore trop. Les électeurs n'ont pas exactement* préféré *le gaullisme de droite au gaullisme de gauche, mais le mythe à la réflexion, la magie à la politique. Ils ont révélé du même coup la véritable nature, aujourd'hui, du « gaullisme » : non point « mouvement d'opinion » mais démission politique qui prend objectivement le visage de la droite parce qu'il n'en peut prendre d'autre. Ainsi s'explique l'apport à l'U.N.R. de voix communistes qui ne se fussent pas portées vers la droite classique, mais qui participèrent de l'abdication générale. Ainsi s'explique aussi ce paradoxe apparent : la presse proprement politique des vainqueurs du jour* (Carrefour, Voici pourquoi, *de Jacques Soustelle,* Le Courrier de la Nation, *de Michel Debré), loin d'être à l'image de leur succès, n'a jamais connu et ne connaît encore que des tirages confidentiels. La vraie presse de l'U.N.R., en réalité, celle qui lui fraya la voie, ce sont ces journaux de mystification, ces magazines de* comics *et de familles royales qui transformaient les désastres de la guerre en légendes étoilées et faisaient oublier les tortures en frétant des avions pour les leucémiques.*

Jamais, sans doute, le fossé n'aura été si profond entre les cadres intellectuels du pays et une trop grande partie de l'opinion, — celle, en tout cas, qu'exprime l'U.N.R. Ce n'est pas du R.P.F., ici, qu'hérite le nouveau parti, mais du mouvement Poujade. Il en a le nationalisme obtus, la haine de l'intelligence et ce mépris des idées qui se camoufle en mythe des « hommes nouveaux ». Sortez les sortants! *Il a fait de son mot d'ordre une réalité. Et nul, assurément, ne le regretterait si ce départ signifiait la conquête des responsabilités par des éléments progressistes : mais cet étrange agglomérat de soldats, d'« anciens combattants », de notables et d'hommes de main, qu'exprime-t-il, sinon les nostalgies ou les rancœurs de classes condamnées ? Le « gaullisme 58 » n'est plus, à ce niveau, qu'un néo-poujadisme paré des mythes de la grandeur.*

Et ce n'est pas la personne du général qui importe, ce ne sont même plus les conditions dans lesquelles il est arrivé au pouvoir, c'est la nature même de ce pouvoir, telle que la révèlent les derniers scrutins. Ni le 13 mai, ni les colonels ne donnaient encore son sens à de Gaulle, bien qu'il eût accepté d'être imposé

par eux. Le référendum, au contraire, manifeste à la fois l'ampleur du mal national et la responsabilité historique d'un homme qui, loin d'y remédier, l'aggrave. A l'inverse de ce qu'il paraît croire, de Gaulle ne réveille pas la France, il l'endort, il interpose entre elle et le monde l'écran de ses images d'Epinal. La crise du 13 mai, poussée jusqu'à son terme, eût pu secouer la nation, l'affronter à ses vrais problèmes, la contraindre à regarder en face ce qu'elle ne cessait de fuir : dans la tragédie, peut-être, et dans la lutte, du moins dans la vérité des ruptures salutaires. De Gaulle survint et, un moment, escamota tout : la France, l'Algérie, la guerre. Il n'en fallait pas plus. Comme l'héroïne de vaudeville fuit dans l'évanouissement une explication délicate, la France s'écria : « Ciel, les paras ! » et tomba dans les bras du sauveur.

L'Histoire a ses ironies. Ce qui frappe d'abord, c'est l'opposition entre le rôle assumé par de Gaulle en 1940 et celui qu'il accepte aujourd'hui. Le « gaullisme », alors, fut l'appel aux forces vives de la nation, à tous ceux qui, refusant l'abandon, choisissaient la résistance. Une résistance que de Gaulle, dans le désastre, personnifia contre les puissances de démission incarnées par Pétain — malgré la capitulation de l'armée, le ralliement des notables, la stupeur du pays. Aujourd'hui, au contraire, il devient, comme Pétain jadis, le produit de l'abdication, le mandataire d'un peuple qui se décharge entre ses mains du poids de son histoire.

Sous un autre aspect, pourtant, cette opposition apparaît moins sûre. Qu'incarnait de Gaulle à ses propres yeux, qu'incarna-t-il finalement en 1944 ? L'idée d'une France éternelle, intemporelle, soustraite aux vicissitudes de l'histoire, éclipsée un instant mais resurgissant miraculeusement du désastre : intacte, semblable à elle-même, retrouvée enfin dans sa vérité. Or, la vérité de l'histoire, c'est que la IIIe République était morte de ses propres fautes avant d'être abattue par l'ennemi, que le gouvernement de Vichy avait la double « légalité » des formes constitutionnelles et de l'approbation populaire (lui aussi eût obtenu 80 % des voix dans un référendum), que la Résistance, enfin, s'insurgeant pour le renverser, n'était pas la mandataire d'une France éternelle mais une entreprise objectivement révolutionnaire. Car le crime de Vichy, produit de la défaite, était moins de « collaborer » avec le vainqueur que d'être l'expression d'une classe qui saisissait l'occasion de la défaite pour prendre une revanche politique sur l'ennemi intérieur, — bref, d'être un pouvoir de guerre civile appuyé sur l'occupation étrangère. Mais le reconnaître eût placé les mouvements de Résistance, à la Libération, devant la nécessité d'une transforma-

tion révolutionnaire de la société. C'est précisément ce qu'empêcha de Gaulle. Conscient ou non, son rôle historique fut de masquer cette vérité par le mythe, de camoufler la vacance du pouvoir derrière la fiction d'une France essentielle, incarnée par lui, trahie par Pétain et enfin restaurée. Il fallut, pour cela, admettre une série d'autres fictions : que le Comité de Londres, en exil, représentait la seule France, que le régime de Vichy n'était qu'une « autorité de fait », que les collaborateurs étaient coupables d'« intelligence avec l'ennemi[6] *», — alors qu'un gouvernement légal avait signé l'armistice — que les notables et l'armée, perdus par quelques traîtres, avaient généralement résisté dans le secret des cœurs. Ainsi le mythe, accrédité par des artifices juridiques, sanctionné par une Résistance divisée, soucieuse de fonder « régulièrement » son pouvoir, et qu'effrayait la proclamation d'une légitimité révolutionnaire, finit par duper tout le monde : il émascula les forces progressistes, sauva les cadres du régime — hors les plus évidemment compromis, — réhabilita l'armée, restaura l'ordre interrompu. De Gaulle avait « remis le train sur les rails » quand il eût mieux valu en prendre un autre.*

Il y a du vrai dans le thème néo-vichyste de l'épée et du bouclier. Considérés dans leur rôle objectif, de Gaulle et Pétain, en 1940, assument une fonction complémentaire. L'avenir seul décidera de leur sens. Que l'Allemagne triomphe, Pétain s'inscrit dans l'ordre nouveau, de Gaulle est un rebelle ; que les Alliés l'emportent, de Gaulle est leur compagnon d'armes, et Pétain n'est qu'un traître. Sous l'angle « national », tout prend figure d'un extraordinaire double jeu à l'échelle historique : quoi qu'il arrive, que les uns ou les autres gagnent, ils se découvrent, au jour de la victoire, avec un gouvernement français à leurs côtés. Et l'on pourrait méditer sur cet étrange génie qu'ont certains peuples de passer littéralement à travers l'histoire, de traverser, sans se mouiller, les orages du siècle. La France qui, en 1938, avait acclamé Munich, qui refusait en 1939 de « se battre pour Dantzig » et ne sortit de la drôle-de-guerre que pour les routes de l'exode ou les camps de prisonniers, la France qui communia en Pétain avant de glisser progressivement vers de Gaulle à mesure que la victoire changeait de camp, — vit aux deux extrêmes une minorité s'engager mais, dans sa masse, ne bougea pas. Quand

6. D'où, évidemment, la situation fausse et finalement impossible où se trouvèrent vite les procès pour collaboration. Hors les cas extrêmes, comment définir, pour des hommes politiques ou des administrateurs, les limites de la collaboration tolérable ? La légalité de l'armistice n'ayant jamais été mise en question (cela eût entraîné trop loin) et la plupart des juges ayant prêté serment à Pétain, où s'arrêtaient les inévitables contacts avec l'occupant, où commençait l'« intelligence avec l'ennemi » ?

d'autres peuples faisaient l'histoire et leur *histoire, elle, pourrait dire, comme Talleyrand : « J'ai vécu. » Mal, certes : le feu a toujours sa part, — mais enfin, relativement préservée. Elle aura, d'une certaine manière, réussi ce prodige de traverser la Deuxième guerre mondiale aux moindres frais, de rester en dehors du coup et, si l'on ose dire, de s'absenter. La France, pendant la guerre, était sortie pour un instant.*

Elle fit sa rentrée avec de Gaulle. Et que ce peuple évanoui l'ait rencontré, qu'il se soit trouvé ce héros de livre d'histoire, ce prestidigitateur inspiré pour la faire resurgir, imperturbable, aux yeux éberlués des vainqueurs, cette chance immédiate a peut-être été, finalement, un malheur historique. La révolution manquée de la Libération a compromis tout l'avenir. Dans les structures inchangées de la nation, les mêmes hommes allaient revenir, les mêmes intérêts reprendre leur place, la même armée jouer bientôt un rôle démesuré et la droite, un instant écartée, retrouver sa puissance. Le vrai symbole de la France contemporaine, ce n'est ni de Gaulle, trop grand et trop fou, ni, à l'inverse, Guy Mollet, qui n'en finira jamais de faire excuser sa jeunesse socialiste. C'est Alphonse Juin : fils de gendarme, gendarme lui-même, sans principes visibles mais couvert d'honneurs et jouissant d'une autorité dont on se demande bien à quoi elle s'attache, sinon au bonheur constant, et parfois inattendu, qui marqua sa carrière.

La seconde rentrée du général de Gaulle est d'un autre ordre. Elle ne s'insère pas dans le cours politique ; elle ne le rompt pas non plus, comme on voudrait nous le faire croire : elle suspend le jeu pour un moment en instaurant le règne de la fiction. Si timide qu'il eût été sur l'essentiel, le gouvernement de la Libération, instrument du bloc tripartite, appliqua du moins le programme du C.N.R. Mais aujourd'hui la gauche est impuissante ; la droite hésite encore, gênée par l'excès même de sa victoire : pour atteindre ses fins, le « national-molletisme » était plus confortable. Le général, en rêvant d'être arbitre, ne facilite rien. Du coup, tout reste en l'air. En six mois, qu'a fait de Gaulle ? A l'intérieur, le problème du logement demeure entier, le scandale des crédits universitaires se confirme, la récession commence sans qu'on voie comment Pinay pourrait la combattre. A l'extérieur, l'immobilisme règne. Et si la Guinée est indépendante, il ne l'a pas fait exprès : accident du travail. Reste l'Algérie : a-t-on fait un pas vers la solution du conflit ?

De Gaulle, prétend-on, est allé plus loin qu'aucun autre gouvernement dans les offres de paix au F.L.N. Il faut y regarder de

plus près. Et dépasser surtout l'aspect anecdotique de contacts sur lesquels on s'est trop étendu pour voir le sens du projet gaulliste. Car on peut épiloguer sur les péripéties de ces négociations et leur conclusion provisoire ; on peut commenter leur contenu, leurs sous-entendus, leurs objectifs, peser les « maladresses » du général et celles du F.L.N. La question essentielle demeure : qu'offrait-on aux Algériens qui pût les amener à déposer les armes alors que, sans ces armes, il ne leur resterait rien ? La « voie démocratique », répond-on. Soyons sérieux. Nul n'ignorait, et surtout pas de Gaulle, que l'armée, en tout état de cause, « ferait » les élections — sinon positivement, du moins en ce sens qu'aucune liste ne pourrait passer sans sa neutralité bienveillante. Tout ce que voulait de Gaulle, c'est qu'elle les fît autrement que les traditionnelles élections administratives : en panachant les beni-oui-oui d'un certain nombre de « libéraux ». Mais, libéraux ou non, ces élus n'en eussent pas moins été octroyés. *Dès lors, le refus du F.L.N. s'imposait. Par simple prudence, d'abord : que ces candidats eux-mêmes ne fussent pas sûrs d'être élus, malgré de Gaulle, c'est ce que l'opposition sourde de l'armée, son hostilité à toute candidature autorisée par le F.L.N., la renonciation des véritables « libéraux » français ont, depuis, prouvé éloquemment. Accepter les élections, pour le F.L.N., c'était accepter de jouer un jeu faussé en espérant qu'il le serait selon un accord tacite, mais en affectant de le tenir pour vrai, donc en s'interdisant, en cas d'échec, d'en contester les résultats. Il risquait de perdre sur tous les tableaux quand de Gaulle, lui, gagnait à tous les coups.*

Il n'était pas moins pris au piège en cas de réussite. Ces députés une fois élus, quels eussent été leurs droits, leurs pouvoirs ? Ce « reste » énigmatique que le général voulait « faire » avec eux, rien ne le définit, puisque l'Algérie n'est même pas mentionnée dans la Constitution. Membres du Parlement français, rien ne les eût donc, légalement, autorisés à négocier le statut de leur pays. Rien, sinon le bon vouloir du général. Lui seul aurait décidé la nature du débat, son but, ses limites et finalement son résultat même : balançant les « libéraux » par les ultras, négligeant ou invoquant à volonté les résultats du référendum algérien [7], *noyant enfin les uns et les autres dans une Assemblée dont on connaît maintenant le visage. Paternalisme supérieur peut-*

7. Dont il sait parfaitement comment ils ont été obtenus, mais qu'il proclame néanmoins « clairs comme le jour » : ce qui témoigne d'un certain humour puisque nul, précisément, n'avait jamais précisé le sens qu'ils pouvaient avoir, l'« option de l'indépendance » n'ayant même pas été offerte à l'Algérie, comme à l'Afrique noire.

être, paternalisme néanmoins, que traduisait parfaitement le ton de sa conférence de presse : cette discrète insolence, cette volonté d'ignorer l'interlocuteur, cette désinvolture méprisante dans l'évocation d'une entrevue à laquelle il ne reconnaissait publiquement d'autre objectif que le dépôt des armes. Ces hommes qui, depuis quatre ans, consentent pour avoir le droit d'exister, un effort démesuré, des sacrifices surhumains, on ne leur offrait rien d'autre que le pardon hautain de la « paix des braves »...

Le refus du F.L.N., ici, ne fut pas seulement normal et sain : il démontra, par contre-coup, la force politique de la Résistance algérienne en empêchant aux élections toute candidature authentique. Ce n'était pas inutile. On s'inquiète volontiers, chez les bons esprits, du degré exact de « représentativité » du F.L.N., des nuances de l'opinion algérienne, des droits éventuels des minorités. Admirables scrupules. L'ordre colonial, au moins, en écrasant tous les Algériens ensemble, ménageait ces pudeurs démocratiques.

Mais, du coup, elles apportent la réponse. La légitimité du F.L.N. vient précisément du combat qu'il mène : tout simplement parce que, sans lui, la question même d'une telle légitimité ne se serait jamais posée. Qui se soucierait des Algériens s'ils n'avaient pas pris les armes ? Le gouvernement de Ferhat Abbas a le même type de « représentativité » que le gouvernement londonien du général de Gaulle : organe d'une nation qui n'existera que par la guerre, il incarne provisoirement la seule vérité algérienne.

Or c'est cela, justement, que de Gaulle ne veut pas admettre. « Je n'ai pas de prédécesseurs », proclame-t-il. Descendu du ciel intelligible, porteur d'une « certaine idée de la France », il efface tout ce qui l'a précédé, tourne, par décret royal, la « page des combats » et décide souverainement : il y aura 71 députés d'Algérie (pourquoi 71 ?) ; sur ces 71, 48 seront musulmans, 23 européens (pourquoi 48, pourquoi 23 ?). Sur ces 48 enfin, une vingtaine devraient être libéraux : et les exégètes officieux d'admirer cette générosité. De qui se moque-t-on ?

Bref, si l'on néglige la petite histoire, on devra admettre que les « négociations » n'ont échoué ni par suite de la méfiance du F.L.N., ni en raison d'on ne sait quelle « fausse manœuvre » du général, mais parce qu'elles voulaient nier précisément cela seul qui leur eût donné un sens : l'existence de la Résistance algérienne. Le général de Gaulle, au demeurant, le démontre aujourd'hui par l'absurde. La conscience de sa mission, son sens de la grandeur s'accommodent aisément non seulement du mépris des hommes mais des habiletés subalternes. Car enfin, ces mal-élus,

ces 71 « intégrationnistes » dont il ne voulait pas, maintenant qu'il les a, il affecte de les tenir pour représentatifs. Ce sont eux qui parleront à l'Assemblée au nom de l'Algérie, eux qui exigeront « le reste », eux qui perpétueront à Paris ce « mouvement du 13 *mai » qui sombrait dans le ridicule à la veille de la campagne électorale.*

Il ne s'agit plus désormais de savoir si une nouvelle tentative de négociations réussira, mais à quelles conditions une réussite serait un événement positif. Une paix qui escamoterait le F.L.N., ignorerait son existence politique et n'aurait d'autre garant que la parole d'un homme, quel qu'il soit, cette paix, si elle venait à se conclure un jour, ne serait pas la « paix des braves », — ce qui d'ailleurs ne veut rien dire — mais une paix de lassitude et de résignation. Il n'est pas vrai que les combattants, devenus « ces attardés de la guerre civile », rentreraient chez eux pour bâtir avec la France une civilisation fraternelle. Ils rentreraient en vaincus, dans le triomphe immodeste des attardés de la « pacification », ces Salan, ces Massu, ces Trinquier, qui ne semblent pas avoir encore compris, eux, que la page des combats était tournée. Et l'on ne bâtit rien sur la défaite. Il n'y aura de vraie fraternité qu'avec une libre Algérie.

De cette solution, rien ne nous approche aujourd'hui ; et l'incompréhension du pays ne peut qu'aggraver les choses. Mais il n'est pas suffisant de parler de démission nationale. Une nation n'a d'existence politique qu'à travers les partis qui l'expriment. Et si les peuples ont des représentants à leur image, cette image, on le sait bien, se déforme aussi : l'Assemblée du Front Républicain se donna à de Gaulle comme la Chambre du Front Populaire avait capitulé devant Pétain. Une volonté populaire ne s'exprime qu'autant que les partis lui indiquent des voies. La carence des partis entraîne la démobilisation des masses. Il est probablement superflu, ici, d'évoquer la double responsabilité d'un appareil S.F.I.O. trahissant le socialisme et d'un appareil communiste sclérosé par le stalinisme. La gauche non communiste elle-même n'eut jamais la logique de sa politique. Mendès-France, Mitterrand, qui furent parmi les plus lucides, paient le prix de leur inconséquence en succombant aux coups de leurs ennemis. Lorsque le premier faisait dissoudre le M.T.L.D., lorsque le second, ministre de l'Intérieur, proclamait : « La seule négociation, en Algérie, c'est la guerre ! », ne sacrifiaient-ils pas à ce mythe de l'unité nationale qui les emporte aujourd'hui ? Et lorsque P. M. F. inventait de « refuser », à l'Assemblée, les voix communistes, n'entrait-il pas, comme les autres, dans ce monde truqué où les incantations, les sacrifices

rituels et les exorcismes tenaient lieu d'actes politiques ? L'arrivée au pouvoir du général de Gaulle est la conséquence normale de ce respect des tabous, de ces menues lâchetés, de ces concessions qui devenaient des pièges. Illusionniste n° 1, il n'a même pas besoin, pour un temps au moins, d'agir, pour entretenir la fiction. Ce gouvernement qui n'a rien fait, qui ne fait rien, qui n'a pris dans aucun domaine aucune décision, sinon de doter le pays de la seizième Constitution de son histoire, il convainc tout le monde « qu'il y a enfin quelque chose de changé en France » !

Cet immobilisme souverain a malheureusement sa contre-partie sinistre dans la victoire de l'U.N.R. Entre un pays mystifié et un général perdu dans ses rêves, une équipe réaliste, elle, s'installe, place ses hommes, noyaute les corps de l'État. Rien ne l'en empêche. Le noyau des quatre millions de voix communistes, dernière forteresse de la gauche, malgré les fautes du parti, est provisoirement hors-jeu. L'U.F.D., le Parti socialiste autonome n'ont qu'une faible audience. La S.F.I.O. rassèmble ses épaves autour d'un Guy Mollet qui prépare sereinement les élections de 1964, *ce qui apparaîtra un jour comme l'exemple le plus achevé de « crétinisme parlementaire ». Tout le génie de la France ne consistera bientôt qu'à inventer une voie nationale vers le fascisme...*

Devant ce désastre de la gauche, certains se réfugient dans un empirisme ironique : « Heureusement, il y a de Gaulle ! » Mais c'est la dernière défaite. De Gaulle, dit-on, n'est pas un fasciste. Il ne l'est pas, en effet : c'est bien le drame. Car il n'effraie pas, il rassure. Il fait passer, grâce à son personnage, cette vague réactionnaire ou fasciste qui, sans lui, devrait se présenter pour ce qu'elle est. Brosser le tableau d'une France résignée, d'une gauche en miettes, d'un pays stupéfait laissant la porte ouverte aux « hommes de sang », — et de Gaulle, devant cela, surgissant comme le dernier rempart contre les tueurs, est une entreprise singulière. Car c'est lui, enfin, qui a prêté à l'opération son nom et son visage, qui a seul permis cette unanimité, qui a achevé de désorganiser la gauche et de mystifier l'opinion. Il n'intervient pas in extremis *dans un jeu qui s'est joué sans lui : il est au centre, à sa façon sans doute, mais comme la pièce maîtresse. Il a lui-même grossi ce courant dont on prétend qu'il nous protège, — et dont il nous protège encore en effet : c'est son luxe.*

Quels que soient les sentiments que l'on éprouve pour la personne du général — qui ressortit parfois à la poésie involontaire — il faut le juger sur son rôle. Ce rôle, aujourd'hui, est néfaste. Il le restera, quels que soient les résultats apparents de son action. Même si, par extraordinaire, il faisait la paix en Algérie, cette

hypothèque subsisterait : car cette paix, loin d'être le résultat d'une prise de conscience nationale, d'être imposée contre *les ultras responsables de la guerre, sacrifierait, dans un compromis boiteux, aux fictions de l'unité nationale pour, une fois encore, masquer les vraies options. Le drame de la France contemporaine est que sa conscience politique n'ait pas suivi l'évolution du monde, qu'elle n'ait pu résoudre le problème de la décolonisation, qu'elle n'arrive même pas à penser la modernisation de ses structures. L'intervention du général de Gaulle, loin de permettre cette adaptation, la freine en projetant la politique dans l'imaginaire. Ce faisant, il consacre la défaite de la gauche et cautionne le réveil nationaliste le plus anachronique. Mettre alors son espoir dans sa seule bonne volonté, ce n'est pas faire preuve de réalisme, mais entrer dans cette dialectique de démission qui vient de porter l'U.N.R. au pouvoir. Le rôle historique du général de Gaulle n'est pas néfaste pour des raisons contingentes : il l'est parce que la nature même du pouvoir qu'il exerce lui interdit a priori de trouver au moindre problème des solutions réellement satisfaisantes. Quels que soient les dangers qui se lèvent, il faut donc rejeter les habiletés tactiques du moindre mal, les misérables consolations du despotisme éclairé. L'illusionnisme n'aura qu'un temps et le réveil sera brutal. Mais le jour viendra où les tartarinades du* 13 *mai ne provoqueront plus qu'un immense éclat de rire.*

Marcel PÉJU

N. D. L. R. — L'article de Serge Mallet qu'on lira ci-après était écrit avant les élections.

APRÈS LE RÉFÉRENDUM : PERSPECTIVES NOUVELLES

Le 28 septembre a vu la France dotée d'un nouveau régime. Le « gaullisme » s'est chargé d'une réalité politique telle qu'il n'a plus besoin d'adjectif pour se déterminer. Le mouvement a, bien sûr, dérouté l'opposition par son ampleur. Il a surpris et consterné les « faux amis » qui espéraient bien continuer d'imposer leur loi à ce général vieilli qui, sans eux, rêverait sans doute encore au sens de l'Histoire dans un village de la Marne.

De ce point de vue, en effet, le fait important est moins l'adoption d'une Constitution assez contradictoire que la signification des 80 %. De Gaulle peut aujourd'hui gouverner comme il l'entend, sans risquer d'être balayé par la conjonction des forces qu'il aura à affronter; régulièrement mandaté par le peuple, il dispose d'un chèque en blanc sur l'avenir.

Il est facile de dénoncer la mystification incluse dans le principe du référendum, de faire état des sens différents que prenait l'option ambiguë du *oui* ou du *non*. On peut disséquer les votes des couches sociales, constater les erreurs de l'opposition et les faiblesses de sa campagne, évoquer la peur de la guerre civile, déplorer le « suivisme » des chers électeurs. Que chaque Français ait assorti son vote de restrictions mentales, d'espoirs injustifiés, de significations affectives multiples et antagonistes est un fait incontestable. Mais il est impossible, à qui veut voir en face les réalités, de réduire à des causes contingentes et particulières un tel raz de marée, dans un pays où, depuis un siècle au moins, un déplacement de 5 à 6 % des voix a suffi à assurer les plus importants changements politiques.

Le désir de changement dans l'ordre, tel a été, semble-t-il, la pensée fondamentale des tenants du *oui*. Et cette exigence a joué dans tous les milieux professionnels, dans toutes les couches sociales. Reste à expliquer comment et pourquoi de Gaulle,

projeté sur la scène publique à l'inquiétante lueur des torches des « diables peints », desservi par la méfiance traditionnelle du peuple et des couches moyennes à l'égard de l'armée, a pu capitaliser sur sa personne le souci de conservation et de renouveau du Français. Sans doute, la façon même dont il est apparu sur le fond de la crise française, sûr de lui quand tous doutaient, a-t-elle largement contribué à son succès personnel. Lorsque tout s'écroulait, « lui seul a ouvert ses bras à l'espérance ». Mais la magie incantatoire qui a entouré son accession au pouvoir fut bien différente de celle qui d'ordinaire fabrique les dictateurs.

Aussi contradictoire qu'il semble, cet « homme seul » qui, en cinq mois de pouvoir absolu, n'a pas abattu une seule de ses cartes, pas prononcé une phrase qui ne soit à double sens, pas esquissé le moindre programme d'action, est apparu à un électorat dérouté comme la seule certitude, la seule assurance. Et ceci dans le pays le plus rationnel, le moins mystique de toute l'Europe.

Pour comprendre le réflexe de 80 % des Français — et beaucoup de partisans du *non* auraient-ils voté de la sorte s'ils n'avaient eu le sentiment de l'inutilité pratique de leur geste ? — il est nécessaire d'aller au delà des explications psychologiques.

L'impuissance parlementaire

Le régime parlementaire, les partis politiques, de gauche ou de droite, apparaissent depuis fort longtemps comme vidés de tout contenu objectif. La démocratie parlementaire, depuis les débuts du règne du capital financier, n'a jamais reflété les problèmes réels du pays. Les décisions importantes étaient prises ailleurs, au niveau des grands organismes privés et de la haute Administration.

Cependant, à une certaine époque, le mouvement ouvrier, liant l'action parlementaire à l'action de masse, entraînant dans son sillage la moyenne bourgeoisie hésitante, a réussi à redonner par instants aux institutions parlementaires une certaine efficacité. 1936 marque le point culminant de cette revitalisation et la gauche a vécu depuis sur ce grand souvenir. La nouvelle poussée sociale de 1945, par contre, n'est en rien un reflet de l'action parlementaire. Les lois organiques qui, dès cette époque, dessinèrent le nouveau visage de la France — avec l'institutionalisation des bases économiques du capitalisme d'État — furent prises en dehors du

Parlement par un gouvernement de coalition s'appuyant sur les forces politico-militaires issues de la Résistance et la nouvelle génération de technocrates indispensables à la remise en marche de l'appareil de production. Les élections de 1945 et 1946 reflétèrent une nouvelle répartition des forces sociales; elles sanctionnèrent les positions de force acquises au cours de la guerre par des formations politiques. Pour conserver ces positions, chacune de ces formations organisa ses bases électorales. Mais, pour ce faire, elles étaient amenées à se désintéresser plus ou moins de la situation nouvelle qu'elles avaient créée. Les partis politiques ouvriers n'utilisèrent pas les instruments qu'ils avaient forgés dans l'appareil productif (Comités d'entreprise, Conseil économique), consacrant leurs soins principaux au maintien d'une clientèle électorale diffuse. En élargissant leur audience, le P.C. et la S.F.I.O. — celle-ci ayant déjà amorcé ce processus dès les années 30 — s'abandonnèrent à un praticisme étroit, jouant à la fois de la rivalité des petits intérêts économiques et de la colonisation des emplois administratifs. La droite s'avéra incapable de représenter autre chose que les vieilles couches de notables et de se créer un parti moderne. La direction des organismes vivants de l'État passa directement entre les mains des technocrates de l'Administration et des Finances, liés au grand capital bancaire. C'est sous leur seule impulsion et — sauf sous les deux brèves périodes des gouvernements Faure et Mendès-France — sans que les gouvernements et le Parlement s'y intéressent que fut amorcée la relance de l'économie française, le rééquipement industriel, la transformation des mécanismes financiers de la production et celle des rapports techniques de production eux-mêmes. Le Parlement, pendant ce temps, perdu dans les rivalités des couches sociales improductives — ou archaïques — se coupait de plus en plus du pays réel.

Au cours de ces dernières années, la France électorale avait effectivement cessé de représenter la France réelle. Et ceci, pas seulement parce que les tripotages électoraux réduisaient arbitrairement la représentation électorale de la classe ouvrière, comme veut le faire croire la direction du P.C. Mais parce que, *mystifiant les réalités politiques et économiques, l'ensemble de l'organisme politique, arc-bouté sur une structure administrative totalement désuète, était incapable d'enregistrer les profonds bouleversements sociaux engendrés par la transformation industrielle.*

Tandis que les partis de droite — et notamment le fameux groupe des Indépendants-Paysans — s'évertuaient à sauvegarder les positions de toute une couche de propriétaires fonciers, de commerçants, de notables désargentés, de petits manufacturiers arriérés, d'intermédiaires douteux — et ceci à l'encontre des intérêts directs de la haute finance — les partis de gauche, S.F.I.O. et P.C., s'attachaient à maintenir dans leur giron une classe ouvrière « globale » de plus en plus irréelle et une petite paysannerie retardataire à qui l'on laissait envisager le maintien d'une situation irrévocablement condamnée par l'évolution économique. On promettait le pain moins cher à l'ouvrier, le blé plus cher au paysan, sans aucun souci d'adapter ces mots d'ordre démagogiques à la réalité concrète de la production.

Pendant ce temps, la structure sociale française se décomposait et se recomposait. Avec la disparition progressive du travail professionnel, la classe ouvrière se fragmentait en de multiples groupes sociaux, sans liens réels les uns avec les autres : ouvriers à statut des entreprises nationalisées, O.S. « intégrés » de la grande industrie de transformation, spécialistes privilégiés des unités économiques d'avant-garde, techniciens des bureaux d'études et des appareils commerciaux, paysans industrialisés des usines déconcentrées, et, enfin, au bas de l'échelle, l'immense masse des travailleurs immigrés, parqués dans les travaux les plus sales et les moins rémunérateurs, réserve de main-d'œuvre subissant seule le chômage endémique, véritable lumpen-prolétariat sans droits ni devoirs, abandonné de tous, à commencer par le mouvement ouvrier lui-même. Ces êtres concrets, aussi diversifiés dans leur vie matérielle, leur fonction dans l'appareil économique, leurs rapports matériels avec le processus technologique, leurs aspirations immédiates et leurs rêves lointains, étroitement conditionnés par les structures socio-économiques dans lesquelles ils exerçaient leurs activités pouvaient-ils se retrouver sur la base de la fameuse « conscience de classe » liée directement à la forme juridique des rapports de production ?

Chacune de ces couches sociales hétérogènes ne pouvait accéder à une certaine unité idéologique qu'à partir du dépassement concret du stade économique auquel ils avaient accès, par la, compréhension plus poussée du mécanisme complexe auquel ils participaient à des échelons divers. Mais c'est là un rêve lointain. Le passage direct de la conscience de classe — le sentiment d'être

exploité en commun — à la conscience socialiste — la revendication de l'appropriation collective des moyens de production — n'est jamais le fait de la totalité de la classe ouvrière; il se produisit dans les usines mécaniques de la fin du XIXe siècle, axé d'une part sur l'homogénéité des conditions techniques de la production permettant le brassage permanent d'une industrie à l'autre, de la couche des ouvriers professionnels, d'autre part sur l'existence des dynasties industrielles personnelles donnant à la haine de classe un aspect charnel concret. Il a pris sa forme politique par l'intervention ouverte, brutale de l'État-domestique des débuts du capitalisme, expression pure de la violence physique au service de la domination de classe des grands usiniers. Le capitalisme des grandes « unités » a disparu de la scène; les Boussac et les Bernard Motte font figure de symboles défraîchis, se survivant dans une branche industrielle retardataire. L'intégration des ouvriers à l'entreprise a transformé radicalement la mentalité de l'ouvrier d'usine, qu'il s'agisse du fonctionnaire du secteur nationalisé ou du travailleur des grandes firmes. L'intervention de l'État se fait de moins en moins unilatérale, soumise aux exigences d'ensemble de la production capitaliste et non aux impératifs personnels des patrons. L'introduction du salaire social, la suppression du système de salaires aux pièces ou au temps, en somme du salaire individuel, a abattu dans la plupart des grandes entreprises la différence qui séparait précédemment le prolétaire et le salarié non prolétarien, fonctionnaire par exemple. L'appel à la solidarité ouvrière, à la conscience de classe brute résonne dans le vide. La lutte des salariés pour l'amélioration du niveau de vie se situe de plus en plus au niveau de l'entreprise, de la branche d'industrie, la différenciation de plus en plus poussée des salaires — et des formes du salaire — rendant dérisoire toute formule générale. La direction des problèmes économiques, qui conditionne dans la pratique la vie des travailleurs, ne se discutant pas au Parlement, l'activité de celui-ci a perdu tout intérêt pour la classe ouvrière. L'immense groupe des fonctionnaires et ouvriers d'État a appris, de son côté, à régler directement ses problèmes avec son administration — permanente — et non avec tel ou tel ministre interchangeable.

Le développement économique a vu par ailleurs se multiplier les activités tertiaires salariées. La couche sociale utilisée dans l'appareil commercial, qui absorbe progressivement les anciennes

classes moyennes en en transformant les caractéristiques, n'a encore pu trouver aucune cohésion; sa pensée politique reste conditionnée par ses anciennes attaches petites-bourgeoises, sans qu'elle puisse établir un rapport direct entre elle et ses préoccupations actuelles, celles qu'engendre sa nouvelle fonction économique. D'où un apolitisme systématique qui se transforme en anti-parlementarisme virulent lorsque le régime s'avère incapable de résoudre ses contradictions générales, et par là même menace la tranquillité de ces nouvelles classes.

Ainsi le Parlement tend à ne plus représenter les deux couches nouvelles et actives de la population. D'où l'impression de gratuité qui entourait ses séances, où l'interminable discussion sur le pécule des anciens combattants et la prime d'arrachage de la vigne a occupé plus de temps que tous les débats sur la guerre d'Algérie ou le Marché Commun. Dominé par les « lobbies » des secteurs archaïques ou parasitaires de l'économie nationale, ne reflétant que les aspirations des couches sociales retardataires de la paysannerie et de la petite-bourgeoisie, dont le poids électoral reste déterminant, le Parlement devait éclater à la première grave secousse.

Il est de ce point de vue très significatif que le million et demi de *non* qui a manqué au P.C. proviennent, non de ses fiefs ruraux, qui lui sont dans l'ensemble restés fidèles, non des petits et vieux centres industriels de la province, mais principalement des villes ouvrières à traditionnelle majorité communiste de la région parisienne et du Nord, où s'est amorcée depuis plusieurs années la transformation des rapports de production. Contrairement aux affirmations de Maurice Thorez, lors de la dernière session « autocritique » du C.C. du P.C.F., ce ne sont pas les voix des « ouvriers les plus pauvres » qui ont manqué au *non*, mais principalement celles des travailleurs des industries les plus modernes, par conséquent de ceux qui disposent du standard de vie le plus élevé. Le P.C., pour la première fois, voit se traduire sur le plan électoral une désaffection qui s'exprimait déjà dans l'affaiblissement des organisations du Parti dans les entreprises, la chute persistante de la presse communiste dans les centres ouvriers et l'échec permanent des mots d'ordre politiques et revendicatifs lancés par « en haut » dans les usines. Le vote de la classe ouvrière exprime en termes électoraux la passivité avec laquelle elle avait accueilli les événements du mois de mai.

L'approbation par 80 % *du pays de la constitution gaulliste a pour première cause la désaffection totale du peuple à l'égard des institutions parlementaires.* Devant ce phénomène profond, la seule chance de l'opposition — chance minime d'ailleurs, étant donné la rapidité des événements — était de proposer au pays, sur une base commune et constructive, la refonte des institutions en s'appuyant, non sur des arguments juridiques ou politiques, mais en proposant véritablement les réformes de structure adaptant les institutions politiques et administratives au nouvel état de fait créé par la transformation de l'infrastructure économique. Et pour ne pas rester un texte abstrait, ce projet de réformes devait s'appuyer sur un programme politico-économique moderne — mettant l'accent sur la participation active des masses aux grandes décisions collectives. Jusqu'au dernier moment, l'opposition s'est refusée à envisager sérieusement cette hypothèse qui l'eût obligée à penser à long terme et eût gêné les possibilités de manœuvres et de compromis auxquelles trente années de parlementarisme ont réduit l'activité politique. Une telle élaboration, pourtant, était susceptible de modifier le cours des choses; le gaullisme, en effet — ou plus exactement de Gaulle lui-même et les milieux financiers dont il exprime les aspirations, ne pouvaient, compte tenu des conditions de l'investiture, dévoiler leurs perspectives *avant* le référendum.

Une nouvelle étape du capitalisme

Mais l'opposition, pour aboutir à la conclusion qu'on ne pouvait faire face au pouvoir personnel naissant que par une mobilisation des masses sur des perspectives à long terme, devait reconnaître deux réalités.

a) L'impossibilité de revenir aux institutions antérieures — impossibilité qui fut reconnue en paroles — et tardivement — *mais à laquelle on enlevait toute valeur réelle* en proposant comme seule perspective l'élection d'une Assemblée Constituante — comme si ce n'était pas l'institution parlementaire dans son ensemble qui était discréditée aux yeux des masses!

b) La reconnaissance du caractère réel du phénomène de Gaulle. Nous nous sommes, ici même, élevé contre les absurdes analogies historiques assimilant le gaullisme 1958 — qui n'a plus rien de commun avec l'aventure R.P.F., mais retrouve, par contre,

l'idéologie synarchique qui inspira le C.F.L.N. de 43 — à n'importe laquelle des tentatives césariennes du passé le plus proche ou le plus lointain.

La vérité qui apparaît aujourd'hui clairement à travers les premiers actes du gouvernement est que de Gaulle est l'accoucheur d'un système politique nouveau, celui qui correspond sur le plan des institutions au rôle de l'État capitaliste moderne. Il est l'*instrument politique* de la domination étatique du grand capital financier — et de la technocratie dirigeante qui en assure la gestion. Nous avions, dans nos deux articles, « Pour un programme de l'opposition, »[1] longuement analysé les contradictions qui naissaient d'un côté de l'existence d'une nouvelle forme de capitalisme — caractérisée par l'intervention économique de l'État, la sujétion complète du capitalisme industriel au capital financier, la planification relative de la production, des investissements et des échanges qui en résulte et l'existence d'un nouveau type de classe ouvrière étroitement intégrée au cycle de la production et de la consommation — et de l'autre, de la survivance des modes arriérés de l'économie libérale, survivance perpétuée par l'existence, dans l'Empire colonial et principalement en Afrique du Nord, des formes périmées du capitalisme mercantile et agraire. Nous avions insisté sur le fait que la structure politico-administrative de la France reflétait bien davantage une situation dépassée que la réalité dynamique du pays et exagérait l'influence des couches sociales liées à ces modes de production au détriment de celles qui participaient à la vie économique motrice de la nation — quelles que soient par ailleurs les antagonismes fondamentaux qui séparent au sein de ces diverses couches capitalistes et salariés. Nous estimions que dans les circonstances actuelles, la lutte entre le capital financier et les autres couches capitalistes « tendait à devenir l'élément primordial de la vie politique ».

Les faits qui sont intervenus depuis la parution de ces articles ont largement confirmé nos vues — et ce qui est plus important, il semble bien que les électeurs l'aient plus ou moins confusément ressenti.

Jusqu'au référendum, de Gaulle a masqué les contradictions au maximum : il s'est volontiers présenté comme un arbitre national; il a adroitement navigué entre les écueils. Lorsque au mois de juillet, le gouvernement est entré en conflit avec les

1. Cf. *Temps modernes*, nos 149, 150-151 juillet et août-septembre.

organisations paysannes sur le prix du blé, il s'est heurté de la part des gros agrariens à une résistance telle qu'il dut transiger — sous peine de voir se cristalliser à la campagne une opposition de droite bénéficiant de l'appui du P.C. et de certains groupements socialistes des régions de petite propriété. Il est néanmoins significatif de constater que c'est à partir de ce premier « accrochage » que l'on a vu se dessiner les contours d'une extrême-droite protestataire représentée à la fois par Poujade, le clan betteravier du Nord et les groupements néo-fascistes, subventionnés par le commerce de gros. Le discours de Brazzaville a entraîné à son tour un raidissement des éléments ultras des colonies. Durant toute cette période, patiemment, de Gaulle a su désamorcer les pièges tendus. Il était vital pour l'avenir du régime de s'assurer le soutien des couches sociales qui allaient précisément être les victimes désignées du « nouveau système ». C'est à rassurer ces boutiquiers, ces artisans, ces petits patrons, ces gros fermiers travaillés par le poujadisme que fut consacrée la « tournée de province » du général. En laissant à Soustelle le contrôle de la Radio, en l'autorisant à recréer dans le pays la psychose anticommuniste, de Gaulle risquait, bien sûr, de voir se renforcer le courant néo-fasciste, mais ce danger en France même restait minime. Par contre, tout en se gardant lui-même de prendre *une part quelconque* à cette orchestration, il en recueillait le bénéfice chez les électeurs petits-bourgeois de province. Il apparaissait là comme le sauveur de l'Ordre, le restaurateur de la petite propriété, et l'on se souvient de cette commerçante écrivant à *L'Express* qu'elle voterait pour de Gaulle parce que lui seul pouvait améliorer le sort des commerçants et surtout des artisans « qui, avec les impôts, la cherté de la main-d'œuvre et des matières premières, étaient bien malheureux »!

Ces grenouilles demandaient un roi; on allait le leur donner! Comme ces braves épiciers n'en sont pas réduits à prendre le fusil pour défendre leur boutique et qu'ils sont fort sensibles à la mythologie « para », à condition que les « hommes peints » se contentent de trousser les filles et les femmes de leurs collègues algériens, ils ont voté pour l'Ordre et la Loi, incarnés par ce général!

Poujade en est resté par terre et son influence s'est durement ressentie de ses prises de position fort logiques en faveur du *non*. Lorsque l'Histoire décrira la liquidation définitive de la boutique

française, elle rendra hommage à la clairvoyance politique du papetier de Saint-Céré !

Le vote de la classe ouvrière, dans sa majorité, et celui des nouvelles couches bourgeoises — techniciens et employés du secteur tertiaire — est en fin de compte beaucoup plus rationnel. Prétendre que la crainte de la guerre civile a joué un rôle déterminant dans le vote des ouvriers est une injure gratuite. Il est certain que les ouvriers ont, aujourd'hui, tout à appréhender d'une période de troubles. Non pour leur vie, mais pour la bonne marche de l'économie à laquelle est lié le maintien des avantages acquis par eux. Mais ceux-ci étaient tout aussi menacés par la perspective d'une victoire des éléments ultras et fascistes ; et il est certain que les ouvriers qui n'ont pratiquement pas levé le petit doigt pour la défense du « régime » n'auraient pas hésité un seul instant à se battre pour la défense de leurs droits économiques et syndicaux s'ils les avaient crus en danger !

Mais, précisément, tous les efforts de la propagande du P.C. se sont montrés inefficaces. Les ouvriers n'ont pas cru au « fasciste de Gaulle » ; ils n'ont pas cru au fascisme — et pour des raisons bien précises : mieux que les parlementaires, ils connaissent la véritable structure du capitalisme moderne ; ils en vivent les effets quotidiens. Ils savent que ce n'est ni par philanthropie, ni par crainte, que le patronat leur a créé les conditions meilleures dans lesquelles ils exercent aujourd'hui leurs fonctions productives — mais parce que celles-ci sont la *condition nécessaire* de l'effort de production dans les conditions actuelles de la technique industrielle. Le soin méthodique avec lequel de Gaulle a pris soin d'inviter *toutes* les Centrales syndicales à ses réceptions de province, de les entendre ou faire entendre par ses ministres a contribué à les rassurer sur ce point.

C'est avec la certitude qu'ils se trouvaient en présence *d'un changement nécessaire* qu'ils ont approuvé la Constitution gaulliste et rompu — pour la première fois — la discipline électorale qui leur avait fait jusqu'ici suivre le Parti communiste ou certains dirigeants socialistes et syndicalistes. L'enquête faite dans un certain nombre de localités ouvrières par Dominique Desanti dans *L'Express*, comme les sondages effectués dans certaines grandes usines semble démontrer que les ouvriers qui ont voté *oui* l'ont fait par *souci tactique*. Ils semblent — sans l'avoir connue la plupart du temps — avoir adopté la même position que Defferre. « Si nous

votons pour lui, il faudra qu'IL en tienne compte... » Nous nous trouvons là en présence d'un phénomène analogue à celui qui, au VIe siècle avant J.-C., consacra dans la Grèce Ionienne « le temps des Tyrans ». Devant la conscience de l'inéluctabilité de certains changements sociaux, et se sentant dans l'incapacité de résoudre eux-mêmes avec leurs propres forces politiques les conflits en cours, ils se déchargent sur un « arbitre » du soin de régler le mieux possible, c'est-à-dire le plus pacifiquement, les problèmes posés par l'adaptation des structures politiques aux nécessités de la vie sociale, en se réservant le moyen de peser sur ces décisions dans le sens le plus favorable à leurs intérêts.

La signification de ce vote est d'une extrême gravité non parce qu'il représenterait une éventuelle conversion de la classe ouvrière à un « fascisme » mythique, mais parce qu'il marque *l'abandon par celle-ci d'une voie politique indépendante.* Dans le conflit réel de cet été, les ouvriers ne se sont pas déterminés en fonction de leur appartenance à une classe sociale autonome, mais de leur participation à telle ou telle forme de la société capitaliste. Les ouvriers européens d'Algérie — les électeurs de Pierre Fayet à Alger et d'Alice Sportisse à Oran, le prolétariat « petit-blanc » de Belcourt et de Bab-el-Oued — avaient, au cours de la crise algérienne, abandonné le P.C.A. et la C.G.T. auquel ils faisaient jusqu'alors confiance pour basculer en bloc dans le camp ultra. Le soir de la prise du Gouvernement général, le 13 mai, une colonne de 1.500 ouvriers européens des A.I.A. est venue renforcer les étudiants de Lagaillarde. Trois ans plus tôt, les A.I.A. étaient le plus solide bastion communiste d'Alger et la C.G.T. y obtenait 67 % des voix. L'appartenance au système colonial fut, chez les ouvriers d'Algérie, plus décisive que leur condition ouvrière. Cette fois-ci, et dans des conditions inverses, quoique apparemment semblables, les ouvriers métropolitains ont plébiscité le candidat du grand Capital, en sachant qu'il l'était! Pour l'avenir, cette constatation est des plus dramatiques. Car elle pourrait signifier en fait le ralliement de la classe ouvrière au système capitaliste dans la mesure où celui-ci a fait peau neuve.

Elle paraît bien marquer le premier signe de « l'américanisation » de la classe ouvrière française.

Inquiète du peu de succès de ses appels pathétiques, désemparée devant la passivité du prolétariat qu'elle se flattait d'incarner, la direction du P.C.F. a cru trouver une parade habile en masquant

la signification politique réelle du « gaullisme ». Elle s'est engagée dans une bataille sans perspectives, un cul-de-sac. Elle n'a pas hésiré à rechercher des appuis auprès des couches sociales les plus réactionnaires. Et elle entreprend à nouveau, avec obstination, la même manœuvre en vue des élections législatives. L'appel aux classes moyennes, le soutien de la petite entreprise face aux empiétements du capital financier sont revenus comme des leit-motiv au cours des derniers travaux du Comité central. En même temps, au moment où le gouvernement ébauche des contacts avec le F.L.N., le P.C. n'hésite pas à rejeter en partie sur celui-ci la responsabilité de sa défaite politique.

Les résultats du référendum montrent avec clarté l'aberration d'une telle politique. *La restauration d'un mouvement ouvrier indépendant du capitalisme moderne doit nécessairement passer par la reconnaissance des traits principaux de ce capitalisme.* La défaite du *non* n'est pas une défaite de la gauche, parce que la gauche n'a pas livré la vraie bataille. Engagée à faux dans une mêlée confuse, elle a, certes, subi une perte de prestige considérable. Il est clair qu'elle ne pourra annuler les résultats du 28 septembre qu'en révisant totalement, en fonction du nouveau régime, l'ensemble de ses bases organisationnelles. Deux questions se posent en effet aujourd'hui au militant de gauche — et la première seule a reçu un commencement de réponse : quelle va être la politique du nouveau régime ? Et, tenant compte qu'en tout état de cause celui-ci n'est qu'un nouveau visage de la dictature capitaliste, quelles sont les raisons d'être et les formes de la nécessaire opposition ?

Le train sur les rails ?

A l'heure où nous écrivons, rien n'est encore réglé pour l'Algérie. Mais des gestes décisifs ont d'ores et déjà été faits. Ils ont un caractère irréversible. Pour la première fois depuis le début de la guerre, un gouvernement français a tenté d'engager au grand jour le dialogue avec « celui contre qui l'on se bat ». Le nouveau système a, avec continuité, appliqué la ligne dictée dans cette affaire par les intérêts à long terme du grand capital. Car si les nouveaux gouvernants français ont quelque chance de trouver auprès des dirigeants du F.L.N. le crédit qui les engage à accepter la discussion, c'est que pour la première fois les dirigeants de la bourgeoisie

algérienne qui luttent pour le contrôle de l'organisation politique du Front trouvent en face d'eux des gens sérieux, représentant des intérêts réels : derrière de Gaulle, aujourd'hui assez puissant pour disperser d'une lettre comminatoire les comités de Salut public, les grands intérêts bancaires français intéressés à l'exploitation en commun — la seule possible — des gisements sahariens et à la mise en valeur accélérée de l'Afrique du Nord, marché tout neuf ouvert à l'industrie française de biens d'équipement au moment où elle commence à subir les contre-coups de la crise économique. Le discours de Constantine, avec les perspectives industrielles qu'il ouvrait aussi bien à la jeune bourgeoisie musulmane et aux firmes françaises, n'est pas incompatible avec la conclusion d'une paix de « compromis » avec la bourgeoisie musulmane. Il isolait à la fois les ultras féodaux en les plaçant ironiquement devant les nécessités d'une intégration qu'ils ne réclament si fort que parce qu'ils la jugent impraticable et les éléments les plus radicaux du Front qui risquent d'être abandonnés par les masses algériennes lasses de combats meurtriers et sensibles au « libéralisme » du nouveau gouvernement. A. P. Lentin, retour de Tunis où il eut de nombreux entretiens avec les dirigeants du F.L.N. au lendemain de l'échec des premières ouvertures Farès-Amrouche, a rapporté dans *France-Observateur* (6-11-58), les échos de leur position à l'égard de De Gaulle. S'ils n'envisagent pas un seul instant de « rompre les ponts », c'est qu'ils sont persuadés que c'est avec le Général « au pouvoir pour 5 ans au moins, la France couchée à ses pieds... », que la négociation sera en fin de compte possible. Ils sont sensibles à son réalisme; or, ce réalisme, que nous baptisons ici « pragmatisme », c'est précisément la seule politique possible du néo-capitalisme. La politique algérienne du grand capital français fait bon marché des mythes politiques : intégration ou indépendance lui apparaissent également dépourvus de tout contenu objectif. Par le discours de Constantine et la conférence de presse du Quai d'Orsay, de Gaulle a fixé le cadre dont le capitalisme français ne sortira pas : l'Algérie restera dans la zone franc; les pétroles sahariens resteront sous la tutelle administrative et politique des trusts bancaires français — tutelle d'autant plus nécessaire que les capitalistes français seront obligés de concéder à des firmes étrangères une participation dans l'exploitation, faute de moyens financiers assez larges.

A l'intérieur de ce cadre, les Algériens auront la possibilité de

« faire le reste ». On leur sacrifiera les Pieds-Noirs, on leur donnera la possibilité de prendre des positions solides dans l'industrie algérienne en formation et par là même de s'assujettir économiquement les exportateurs et les armateurs qui ne sont si puissants en Algérie qu'en raison de la structure agraire de l'économie. Et l'on donnera aux ambitieux colonels des décorations et des directions techniques. Certes, ce ne sera pas l'indépendance... Mais il serait vain de croire que la bourgeoisie algérienne hésitera longtemps devant le marché proposé. Au pragmatisme réaliste de De Gaulle, répond celui de Ferhat Abbas. Car, si l'Algérie accepte les liens économiques dans lesquelles l'enserre le gouvernement de Gaulle, ces liens en fin de compte assureront aussi la coque protectrice dans laquelle pourra seulement se développer sans à-coups la modernisation de l'Algérie. Et la montée des revendications sociales au Maroc contribuera sans nul doute à incliner la bourgeoisie algérienne vers les solutions de compromis proposées par De Gaulle. Si de Gaulle réussit à imposer aux ultras, à l'armée et au F.L.N. « sa » politique algérienne — et il a de sérieuses chances d'y parvenir — il aura incontestablement créé les conditions d'un nouvel essor du capitalisme français, dans des conditions qui permettront à celui-ci de retrouver sur le marché international la place que la valeur de ses produits lui mérite et qui fut sacrifiée pendant des années par une politique de notaire grippe-sous. On peut s'attendre, à ce moment-là, à de nouvelles initiatives spectaculaires sur le plan international et à un certain nombre de mesures radicales sur le plan intérieur. De Gaulle a-t-il été, dès le début de l'aventure, conscient des forces exactes qu'il représentait? C'est assez probable. Ceux qui, préjugeant de sa pensée politique en fonction de ses positions de 1945, relevaient son ignorance des problèmes économiques, ont sans doute attaché trop peu d'importance au rôle qu'ont joué depuis des années auprès du général des hommes comme Pompidou et Couve de Murville, représentants autorisés de ce « néo-capitalisme » technocrate et ambitieux. Et à ce grand bourgeois libéral, nourri de la pensée des mémorialistes du XVIIe siècle, de cette grande noblesse parlementaire éclairée à qui la France doit l'essentiel de son essor économique, le rôle a dû plaire. Trop vieux pour être César, il s'est choisi Richelieu. Pragmatique et rusé comme lui, il pense utiliser pour la grandeur du pays qu'il se plaît à incarner les forces nouvelles qui y apparaissent. Sa visite au Palais de l'électronique, sous cette hardie

coupole avant-gardiste du Rond-Point de la Défense, prend valeur de symbole.

Le sens de l'action gouvernementale semble aujourd'hui tracé : les contradictions qui naissent à tous coups sous ses pas contribueront sans doute à le préciser. A peine au pouvoir, le nouveau gouvernement va se trouver aux prises avec les premières manifestations de la crise économique. Celle-ci va le placer devant un certain nombre de choix décisifs : le libéralisme du bon M. Pinay n'y résistera pas. Nous allons au contraire voir se renforcer les contrôles financiers, s'organiser la planification des investissements en fonction des commandes d'État ou des facilités offertes par celui-ci aux seules entreprises pouvant, par le bas prix et le sérieux de leurs produits, s'ouvrir de nouveaux marchés. Celles-là, solidement tenues en mains par la haute finance, supporteront le coup. Pour les autres, les entreprises marginales, ce sera la débâcle. Pour élargir le marché intérieur sans mettre en danger l'équilibre budgétaire, le gouvernement fera pression sur l'agriculture, le commerce de gros et de détail. Croit-on que le grand Capital laissera mettre en cause la « paix sociale » qu'il a acquise pour faire plaisir aux margoulins de la viande et des légumes, aux trafiquants d'appartements et aux revendeurs ?

On peut se demander d'ailleurs si l'approche de la crise économique n'a pas joué son rôle dans la clarification des intentions coloniales du gouvernement. Car, à l'heure où le contrôle de l'économie est concentré entre les mains des grandes banques, il était indispensable — pour restaurer la confiance des capitalistes — de leur apporter le plan de 5 ans d'industrialisation de l'Algérie — même si on ne le prend pas très au sérieux — et la certitude, avec l'exploitation du pétrole saharien, de se garder les nouveaux marchés africains.

Il est peu politique — et peu sérieux — d'attendre d'un approfondissement de la récession un renouveau de l'esprit révolutionnaire de la classe ouvrière française. Tout au plus assistera-t-on à de très brutales explosions de colère, à des « grèves sauvages » dans les centres industriels arriérés de province, le jour où les petits usiniers locaux déposeront leur bilan. Tout au plus, verra-t-on se dessiner un poujadisme ouvrier, enrôlé ou non sous la bannière du P.C., mais de toute façon condamné à un luddysme sans perspectives. Car le grand Capital financier a maintenant pris ses précautions et, quelle que soit la majorité que se donnera

le Parlement, les notables sont bien prévenus : ils ne sont et ne seront qu'une Chambre d'enregistrement.

Il est, par contre, fort vraisemblable que, comme aux U.S.A. en 1935, les New-Dealers de la grande industrie, du grand Capital et de la Haute Administration, en un mot : « l'État-Capitaliste, défenseur des intérêts de toute la classe, jusques et y compris contre les intérêts privés de tel ou tel capitaliste individuel » — pour reprendre la célèbre définition anticipatrice de F. Engels — en profiteront pour resserrer leur contrôle sur l'ensemble de l'appareil économique, y compris le secteur agricole et le secteur de la distribution qui leur a jusqu'ici à peu près échappé.

Il n'y a pas de miracle en économie, et par conséquent en politique. La politique « sociale » dans laquelle, sous la pression des organisations ouvrières au départ, s'est engagé le grand Capital constitue un des leviers de la continuation de l'expansion. Mais celle-ci, à son tour, à partir du moment où elle débouche sur les perspectives de fournitures aux pays sous-développés, c'est-à-dire selon des plans d'État, ne peut, sans courir à la catastrophe, se passer du contrôle rigide d'un planisme intérieur. On n'a peut-être pas assez calculé la portée de la prise de position de Jean Monnet, à la veille du référendum. L'institution du gaullisme a fait sauter les verrous parlementaires qui maintenaient la France dans l'économie libérale.

Nous entrons dans l'ère du capitalisme d'État.

Nécessité et raisons d'être de l'opposition

Contrairement aux raisons invoquées par Pierre Naville dans le numéro de juillet de *Tribune marxiste*, toutes empreintes de fatalisme burnhamien, il ne nous semble pas que l'évolution actuelle de la situation ait été absolument inévitable.

Au cours de toute cette période qui va de 1953 à 1958, il dépendait en fin de compte du mouvement ouvrier et de ses partis traditionnels que l'adaptation de l'État aux formes nouvelles de l'économie capitaliste se déroule dans un cadre démocratique, garantissant l'influence de la classe ouvrière organisée dans les nouvelles structures économiques et politiques et faisant avancer l'évolution ultérieure de l'organisme social vers le socialisme. C'est même essentiellement cette possibilité que recouvrait la théorie d'une « voie française au socialisme » qu'un certain nombre

de militants communistes tentèrent sans succès de faire prévaloir lors du XIVe Congrès du P.C.F.

Les liens entre le grand capital et la direction de l'État bourgeois sont toujours des liens complexes. Le souci de préserver les formes traditionnelles de la propriété bourgeoise entre en permanence en conflit avec les nécessités de la grande production; le mécanisme politique de l'État tend toujours à subordonner les secondes au premier et il est, de ce point de vue, significatif que les hommes politiques véritablement représentatifs des milieux financiers, Paul Reynaud ou Edgar Faure, par exemple, aient toujours été isolés au sein de leurs propres formations, Les hommes d'affaires eux-mêmes sont des praticiens; ce ne fut jamais d'eux que vinrent es transformations décisives de l'économie et de l'État capitaliste. Durant toute cette période, le mouvement ouvrier pouvait peser d'un rôle décisif sur l'évolution de la structure sociale; ce fut notamment le cas pour « l'expérience Mendès-France ». Cette initiative politique fut effectivement, jusqu'aujourd'hui, la seule tentative sérieuse de rénover l'État et le capitalisme français. Mais, en raison précisément de la résistance des forces conservatrices du capitalisme et de certains groupes financiers et industriels que leurs intérêts privés incitaient à maintenir la situation existante (groupes bancaires coloniaux, Banque d'Indochine, par exemple, industries d'armement, etc.), cette tentative n'avait quelque chance de succès qu'en s'appuyant sur sa gauche, sur les forces organisées du mouvement ouvrier.

Les conditions dans lesquelles se produisit l'investiture de Mendès-France incitèrent, certes, le P.C.F., engagé depuis des années dans sa lutte contre la guerre d'Indochine, à accorder son soutien parlementaire au Président de Genève. Mais le soutien parlementaire ne pouvait être décisif en aucun cas : dans une certaine mesure, il privait même le gouvernement de certains appuis à droite. Ce soutien, d'autre part, était accordé sur un plan très limité, celui de la politique libérale dans le domaine colonial; il ne s'étendait pas, au contraire, aux initiatives intérieures de ce gouvernement : décentralisation de l'économie, rééquipement industriel régional, lutte contre les lobbies agricoles, etc.

Du renversement de Mendès-France au référendum, le P.C.F. a mené avec continuité cette politique « néo-iskriste » que Lénine a dénoncée avec tant d'âpreté dans *Deux tactiques de la social-démocratie :* sous prétexte de préserver l'indépendance politique

du mouvement ouvrier par rapport au libéralisme bourgeois, de ne pas servir de « force d'appoint », il a constamment refusé de choisir à long terme entre les deux tendances de la bourgeoisie; appuyant, du bout des doigts, les éléments progressistes de celles-ci en certaines occasions, faisant du jour au lendemain alliance — objectivement — avec la pire réaction dès que les premiers semblaient en mesure de gagner solidement du terrain.

Les élections de 55, dans le contexte national et international où elles se produisaient, alors que le XXe Congrès du P.C.U.S. avait — provisoirement — abattu les psychoses anticommunistes, auraient vraisemblablement permis un saut décisif dans cette direction.

Si le P.C.F. avait, à ce moment-là, formulé en toute clarté des thèses analogues à celles adoptées un peu plus tard par le P.C. italien sur le caractère démocratique du socialisme français, la pluralité des partis, le passage pacifique au socialisme par l'action simultanée des luttes revendicatives et des réformes institutionnelles, s'il avait proclamé la prééminence de la revendication gestionnaire de la classe ouvrière sur la revendication étatiste, en somme s'il avait admis à ce moment-là ce qu'il vient d'accepter aujourd'hui — trop tard et sous la pression des circonstances — il eût ouvert la voie à la formation d'une coalition solide, appuyée sur un programme mobilisateur.

Certes, ce programme ne pouvait être *qu'un programme de transition*. Certes, il ne pouvait aller au delà d'un compromis entre les éléments les plus avancés du capitalisme et la classe ouvrière. Mais il était bien plus qu' « *un pas en avant* ». Et il aurait évité au P.C.F. de se couper des masses ouvrières.

La lutte acharnée menée par l'appareil du P.C.F., au nom de la lutte contre le réformisme et le révisionnisme, contre tout programme de réformes, est à l'origine du vote de la classe ouvrière lors du référendum.

L'option posée aux marxistes par l'évolution interne du capitalisme était et reste en effet la suivante :

— Le capitalisme est-il fondamentalement incapable de nouvelles transformations ? Est-il incapable de surmonter ses contradictions économiques ? En un mot, est-il impuissant à se développer, fût-ce inharmonieusement ?

— Ou doit-il encore traverser de nouvelles étapes qui, inévitablement, le rapprochent de cette socialisation de fait

de la production et de la consommation vers laquelle tend, de par sa dynamique interne, le développement sans cesse accru des forces productives ?

On sait comment la théorie de la « stagnation du capitalisme » lancée en 1936 aux U.S.A. par les économistes Sweezy et Hansen dans le grand effroi qui suivit la crise générale de 29-33, fut reprise à des fins de politique intérieure par Staline dès 1937. A partir d'une interprétation totalement erronée des thèses de Lénine sur « l'Impérialisme, stade suprême... [1] », on voulut voir dans la longue période de régression d'avant-guerre l'indice d'une tendance générale et persistante de l'économie capitaliste. Abandonnée plus ou moins pendant la guerre, cette « théorie pourrie » qui joua son rôle dans la liquidation de N. Vosnessenski, connut un nouveau développement au XIXe Congrès du P.C.U.S. avec les fameuses thèses de Staline sur les problèmes économiques — la formation du camp socialiste étant considérée comme un facteur de rétrécissement de l'aire du marché mondial capitaliste et, par voie de conséquence (?), de la production capitaliste dans son ensemble.

Adaptée à la France, et il faut convenir que le retard pris avant et pendant la guerre par l'industrie française sembla pendant un certain temps la justifier, cette théorie nous donna les sempiternelles récitations sur le « malthusianisme des trusts », « le mépris de la technique » soi-disant imputée aux capitalistes français et tant d'autres contre-vérités si éclatantes qu'on a peine à les imaginer aujourd'hui. Il est vraisemblable, comme l'écrivait Sartre en 1955, que « le malthusianisme de l'économie nationale... et la cristallisation des couches sociales » sont à l'origine de la sclérose de la pensée marxiste française et de l'ossification du mouvement ouvrier. Mais il est évident aussi que cette sclérose et cette ossification sont directement responsables de l'invraisemblable sérénité avec laquelle les dirigeants du P.C.F. ont fermé les yeux sur la transformation radicale qui se produisait dans les caractères, les techniques du capitalisme français, et par là même dans les rapports sociaux eux-mêmes.

Les conséquences de cette optique volontariste ne tardèrent pas à se faire sentir sur le plan politique comme sur le plansyndical :

2. Lénine insistait au contraire sur le fait que « quoique pourrissant, le capitalisme se développe, dans l'ensemble, infiniment plus vite que naguère ».

c'est elle qui conduisit le P.C.F. à cette stérile agitation verbale entraînant les masses de bataille perdue en bataille perdue, les démobilisant par une série de manœuvres parlementaires aux motifs obscurs, d'alliances tactiques toutes provisoires et fortuites, qui a marqué toute son activité depuis plusieurs années. De plus en plus isolé de la classe ouvrière, puisque celle-ci s'engageait de plus en plus dans « l'Organisation » néo-capitaliste, le P.C. ne pouvait espérer quelques succès tactiques qu'en faisant siens les soubresauts désordonnés des couches non prolétariennes résistant à la concentration capitaliste. C'est elle qui le conduisit à refuser toute réelle tentative d'alliance sur sa droite avec les techniciens et la bourgeoisie avancée qui se regroupait derrière Mendès-France et à lui préférer les accords parlementaires avec la droite de la S.F.I.O., parti de fonctionnaires et de commerçants gangrené par le poujadisme et le chauvinisme colonial.

Dans la bataille du référendum, le P.C.F. a finalement poursuivi avec « fermeté » sa marche à l'abîme.

Nous l'avons écrit ici-même au mois de juillet : la bataille du référendum était une fausse bataille, engagée sur de fausses questions; *la gauche ne devait pas jouer le jeu*, et ne pas jouer le jeu, cela signifiait refuser aussi bien les procès d'intention que la confiance résignée. Cela signifiait *opposer* un programme à l'absence de programme. Même et surtout si l'on savait que, *dans la pratique*, les « solutions » du général, et celles des forces qui l'ont porté au pouvoir — essentiellement la haute finance et la bureaucratie technocrate de l'appareil d'État et de la grande industrie, non les ultras à qui il fut imposé de l'extérieur — ne différaient guère de celles que la gauche éclairée préconisait depuis des années. A ce moment-là, ces solutions, conformes aux nécessités du grand capital, seraient apparues comme *imposées* par les forces populaires. Elles s'ouvraient sur des perspectives plus larges, elles permettaient à la gauche de s'en saisir comme d'un instrument de pouvoir, d'un moyen de pression en vue d'imposer la réalisation du reste de ses objectifs.

Le *non*, dans ces conditions, avait un sens concret, politique. Il signifiait qu'en démocratie, la façon de résoudre les conflits importe autant que leur résolution. La révolution de 89 n'a tant pesé sur l'histoire du monde que parce que les masses populaires imposèrent, par leur participation active, la solution bourgeoise radicale du conflit. Elles ont ainsi chargé cette solution, qui ne

correspondait pas, loin de là, à l'ensemble de leurs aspirations, d'une potentialité révolutionnaire ouvrant la voie à de nouveaux développements.

Mais la mobilisation des forces populaires, pour imposer au capital financier les solutions qui correspondaient à « ses propres intérêts économiques et politiques » et, dans cette lutte, conquérir des positions de force lui permettant d'infléchir ces solutions dans le sens le plus radical, exigeait préalablement la reconnaissance des nouvelles contradictions qui bouleversent le monde capitaliste et des nouvelles différenciations intervenues au sein de la classe dirigeante.

En ressortant du vieil arsenal populiste le fameux mot d'ordre de François Billoux : « La bourgeoisie est un bloc sans fissures », en masquant les antagonismes entre les diverses forces du capitalisme qui s'affrontèrent au cours de cette période, en répandant la fable grotesque du gouvernement « de Gaulle-Massu-Soustelle-Pinay-Poujade-de Sérigny », la direction du P.C.F. a bel et bien adopté la tactique des « néo-iskristes » de 1906, dont Lénine disait qu'elle aboutissait en fait à les placer du côté de la monarchie, « bien que sans se confondre avec elle. »

Quoi qu'il en soit, une conclusion aujourd'hui s'impose, et il faut se hâter de la tirer : la *voie parlementaire au socialisme est aujourd'hui impraticable.*

Elle est impraticable non parce que le Parlement a été réduit à un rôle croupion qui n'est que la transcription juridique d'une situation déjà ancienne, *mais parce que la classe ouvrière s'est tenue à l'écart de la lutte historique qui vient de se dérouler* — et qu'elle a ainsi *provisoirement perdu sa capacité politique à l'orienter dans son sens le plus progressiste.*

L'évolution vers le technocratisme gaulliste d'une partie de la clientèle mendésiste est, au point où nous en sommes, devenue un processus à peu près inévitable. On peut même penser que, dans a mesure où les contradictions politiques et économiques amèneront la dislocation définitive de la coalition hétéroclite qui s'abrite aujourd'hui sous le képi du général de Gaulle, rejetant dans l'opposition de droite les activistes R.P.F. et les modérés de M. Duchet (on voit déjà se dessiner la scission de l'ancien R.P.F. replâtré en U.N.R., Soustelle devenant la tête pensante de ce « grand parti conservateur » que préparent le trio Bidault-Duchet-Morice, avec Tixier-Vignancour comme aboyeur et de Sérigny comme

bailleur de fonds), la classe ouvrière nouvelle, peu sensible au sentimentalisme révolutionnaire de la gauche et soucieuse avant tout de progrès technique et de bien-être matériel, « coopérerait » sans trop de difficultés avec le nouveau régime.

Guy Mollet et son « parti d'appareil », qui a su, au cours d'une lente « intoxication », placer ses bureaucrates de confiance aux postes dirigeants de l'Administration et souvent de l'économie, est en bonne place pour constituer « l'aile ouvrière » du nouveau régime. Son ambition de recueillir le million et demi de voix perdu par le P.C. n'a rien qui puisse surprendre; ce n'est peut-être pas une jobardise. La S.F.I.O. a su, en effet, en coopérant avec le grand capital tout en formulant comme revendications ouvrières un certain nombre de nécessités techniques de la nouvelle organisation du travail, conserver un certain prestige auprès des nouvelles couches industrielles.

Ainsi la gauche « traditionnelle » tend-elle à perdre ses traits caractéristiques, ses motivations permanentes. Et c'est sans doute parce qu'elle se raccrochait désespérément à cette image colorée du monde d'hier qu'elle a accepté si facilement les schémas de la direction du P.C.F. qu'elle s'est, en somme, inutilement compromise dans une bataille qui, telle qu'elle était engagée, n'avait aucune signification et à laquelle elle s'est avérée incapable d'en donner une.

La Gauche n'avait pas à dire *non* au « néo-capitalisme » en tant que stade de l'évolution historique. Mais elle se devait de dire *non à la formule bureaucratique du néo-capitalisme*, formule que le capital financier n'a pas recherché à tout prix, mais qui lui fut imposée par les avatars de la situation politique.

Aujourd'hui, le cadre est en place. Refuser le régime est une absurdité à laquelle, au lendemain du référendum, nul n'a plus même fait allusion. Les hommes ne peuvent refuser la conséquence de leur activité pratique. Consacrer ses forces à redonner vie à un Parlement sans pouvoir et sans influence serait une autre aberration. Le « parlementarisme » du nouveau régime est une coquille vide, une parade foraine servant exclusivement à *enregistrer* les mouvements de l'opinion, une soupape de sûreté.

C'est ailleurs que se situent les vraies perspectives. Et ces perspectives, ni plus, ni moins, sont le socialisme — un socialisme gestionnaire, démocratique, tel que le rend enfin possible l'évolution

des techniques et de l'économie, le niveau de développement des forces productives. « La société libre de producteurs » que la Ire Internationale inscrivait sur ses drapeaux, devient enfin, avec l'automation, avec la production intégrée au marché, avec la restauration de la responsabilité ouvrière dans les usines les plus avancées, celles où la Reconstitution synthétique du processus de production, brisée, décomposée, morcelée par le taylorisme, rend au travailleur collectif le sens démiurgique de l'ancien artisan individuel, *une virtualité concrète.*

Le contrôle du marché et de l'emploi, d'une part, l'irrésistible mouvement de libération des peuples colonisés se traduisant par l'entrée dans le cycle de l'industrialisation de milliards de paysans arriérés, de l'autre, tend sans arrêt à renforcer les contrôles étatiques sur la production des pays capitalistes avancés. Il est impossible pour le capitalisme français de trouver des débouchés à son industrie de moyens de production sans que l'État aide les pays ex-dépendants restés dans sa zone monétaire à se les procurer. L'Afrique a besoin d'un plan Marshall français. Mais les investissements nécessaires seront utilisés sur place dans le cadre de plans d'État. Le financement de ces investissements extérieurs ne pourra être conçu qu'en fonction des débouchés qu'il ouvre à l'industrie nationale, et celle-ci se trouvera ainsi liée dans son programme de production par les plans économiques régionaux des États. Le financement posant par ailleurs de délicats problèmes d'équilibre budgétaire, il est clair en fin de compte que la réussite de la nouvelle politique africaine du capitalisme français devra entraîner l'instauration en France d'une économie semi-planifiée. La planification des commandes d'État, du crédit, des investissements nouveaux, de l'emploi renforceront le pouvoir des organismes administratifs au détriment des capitalistes privés. C'est sans doute à ce niveau que, pour le moment encore imperceptibles, les nouvelles contradictions économiques et politiques du capitalisme moderne vont apparaître. Les contradictions politiques dues à la résistance des couches sociales « dépossédées », seule assiette de masse du pouvoir de la bourgeoisie, se maintiendront et s'affirmeront davantage encore au fur et à mesure que leur élimination économique se fera plus décisive. L'apparition de l'armée comme force politique autonome peut, durant un certain temps, contribuer à compliquer encore cet écheveau; car son attitude définitive dépendra en fin de compte de sa réadaptation

au monde moderne ou non — de son inclusion ou de sa non-inclusion dans les structures industrielles néo-capitalistes — dont elle renforcera les tendances bureaucratiques. Mais l'affrontement principal, celui qui déterminera l'évolution de l'État lui-même, sera sans nul doute celui qui naîtra de la confrontation permanente des solutions étatiques et des intérêts privés des grands groupes oligarchiques. Le contrôle de l'industrie pétrolière, par exemple, posera avant longtemps ce genre de conflit.

Se tenir à l'écart des rouages politico-économiques de l'État moderne signifierait pour le mouvement ouvrier abandonner toute perspective révolutionnaire et même — en fait — toute politique sérieusement revendicative. C'est au contraire en s'insérant dans une position à la fois « critique et constructive » dans l'organisme économique qu'il contribuera à faire éclater ces contradictions et à les faire servir à la réalisation de ses propres objectifs. *Il ne s'agit pas de renoncer à la « lutte politique », au profit d'une vague « coopération revendicative » ; il s'agit de porter la lutte politique aux points les plus essentiels du système capitaliste*, ceux où se rejoignent en pratique les deux exigences fondamentales de la classe ouvrière : l'amélioration permanente de son niveau de vie et la prise en charge de l'appareil productif par les producteurs eux-mêmes. Les institutions politiques nouvelles que la gauche doit proposer ne peuvent être élaborées qu'à partir de cette réalité.

Le mouvement ouvrier, réorganisé sur des bases modernes, peut progressivement, utilisant l'ensemble de ses armes politiques, syndicales et économiques, s'assurer le contrôle d'un certain nombre de mécanismes de l'État producteur. La vieille distinction entre « lutte revendicative » et « lutte politique » conservait un sens dans le capitalisme semi-libéral d'avant la guerre où l'État restait essentiellement un organe de violence. Elle n'en a plus aucun à l'heure actuelle quand l'État devient le régulateur de toute l'activité économique, non seulement au moyen de règlements administratifs, mais par la centralisation de la distribution du crédit et la gestion des éléments de base de l'infrastructure.

La conquête du pouvoir d'État *ne peut plus se concevoir sous sa seule forme politique* — puisque l'État a cessé d'être une force exclusivement politique. Elle ne peut être que la combinaison de diverses actions à long terme, assurant à la classe des producteurs — ouvriers, techniciens et cadres en constituant la force principale

— une responsabilité de plus en plus effective dans la gestion économique.

Il s'agit, en somme, d'adapter la lutte socialiste aux conditions de l'époque : nous voyons aujourd'hui s'opérer sous nos yeux *la fusion organique, au niveau de l'État, de la politique et de l'économie.* Le mouvement ouvrier s'est évertué depuis des années à subordonner l'action économique — ravalée au rang de luttes revendicatives fragmentaires — à l'action politique, réduite à ses manifestations parlementaires. Cette évolution va à l'inverse de celle de l'organisme social; *c'est elle qu'il s'agit d'inverser.*

La nouvelle politique industrielle — garantie relative du plein emploi, calcul des salaires sur la base de la productivité moyenne de l'entreprise, intégration des ouvriers à l'usine par toute une série d'avantages fonctionnels et hiérarchiques — renouvelle totalement les conditions de la lutte revendicative. Elle exige en effet des ouvriers la connaissance de la gestion de l'entreprise elle-même, et au delà des conditions générales du marché.

Dans une certaine mesure, en même temps qu'elle sape la « conscience politique » de la classe ouvrière, elle crée les conditions d'un nouveau développement de la revendication socialiste.

Le socialisme révolutionnaire, restaurant le sens des mots en posant l'accent sur *la gestion de l'appareil de production* par les *producteurs* eux-mêmes, n'a pas à attendre son salut de miracles politiques. C'est à l'intérieur même du procès de production qu'il doit mener l'essentiel de son action. Et c'est à l'intérieur de ce procès que peut et doit se nouer l'alliance de toutes les couches travailleuses, paysans et employés du secteur tertiaire.

La revalorisation du syndicalisme apparaît comme le premier chaînon de cette nouvelle forme de la lutte de classe. Au syndicat de métier, dépassé avec le métier lui-même, se substituera le syndicat politique, organisé selon le schéma que lui tracera l'évolution économique, luttant pour l'institutionnalisation des revendications ouvrières, le contrôle de l'économie au niveau de l'entreprise, de la branche industrielle et des organismes planificateurs de l'État n'hésitant pas à jeter dans la balance le poids de ses armes, et celles-ci, à l'heure de la « coopération obligatoire », s'avèrent terriblement efficaces.

La rentrée dans le mouvement ouvrier des intellectuels de gauche, la fin de cette coupure entre la pratique ouvrière et la lutte théorique — *coupure que les appareils de la S.F.I.O. et du*

P.C. ont tout fait pour approfondir en faisant de la classe ouvrière une catégorie magique, peut constituer l'un des éléments essentiels de cette rénovation. La réorganisation sur des bases politiques du mouvement coopératif, la création d'un réseau moderne de propagande et d'éducation ouvrière, avec sa presse, ses instituts, ses écoles de cadres, ses organisations culturelles de masse, apparaissent comme des moyens d'action nécessaires du mouvement ouvrier rénové. Comment se situe dans ces conditions le rôle du Parti ouvrier, organisme collectif de direction et de coopération, seule l'expérience acquise le définira avec clarté. Quel sera, dans ces perspectives, le rôle des partis ouvriers traditionnels : du P.C. qui se vide progressivement de toute substance, et de la S.F.I.O. intégrée à l'appareil d'État; celui des nouvelles formations encore indécises qui sont apparues dans l'arène politique ? C'est aussi le problème de demain.

André Philip disait un jour que notre époque avait pour être repensée besoin d'un Marx collectif. Il ne suffit pas de constater ce qui est; il faut, à partir de là, construire. Dans la période de transition qui s'ouvre, dans cette nouvelle étape du capitalisme, il faut se garder du pessimisme. L'Histoire n'est pas fermée et « tout ce que font les hommes passe nécessairement par leur cerveau ».

Serge MALLET

P. S. — Parce que j'ai fait allusion à sa prise de position de *Combat*, en juin dernier (dans le numéro de juillet de cette revue j'y consacrai sept lignes sur un article de quarante pages), Pierre Hervé consacre à me « réfuter » les deux pages centrales du numéro d'octobre de *La Nation socialiste.* La susceptibilité bretonne de Hervé est bien connue, et je ne me formaliserai pas de me voir accusé de me tenir « dans le cadre d'une idéologie de soumission à la gauche pro-khrouchtchevienne » (?) Je me contenterai, puisqu'il m'accuse d'avoir passé sous silence (à propos du discours de J.-P. Vigier à la Conférence nationale du P.C. en juillet) le fait que Khrouchtchev, invoquant la possibilité du pluralisme des partis dans le socialisme, citait l'exemple de certaines démocraties populaires, de le renvoyer à la page 488 du même numéro des *T.M.* où je déplore que K. utilise à ce propos « le malheureux exemple de la D.D.R. ». Mais ceci n'a rien d'essentiel. Ce qui l'est davantage, c'est qu'Hervé, en face d'un article critique fort sévère pour la direction du P.C.F., mais posant par ailleurs comme

critère que rien ne sera possible sans la gauche communiste, passe soigneusement sous silence toutes les propositions d'action pour ne s'attacher qu'à ses seules rancunes anti-P.C.F. Je ne sais si Hervé prend très au sérieux l'analyse qu'il fait de la ligne de la direction communiste lors de cette période : « que la direction du P.C. ne se détermine pas en fonction des intérêts présents ou futurs du mouvement ouvrier en France, mais en fonction d'une subordination étatique ou militaire à la stratégie et à la tactique décidée à Moscou sur la base d'une analyse de la situation mondiale ». On ne voit guère où la « stratégie moscovite » aurait pu puiser l'idée de lancer le P.C. français à l'assaut de de Gaulle avec une telle violence, et de chercher pour ce faire des alliés jusque chez les poujadistes. Car si l'U.R.S.S., en tant qu'État, a un intérêt dans l'affaire, c'est bien celui de voir triompher en France le néo-capitalisme gaulliste, qui mènera nécessairement une politique plus indépendante à l'égard des U.S.A. et contribuera au dégel des relations commerciales entre l'Est et l'Ouest. L'échange de lettres entre K. et de Gaulle lors de l'affaire libanaise démontre éloquemment où se situaient à l'époque les sympathies de la diplomatie soviétique. Nul doute que le P.C.F. a dû s'y reprendre à plusieurs fois pour obtenir en fin de compte la fracassante et maladroite diatribe antigaulliste de K., diatribe que celui-ci regrette manifestement d'avoir prononcée aujourd'hui. Expliquer les fautes et la fatuité intellectuelle des dirigeants du P.C.F. par leur soumission inconditionnelle à l'État soviétique relève d'un petit jeu peu nouveau et peu constructif. C'est, si je ne me trompe, Hervé lui-même qui expliqua — très véridiquement — comment, en 1945, il défendait dans *Action* une ligne soutenue par Maurice Thorez, ligne tendant à la définition d'une voie nationale au socialisme. Le même Hervé n'aurait sans doute pas publié *La révolution et les fétiches* s'il n'avait eu connaissance de ce qui se préparait en U.R.S.S. dans les mois qui précédèrent le XXe Congrès et l'attitude « réservée », voire franchement hostile que la direction du P.C.F. adoptait à cet égard. La définition de la politique du P.C., et Hervé le sait comme moi, ne se fait donc pas toujours à Moscou et il arrive qu'elle soit en contradiction avec la ligne de la diplomatie soviétique. Ce qui n'est pas nécessairement un critère de sagesse politique !

Lors des débats qui suivirent le XXe Congrès, la direction du P.C.F. para précisément toutes les attaques de l'opposition en déviant sur le P.C. russe, les Hongrois, etc., la responsabilité de tous les maux. Et c'est en la suivant sur ce terrain que l'opposition se fit décimer. Je prétends, moi, que les fautes du communisme français relèvent *avant tout* de lui-même. Que ce n'est pas l'exécu-

tion d'Imre Nagy qui a fait voter les ouvriers français pour de Gaulle, mais la politique générale de la direction du P.C. français, cet « opportunisme de gauche » qu'Hervé définissait avec assez de brio il y a trois ans.

Seulement, il est infiniment plus facile de remâcher les slogans éculés du *Figaro* que de rechercher les causes objectives réelles de la crise du mouvement ouvrier français. C'est en fonction de cette crise que doivent être jaugés la direction et l'appareil du P.C.F. Le P.C. italien, par exemple, qui a adopté sur les problèmes du capitalisme moderne et du passage au socialisme des vues fort différentes, n'en est ni plus ni moins « inféodé » à Moscou.

Revendiquer l'autonomie du mouvement national de la classe ouvrière par rapport aux pays dits « socialistes » n'a précisément de sens qu'à partir du moment où l'on se propose, à partir des problèmes spécifiques posés dans ce pays, d'élaborer une stratégie, une tactique, une forme d'organisation adéquate à ces problèmes. Encore faut-il commencer par là et ne pas s'inventer des excuses à sa paresse intellectuelle en cherchant partout la main de Moscou.

Je n'ai pas comparé de Gaulle à Louis-Napoléon, et tout mon article le prouve. Et je reconnais à Proudhon — ce que je conteste à Hervé — le courage d'avoir cherché dans les contradictions de son temps des formules d'action dont certaines restent valables et utilisables. Je ne reprocherai donc pas à Hervé de refuser des analogies que je repousse moi-même. Mais je constate qu'Hervé, tout à sa critique, ne se penche pas un seul instant sur le caractère réel du gaullisme et se garde bien d'envisager quels peuvent être les formes et le caractère de cette politique « indépendante » du P.C. et du gouvernement qu'il semble envisager. J'avoue qu'il me semble plus important d'entraîner la masse des militants et des adhérents du P.C., y compris sa direction si elle les suit, dans une politique socialiste constructive et réaliste que de se « démarquer » formellement d'elle. Et je ne pense pas que l'adhésion retentissante apportée par Lecœur, Hervé et l'ensemble de *La nation socialiste* au parti d'État de M. Guy Mollet ait quelque chose à voir avec cette politique.

S. M.

N.D.L.R.

La rédaction des Temps Modernes *tient à préciser qu'elle ne partage pas toutes les opinions exprimées par Serge Mallet dans l'article qu'on vient de lire.*

Bernard Dort

LA FLÈCHE ET LA CAGE

(IMPRESSIONS D'ALLEMAGNE)

Invité par le Süddeutscher Rundfunk — *Radio-Essay — j'ai effectué du 18 mai au 15 juin un voyage en Allemagne qui m'a conduit de Cologne à Berlin, en passant par Bonn, Düsseldorf et Hambourg. Le texte dont on trouvera ici de très larges fragments est celui d'une émission rédigée à la suite de ce voyage et qui sera diffusée le 16 décembre 1958. Il ne s'agit ni d'un reportage sur l'Allemagne, ni d'une étude critique. Je me suis efforcé de m'en tenir à des impressions personnelles, ne racontant que ce que j'ai vu de l'Allemagne, au hasard de mes déplacements. La seule ambition de ce texte est donc de constituer une* tentative de description *de quelques réalités allemandes, telles qu'elles sont apparues à un Français, pendant un mois d'Allemagne, en* 1958.

B. D.

... Nous quittions la gare d'Aix-la-Chapelle. J'en retenais seulement une animation que j'allais retrouver dans toutes les gares d'Allemagne, ce va-et-vient de trains qui s'arrêtent juste le temps de vomir un flux de familles endimanchées et d'en absorber le reflux — à croire que, le samedi venu, toute l'Allemagne est sur les rails. Toute la ville d'Aix-la-Chapelle m'apparaissait : une ville noire, lourde et, la dominant, la flèche d'une église. Une flèche mince, excessivement gothique. Contre cette flèche, presque plaqué à elle, un immeuble moderne, une cage de fer et de verre, très claire. Mon autorail contournait Aix-la-Chapelle : la flèche et la cage se masquaient à tour de rôle, comme une seule et même figure à deux faces, comme un mixte de passé, d'un passé artificiel, trop conventionnel pour être vrai, et de présent, d'un présent fragile, ambitieux et lui aussi artificiel.

... J'aime les gares. Je les aime larges et accueillantes, pleines d'une vie qui n'appartient qu'à elles. L'an dernier, par exemple, à Rome, j'ai passé le plus clair de mon temps dans la Statione Termini que j'ai préférée, et de beaucoup, au Colisée. Sans doute, la gare de Cologne ne la vaut pas. Son hall lui ressemble un peu. Pas ses quais qui sont vieux et noirs, et qui datent du temps où les gares se prenaient pour des cathédrales. Mais elle vit, plus que nos gares françaises. Ville dans la ville, elle offre au voyageur comme un résumé de toutes les activités du pays. On n'y trouve pas seulement quelques éventaires, des marchands de journaux, mais de véritables magasins, une Poste qui, ce jour-là, ne désemplissait pas, des cafés, une caffeteria où l'on peut boire et manger jusque tard dans la nuit, alors que Cologne est déjà vide, toutes boutiques closes. Une librairie y fonctionne en permanence : pas un simple étal avec quelques livres, mais une vraie librairie, fort bien achalandée, à deux étages, puisqu'elle a même un sous-sol. Une des meilleures librairies de Cologne. Autrefois, paraît-il, elle était une sorte de plaque tournante littéraire. L'éditeur Rowohlt y avait organisé des rencontres d'écrivains et entre deux trains — ou plutôt entre dix, entre vingt, car les trains ne cessent pas d'aller et de venir dans cette gare de Cologne —, écrivains, journalistes de toutes nationalités y donnaient des conférences, s'y écoutaient, s'y combattaient..., au milieu des décombres de Cologne, au milieu des chantiers de reconstruction qui poussaient à vue d'œil. Maintenant, ces temps sont passés, et les écrivains se sont terrés, qui dans sa ville, qui dans sa campagne, tout à leur œuvre. Ils n'en sortent plus que pour prononcer de cérémonieuses conférences dans quelque salle d'apparat, devant des bourgeois endimanchés ou — je préfère cela — pour participer à des meetings, généralement organisés par les étudiants des Universités, contre le réarmement atomique.

Ainsi à Bonn, quelques jours plus tard, Paul Schallück prenait la parole au cours d'un tel meeting, en compagnie d'un professeur, d'un physicien, d'un pasteur, à l'*Alte Zoll*. J'imaginais ce lieu sous les espèces d'une brasserie, d'un grand local enfumé et folklorique. Mais non : l'*Alte Zoll* est l'esplanade qui sépare les jardins de l'Université des remparts. Le public était nombreux : des étudiants surtout, juchés sur les rocailles du jardin, sur des remparts, une jeunesse en blue jeans, en sweaters, plus proche des héros de Françoise Sagan que des personnages traditionnels du *Bettelstudent*. Un air de fête... Et le même soir, dans huit Universités

allemandes, se tenaient d'autres meetings : écrivains, étudiants et professeurs y affirmaient la même volonté d'opposition au réarmement atomique allemand. A Bonn, ce fut le ciel qui apporta la contradiction : sitôt le premier discours entamé, celui de Paul Schallück, un violent orage vint noyer la réunion. Qu'à cela ne tienne : une bonne partie de l'assistance s'entassa autour des orateurs sous le kiosque à musique, et les discours continuèrent imperturbablement...

Durant tout mon voyage, j'ai logé près des gares. Par commodité : ainsi je n'avais pas à traîner trop loin ma valise qui, à mesure, s'alourdissait de journaux, de livres. Mais surtout, parce que ces gares constituaient comme un trait d'union entre la ville et moi, des lieux familiers. Je me souviens de Düsseldorf : à minuit, impossible d'y trouver quoi que ce soit à se mettre sous la dent : la gare était alors mon seul recours, avec sa caffeteria où une tranche, bien épaisse, de ces imposants gâteaux allemands et un verre de lait frais m'attendaient. Le matin aussi, sitôt levé, j'y accourais : à la boutique des journaux, celle des journaux étrangers, car il y en avait deux, une pour les journaux allemands, l'autre pour les étrangers, je trouvais *Le Monde* et les nouvelles de la veille en France, de ces événements qui, vus à travers les journaux allemands, m'apparaissaient trop lointains ou au contraire trop proches, comme les figures d'un cauchemar que l'Allemagne a bien connu...

Elle était majestueuse, cette gare de Düsseldorf. Pas bien belle. Son hall, trop haut, trop large. Démesurée. Et devant elle, la place était aussi trop grande. A longueur de journée, des jeunes gens, des hommes y stationnaient, attendant je ne sais quoi : du travail, une fille... Des ouvriers, des chômeurs peut-être, des voyous qui ne réussissent guère. Contrastant avec cette gare opulente. Jusque tard dans la nuit, ils restaient là debout, et les plus fatigués se pelotonnaient contre les baraques des stations de tramways, pour dormir.

Trop petite, réduite à un passage au-dessus des trains qui poursuivaient leur chemin vers Altona, la gare de Hambourg me rappelait les stations de métro parisiennes. Allant et venant en tous sens, voyageurs et promeneurs s'y heurtaient, provoquant des remous comparables au mascaret qui barre l'entrée de certains ports, là où le courant du fleuve et le flux de la mer se rencontrent. A 6 heures du soir, quand je revenais de la ville vers mon

hôtel, il me fallait bien dix minutes pour la traverser. Mais ce qui m'y arrêtait surtout, c'était ses boutiques : le tabac où je me fournissais en paquets de *Rote Händdlle*, les seules cigarettes allemandes qui rappellent nos Gauloises — les autres sont des blondes à goût anglais ou américain —, et, surtout, le petit comptoir de lait et de saucisses où, du matin au soir, se pressait une foule hétéroclite de touristes scandinaves, de militaires et de petits employés hambourgeois, chacun y happant au vol sa saucisse badigeonnée de moutarde... L'odeur en était aigre et fade : une odeur de lait avec des relents de graisse, dans un bruit de perpétuelle mastication.

Dans ces gares, je ne me sentais pas tout à fait étranger. Dehors, la ville s'étendait, souvent hostile. La gare m'était un refuge. Un *no man's land* d'où je voyais l'Allemagne comme un spectacle, sans y participer. Un spectacle puissant, coloré, odorant.

J'allais oublier Berlin, la gare de Zoologischer Garten. Ici, ce n'était plus la vie dense, sans fissure de la gare de Hambourg. D'un côté, il y avait cette abondance qui était devenue pour moi comme le blason de la République Fédérale, les boutiques qui regorgent de marchandises, et de l'autre, dans le hall de ce qui fut la gare de grand trafic, c'était le vide, le délabrement. Déjà, l'Ouest et l'Est s'y côtoient, mêlés et pourtant reconnaissables : il n'est que de regarder les gens qui causent, qui attendent. Ceux-ci sont de l'Est : leurs costumes sont râpés, démodés; ils attendent devant la cabine téléphonique pour l'Est dont on ne peut profiter qu'en montrant son Ausweis. Ceux-là sont de l'Ouest, ces jeunes gens tapageurs, arrogants. Et les voici, les uns et les autres, qui font la queue devant la boutique de change qui ne désemplit pas de la journée. Le spectacle y est permanent. Parfois, il m'émeut; c'est celui, par exemple, d'une petite vieille, toute recroquevillée sur elle-même, qui attend, son billet de 5 Ost-Mark à la main dont elle ne tirera guère plus qu'un D-Mark, juste de quoi s'acheter une savonnette ou une tablette de chocolat...

A Zoologischergarten Bahnhof, nul refuge mais son contraire : la sensation d'être là dans cette déchirure de l'Allemagne elle-même. Non à l'abri, mais à découvert. Non dans une Allemagne rassurante, mais entre deux Allemagnes, toutes deux également inquiétantes : l'une avec son luxe, son abondance, ses terrasses de café qui ressemblent aux ailes d'un avion géant, l'autre avec sa pauvreté, son affreuse rigueur. Jusqu'aux éclairages qui d'une

partie à l'autre de la gare changeaient : ici, le néon, là des lanternes sourdes.

Je reviens à Cologne, à mon arrivée, ce dimanche de mai, quand, inquiet, je sortais de la gare sur la place, au pied de cette cathédrale que je me mis aussitôt à détester.

Noir, gigantesque, ce « chef-d'œuvre du style gothique flamboyant » comme dit mon guide, pue le XIXe siècle. Seule la cathédrale de Milan lui est comparable — dans ce style. Encore celle-ci bénéficie-t-elle de la grande place qui lui sert de parvis et qui la convertit en une toile de fond pour un opéra moyenâgeux. A Cologne, la cathédrale vous écrase de tout son poids, sitôt qu'on est sorti de la gare. Impossible de la voir : elle vous bouche la vue, pèse sur vous, vous coupe presque la respiration.

Les cathédrales de Reims, de Chartres ne vous agressent pas ainsi. Elles sont tendres, non brutales. Sur leurs pierres blondes, à travers leurs vitraux, la lumière joue. Plus que ces pierres mêmes, c'est la lumière qui fait leur architecture. Rien de tel à Cologne : sa cathédrale est une monstrueuse pièce montée, un caveau mortuaire pour fils ou petit-fils de Krupp, le produit de la mégalomanie d'un XIXe siècle qui se cherchait des lettres de noblesse dans le Moyen Age.

Quelques jours plus tard, je lus dans le journal qu'un étudiant sud-américain s'était suicidé en sautant d'une de ses tours. Un instant, les autorités ecclésiastiques s'étaient émues, allait-il falloir consacrer de nouveau la cathédrale, puisqu'un suicide y avait eu lieu. Mais non : l'étudiant n'avait pas commis son péché mortel dans la cathédrale, mais en dehors. Il n'avait pas, hélas ! souillé l'édifice.

Il pleuvait ce dimanche-là à Cologne. Une petite pluie fine, entêtée. Autour du mastodonte noir de la cathédrale flottait une brume grise. Noir sur gris, gris sur noir : ce fut ainsi que m'apparut Cologne où j'errai longtemps avant de trouver un hôtel qui me convienne.

La faute n'en est pas à Cologne, mais à moi : je suis un mauvais voyageur, un touriste indécis. Je flaire les hôtels sans parvenir à me décider. Je ne les veux ni trop luxueux, ni trop familiaux, ni trop vieux, ni trop neufs, ni trop calmes, ni trop bruyants.

En désespoir de cause, je me rabattis sur un des hôtels les plus proches de la gare. Il était cher et prétentieux. Sa terrasse qui ouvrait sur la place de la Gare lui donnait de faux airs de palace,

avec d'énormes fauteuils capitonnés et des bataillons de plantes vertes. Ma chambre était peu avenante. Étroite, allongée, elle avait sans doute été prélevée récemment sur le couloir : le lavabo y touchait le lit qui jouxtait l'armoire qui bloquait la table. J'ouvris la fenêtre : j'avais pour toute vue un puits d'où montait un grand fracas de vaisselle.

A Düsseldorf, ce fut pire encore. Dans l'espoir d'éviter des déambulations dans la ville, je m'adressai dès mon arrivée au Bureau du Tourisme. Une chambre pas trop chère, catégorie moyenne supérieure : rien de plus simple, on avait cela, et pas trop loin, Kasernenstrasse. Je payai donc un mark d'inscription et me voilà parti, un plan de la ville dans la poche. « Kasernenstrasse », le nom de la rue ne me disait rien qui vaille. Peu importe. Je la trouvai rapidement. Restait à découvrir mon hôtel. C'est là que les choses commencèrent à se gâter. A l'endroit où il aurait dû être, rien, un espace vide. J'approchai, et me trouvai devant l'entrée de l'hôtel. Chose curieuse, à cette entrée ne correspondait nul bâtiment. Rien qu'un escalier qui descendait : mon hôtel était souterrain ! A la réception, un monsieur sévère s'empressa de me faire payer la première nuit. J'essayai d'obtenir quelques renseignements sur ma chambre. Bouche cousue : la seule chose que je pus en tirer c'est que j'y serais tranquille ! Je m'accrochai à un dernier espoir. Peut-être, allions-nous, le garçon qui m'accompagnait et moi, sortir de ce souterrain, trouver un ascenseur et en resurgir à la lumière du jour. Mais non, nous nous enfoncions toujours plus profond, dans des couloirs auxquels une lumière crue donnait un air de morgue. De chaque côté, des chambres, même pas des chambres : des cabines, des placards. Mon hôtel de la Kasernenstrasse était un ancien abri, transformé, après la guerre, en hôtel, du temps où, sans doute, on ne trouvait guère à se loger à Düsseldorf ! Et maintenant le Bureau de Tourisme y expédiait les étrangers innocents. Ma chambre avait deux mètres sur un mètre cinquante. Pas un vasistas : l'air y parvenait par-dessus et par-dessous les cloisons — des cloisons de tôle — du couloir. L'air et aussi le moindre bruit. Pas d'armoire. Je ne pouvais y faire un mouvement sans renverser ma valise que j'avais installée sur l'unique chaise. Il était déjà tard. J'avais payé la nuit. Découragé, je décidai d'y rester une nuit, en y rentrant le plus tard possible, assez fatigué pour y dormir coûte que coûte. Ce que je fis. Inutile de préciser que, le lendemain,

après un petit déjeuner qui me fit craindre l'empoisonnement, je déguerpis.

Mais après ma mésaventure düsseldorfoise, tout alla mieux, de mieux en mieux : les hôtels allemands sont quand même plus confortables que la plupart de nos hôtels français. Surtout, ils sont plus neutres. Quand vous entrez dans un hôtel français, le passé vous prend à la gorge. Un passé souvent mesquin, sinon misérable : ici, des familles ont vécu, petitement, elles ont lentement amassé, elles ont accumulé meuble après meuble... pour aboutir à cet hôtel où il est maintenant interdit de toucher à quoi que ce soit, interdit même de remplacer tel papier au mur : la tache qui est là, c'est aussi un souvenir... Les planchers craquent; les tapisseries pleurent: tout cela est sacré. Ce ne sont plus des hôtels, mais des collections de reliques, des tabernacles. Rien de tel en Allemagne, où l'hôtel est avant tout un lieu de passage, aménagé pour la commodité du voyageur qui n'y restera que la nuit. D'où, à l'inverse, une impression de vide, d'absence. Personne n'y a laissé de trace; chaque mur vient toujours d'y être badigeonné à neuf. Le revêtement du sol, en matière plastique, est ciré et luit comme à son premier jour. A peine si une reproduction de quelque peinture alpestre ou bavaroise permet d'identifier la chambre — guère plus, au demeurant, que les photographies qui ornent les compartiments des wagons de chemins de fer.

Une seule exception à cette uniformité : ma chambre de Bonn. Non la pièce elle-même, mais sa vue. Sa fenêtre ouvrait en effet sur la place du Marché, juste à la hauteur de l'horloge de l'Hôtel de Ville — une bien jolie horloge, aux heures dorées sur fond bleu ciel. Certes, le matin, j'étais réveillé fort tôt par le bruit du marché. Mais le spectacle que je découvrais de ma fenêtre me réconciliait vite avec Bonn; un spectacle très provincial, aux couleurs fraîches, aux bruits clairs. Beaucoup de fleurs; des légumes et des fruits qui sentent moins le terroir que ceux des marchés français : polis, lavés, calibrés, dressés en piles géométriques. Et parmi eux, des pyramides d'asperges : j'avais mis quelque temps à découvrir que les *Spargelstange* qui figuraient en bonne place sur toutes les cartes de restaurant étaient ces asperges. A Bonn, je compris : l'asperge est le bâton de maréchal de la cuisine allemande. Elle se glisse partout, conférant des lettres de noblesse aux plats où elle figure — et un petit goût aigre et moelleux que je n'apprécie guère.

Étais-je vraiment dans la capitale de l'Allemagne? Le Markt de Bonn me faisait plutôt penser à ces marchés de l'Ile-de-France qu'ont tant peint nos impressionnistes. Mais y a-t-il encore des peintres impressionnistes en Allemagne?

Un mot encore : sur les lits allemands. Je sais, le sujet est rebattu. A preuve mon guide qui constate : « A propos d'hôtel..., résignez-vous à l'inconfort nocturne du lit allemand : le matelas, en général, se compose de trois coussins indépendants et le drap du dessus, au lieu de vous border chaudement comme le veut la sollicitude maternelle française, est replié (et quelquefois boutonné) autour de la courtepointe volante qui vous sert de couverture et laisse vos pieds à l'air. Un volumineux édredon de plumes, malignement enclin à rouler par terre selon les hasards de vos rêves, surmonte le tout. Il est laissé à l'initiative personnelle de chaque étranger de tirer parti de ces éléments divers. » Qu'est-ce en effet qu'un lit pour un Français? Ne pensons à rien de grivois — mais à un meuble où le Français, où le bourgeois français se sent en sécurité, à l'intérieur de ses draps et de ses couvertures, bien bordés, à l'abri du moindre souffle d'air, comme dans une forteresse étanche et imprenable. Lorsqu'il était soldat, chaque mâle français a d'ailleurs appris « à faire son lit » — c'est même la seule chose utile qu'enseigne l'Armée : *le lit doit être au carré* — et malheur à celui dont un drap ou une couverture ne respecte pas rigoureusement l'équerre : il risque d'y perdre sa permission dominicale... En Allemagne, pas de lit au carré; pas, encore, de service militaire obligatoire. Les deux choses vont de pair. Un drap suffit, et sur ce drap, il n'y a plus qu'à étendre un duvet. Un enfant s'en tirerait : c'est simple, presque trop simple... au point d'inquiéter les Français et de leur suggérer des réflexions comme celle-ci, que relève Nicole Vedrès : « Un de mes amis prétendait qu'on pouvait expliquer tous les complexes des Allemands et, partant, leur politique, par le fait qu'ils ne sont pas bordés dans leur lit. Ils auraient, inné, le sentiment de frontières toujours incertaines, se trouveraient sous la menace d'un constant appel d'air, éprouvant simultanément et paradoxalement aussi le désir de s'insinuer hors, justement, des limites de ce duvet. Je laisse ethnologues et psychiatres discuter cette théorie. N'y en a-t-il pas une autre d'ailleurs (je l'ai lu quelque part) qui veut que certain comportement individuel et national des Russes soit dû au fait que, nourrissons, ils sont, ou du moins ils étaient, emmaillotés trop serré ?

Imaginons maintenant un nouveau-né emmailloté serré mais dans un lit à l'allemande, que donnerait cet hybride ? Logiquement un Polonais... [1]. »

Voici maintenant la première ville de mon voyage : une grande ville, au nom et au passé prestigieux. La ville du Rhin.

Première déception : cette grande ville est vide. Je sais bien : c'était dimanche et il bruinait. Sur la place de la Gare à l'ombre de la cathédrale, à peine quelques badauds attroupés autour de petits tonneaux transparents où tournent des billets de banque : une loterie, la loterie, à ce que j'ai cru comprendre, d'une grande association confessionnelle, la *Caritas*. Ici, comme à Milan, et à la différence de la France, les hommes, presque tous, portent le parapluie — et même parfois des parapluies-nains, ces parapluies que les Françaises fourrent dans leur sac.

Une fois traversé un terrain vague où des toilettes sont installées dans des roulottes, me voici dans la *Hohe Strasse* que mon Guide me donne pour la rue principale, la rue commerçante de Cologne. Seconde déception. Impossible d'imaginer spectacle plus triste que cette *Hohe Strasse* un dimanche. Interdite aux voitures, bordée de magasins de fortune, à demireconstruits, remplie de promeneurs nonchalants, de familles endimanchées qui s'arrêtent devant chaque vitrine, elle évoque irrésistiblement la rue principale d'une petite ville de province française, le dimanche avant le souper, quand ses bourgeois reviennent de l'apéritif et se regardent, se guettent mutuellement dans les reflets des devantures.

Tristesse des dimanches, des dimanches d'Allemagne. Toute une nation y paraît désemparée. Fatiguée du travail de la semaine, elle n'a plus la force de s'y inventer des plaisirs. Captive de ses villes (on va moins en week-end en Allemagne qu'en France ou en Angleterre), elle ne sait que contempler ses vitrines. Des vitrines débordantes d'objets, de produits, de marchandises. Des vitrines où ce n'est pas une chemise que l'on y expose, mais une pile, pas un disque, mais trente, mais quarante qui se chevauchent les uns les autres, pas un lit, pas un fauteuil, mais des chambres à coucher au grand complet, jouxtant des salles à manger non moins complètes, quand elles ne s'enchevêtrent pas. Dans toute l'Allemagne j'ai retrouvé cette abondance, satisfaite de soi, presque écœurante. Cette uniformité aussi, car tous ces produits, étalés,

1. Dans *Paris le...* (Aux Éditions du Mercure de France.)

entassés, se ressemblent : vous faites quelques pas, et voici les mêmes, en plus grand nombre encore.

Beaucoup de nourriture, des aliments conditionnés, semi-artificiels, une multitude de boîtes de conserves, des montagnes de fruits exotiques : oranges, bananes et surtout ananas... Beaucoup de meubles aussi dont ceux qui se veulent anciens sont fort laids alors que d'autres, modernes, assez simples, paraissent presque élégants et en tout cas confortables. Mais ce qui décourage, c'est leur accumulation : ces avalanches de fauteuils, ces files de canapés... Beaucoup, surtout, de tapis, de faux tapis d'Orient déployés dans de gigantesques vitrines, aux teintes hurlantes. Et naturellement, des boutiques qui débordent de cigares. Des cigares de toutes sortes, de toutes marques, de tous prix — si nombreux que, après un mois en Allemagne, je ne parvenais pas encore à m'y retrouver. Bref, partout cette trilogie qui est comme le symbole de l'Allemagne d'aujourd'hui, d'une Allemagne petite-bourgeoise : un fauteuil, un tapis, un cigare...

Je sais bien : la *Hohe Strasse* n'est pas tout Cologne. Il y a aussi des rues qui ne sont pas seulement un espace vide entre deux murs de marchandises à vendre. Mais pendant tout mon voyage, cette première impression subsistera, se confirmera. C'est qu'en Allemagne, pays des villes géantes, surpeuplées, il y a peu de villes, de vraies villes. Je m'explique : les villes allemandes sont des lieux de travail, de commerce. Elles ne sont pas, elles sont peu les lieux d'une vie collective qui a son rythme, ses lois et ses règles propres, son unité profonde. Elles sont des marchés, des chantiers. Animées le jour, elles se vident vers les six heures du soir, perdent leur sang et leur lymphe et, la nuit, brillent de tous leurs feux dans l'attente d'une vie qui ne leur vient pas. Démolies dans leur presque totalité, reconstruites aux quatre cinquièmes, elles demeurent encore trouées par de grands espaces vides, destinés soit à de nouvelles constructions, soit à des places ou à des parcs. Ainsi, leur tissu conjonctif est lâche, peu serré. Partout, des solutions de continuité. Il y a quelques instants, vous étiez encore au cœur de la ville, dans sa lumière et dans sa chaleur, maintenant vous voilà dans un endroit désert, sombre, qui n'appartient déjà plus à la cité. Impossible d'y retrouver, comme à Paris, l'effort continu, ininterrompu de plusieurs siècles. Vous y passez du plus ancien au plus moderne, sans transition : de ruines conservées avec une piété qui touche au fétichisme à

des boîtes de verre, de béton et d'acier. Des restes de l'ancien Hôtel de Ville de Cologne, par exemple (dans la cour duquel se tenait une singulière exposition de cloches) à son Opéra. De la flèche à la cage. Mais l'avouerai-je ? Ni la flèche, ni la cage ne me satisfaisaient, celle-ci trop innocemment moderne, celle-là trop délabrée, toutes deux artificielles et séparées par une distance qu'aucune vie urbaine ne vient combler.

Sans doute fallait-il admirer. Admirer qu'en une dizaine d'années, Cologne se soit presque entièrement relevée de ses ruines, que Düsseldorf m'apparaisse aujourd'hui comme une cité neuve, puissante et fastueuse, qu'Essen remplisse à nouveau sa cuvette d'immeubles à l'américaine et en déborde même, au-delà des jardins Gruga...

Mais cette réussite matérielle reconnue, on ne peut que regretter le style ou plutôt l'absence de style de la reconstruction allemande. Non, je ne me plains pas de son uniformité, plutôt de son disparate, ni de son « modernisme », plutôt de ses conventions. Que ce soit à Cologne ou à Düsseldorf, à Essen ou à Hambourg, partout, à l'exception de l'admirable Hansa Viertel de Berlin, les nouveaux immeubles semblent impersonnels, les produits de je ne sais quel organisme abstrait appelé « reconstruction » plutôt que l'œuvre d'architectes, d'hommes qui s'y expriment, par des lignes, par des volumes. Pas la moindre imagination; pas la moindre audace. Un confort étroit, refermé sur soi, sur les fauteuils et les divans de la *Hohe Strasse*, sur ses faux tapis d'Orient.

L'Allemagne d'aujourd'hui n'a plus de visage. A peine si, de temps à autre, parmi ses édifices tracés au cordeau, surgissent les restes de ces palais d'une Rome mégalomaniaque qui fut celle dont rêva le IIIe Reich ou les ruines, qui ont maintenant quelque chose de vénérable, des bâtiments moyenâgeux du XIXe siècle finissant : le pain de sucre de la Gedächtnis Kirche [2] (qui se voulait romane) ou les décombres du Reichstag — comme les débris obsédants d'un cauchemar qui, au petit matin, vous occupe encore sans qu'on ose le reconstituer.

Au retour d'un voyage aux U.S.A., Sartre notait : « Une ville, pour nous, c'est surtout un passé; pour les Américains, c'est d'abord un avenir, ce qu'ils aiment en elle, c'est tout ce qu'elle n'est pas encore et tout ce qu'elle peut être. » Et de constater que,

2. A Berlin, en haut de Kurfürstendamm.

à l'inverse de « nos belles villes closes, pleines comme des œufs », les villes américaines sont ouvertes : « Elles n'oppressent pas, elles n'enferment jamais : rien n'est définitif en elles, rien n'est arrêté (...). Leurs longues rues droites que ne barre aucun obstacle conduisent le regard comme des canaux en dehors de la ville [3]. »

Les villes allemandes, elles, sont un mixte de villes européennes et de villes américaines. D'où, sans doute, le malaise que j'y ai ressenti, partout sauf à Hambourg qui est restée une vieille ville européenne. En effet, à Cologne comme à Essen, à Düsseldorf aussi bien qu'à Duisbourg, ville ouverte et ville fermée se chevauchent, celle-ci imposant à celle-là sa topographie pendant qu'elle se soumet à ses formes — ou réciproquement.

Je me souviens de mes promenades, de mes déambulations plutôt, dans Düsseldorf, les jours de la Pentecôte. La ville était vide d'hommes : qu'y faire d'autre que de marcher? Mais où aller, qu'y voir? Une fois dépassée la *Königsallee* — ces Champs-Élysées düsseldorfois comme dit mon Guide, mais qui sont aux Champs-Élysées parisiens ce qu'un borgne est à un homme normal, car ils n'ont qu'un trottoir sur lequel, entourées de grillages, s'étalent les terrasses des grands cafés avec leur contingent d'industriels, de capitalistes aussi caricaturaux que ceux qui figuraient dans les films de Lubitsch — une fois cette K.O. derrière soi, on s'engage dans une ville infinie. Les rues sont devenues des avenues. Faut-il se perdre dans la City düsseldorfoise entre les immeubles de ses banques qui tiennent à la fois du coffre-fort et du temple gréco-romain ? Ou suivre les touristes dans le Hofgarten, pour s'attendrir sur les canards exotiques qui y remplacent les cygnes des jardins publics français ? Non, il était inutile de m'aventurer beaucoup plus loin dans Düsseldorf : ses avenues n'ouvraient pas sur le désert américain. Il ne me restait que le Rhin.

C'est à Cologne que j'ai fait connaissance avec le Rhin. Pas tout de suite, mais après une longue marche dans la ville, car en quittant mon hôtel je lui avais tourné le dos. Je n'avais pas voulu l'aborder aussitôt. Je me l'étais réservé, comme une poire pour la soif. Bien m'en a pris : deux heures de déambulation dans Cologne frappé d'hébétude par le dimanche sous une petite pluie fine et grise avaient presque suffi à me décourager et de Cologne et de l'Allemagne. Quoi, j'avais quitté Paris pour me retrouver dans

3. Dans *Situations III* (aux éditions Gallimard.)

un Romorantin démesuré, dans un Châteauroux géant! C'était à désespérer des voyages. Et je craignais aussi que, sous mes yeux, le Rhin ne se convertisse en une espèce d'Oise nonchalante et dérisoire.

Cette fois, je ne fus pas déçu. Certes, le Rhin n'est pas, n'est plus magique. Dans ses ondes, aucune Lorelei, pas la moindre fille du Rhin. A l'horizon, aucun Walhalla embrasé : quelques lumières seulement, au-dessus de Bonn, celles d'un hôtel de luxe où M. le Chancelier Adenauer a coutume de recevoir ses hôtes présidentiels ou royaux. Mais il est mieux : un vrai fleuve, majestueux, sûr de soi, miraculeusement accordé au paysage, ou plutôt qui accorde le paysage avec lui-même, qui introduit, partout où il passe, son ordre et ses proportions. A Cologne ou à Düsseldorf, dans ces villes si mal équilibrées, faute d'un rapport juste entre les dimensions de leurs rues, de leurs places, de leurs immeubles, le Rhin, par sa seule présence, suscite cet équilibre, crée d'emblée ce rapport juste. Bonn pourrait n'être qu'une petite cité vieillotte, anachronique, confite dans ses souvenirs épiscopaux; le Rhin l'ouvre, lui donne, presque, un statut de capitale, et d'un beau paysage, celui des *Sieben Gebirge*, d'un paysage qui, sans lui, serait mort, inanimé, il fait un lieu vivant.

De même à Cologne, où il constitue l'indispensable contrepoids à la cathédrale — si bien que, en revenant de Bonn, par le luxueux *Rheinufer Bahn* (luxueux pour un Français pour qui les tramways évoquent irrésistiblement des berlines branlantes, gémissant de tous leurs écrous, de toute leur ferraille), j'ai presque pris plaisir à la découvrir, jaillissant de toute sa masse au-dessus du fleuve. De même à Düsseldorf, quand, de la ville, on aperçoit le Rhin, très large, vautré en amont, puis se resserrant, se ressaisissant en aval, là où, déjà, il anticipe sur la mer. Au-dessus de lui, le ciel est plus vaste et plus clair. Son autre rive annonce la Hollande, avec ses maisons aux hautes façades plates qui se terminent en triangle. De grise, de terne qu'elle était dans les rues de Düsseldorf, la lumière se métamorphose : maintenant, elle vibre, revivifiée, devenue plus tonique.

Mais c'est à Duisbourg que j'ai reconnu un Rhin à la mesure de ses légendes. J'y étais arrivé au début de l'après-midi, venu de Düsseldorf par un de ces tramways dont je ne cessais de m'étonner : celui-là avait même un wagon-restaurant..., et je m'y sentais perdu. Il avait plu toute la matinée. L'air était épais, humide. La ville ne

m'offrait rien qui m'intéressât. Je décidai donc de m'aventurer du côté du port. A mesure que j'en approchais, la vapeur, le brouillard s'épaississaient. M'étais-je trompé ? Je ne découvrais pas de quais, mais un enchevêtrement de routes et d'eau, de bassins et de bâtiments, de péniches, de silos et d'entrepôts. Non un port, mais cinq, mais six ports, un dédale de ports : l'*Aussenhafen*, *l'Innenhafen*, le *Parallelhafen*, le *Hafenkanal*, le *Kaiserhafen*, le *Nord* et le *Sudhafen*..., dans une vapeur bleuâtre qui me prenait aux yeux, à la gorge, dans un mélange d'air, de pluie, de charbon, d'essence. J'avais beau marcher : pas de Rhin, pas de fleuve. Je m'égarai dans une usine gigantesque. L'air n'y était plus bleuâtre, mais roux, et toujours aussi irrespirable. J'étais dans une *Kupferhütte*[4]. Partout des amoncellements de ferrailles rouillées. Des wagonnets suspendus au-dessus de ma tête, qui faisaient le va-et-vient entre d'énormes bâtisses. Un vrombissement de moteurs, de turbines. Peu d'ouvriers. Une activité quasi fantomatique... J'y avançai et, brusquement, en contre-bas, je découvris le Rhin. De nouveau, le paysage redevenait humain. A la mesure de l'homme. L'air s'ouvrait; la lumière y refluait. Le Rhin me délivrait de l'engourdissement, du noir enchantement du port de Duisbourg. Le travail des hommes même, le chargement et le déchargement des péniches y semblait allégé. Sur les bateaux, des fanions, des étendards aux couleurs vives, des noms et des devises orgueilleuses. Finis, les sortilèges de la *Kupferhütte*, finie cette rumination sombre du travail industriel, finie la malédiction de ce métal — cuivre ou or, peu importe — qui m'avait fait penser à celle de *L'Anneau des Nibelungen* (le décor de la *Kupferhütte* aurait d'ailleurs parfaitement convenu à des représentations de la *Tétralogie*). Le Rhin, à l'inverse du rôle que lui attribuait Wagner, restaurait la liberté, un monde où il y a place pour l'homme, pour son travail, et pour des créations dont il ne soit pas l'esclave. Là-haut, sur le pont, le trafic des voitures et des piétons semblait lui-même gagné par cette ivresse d'air, de lumière et de liberté...

Cette lumière et cette liberté, je les ai retrouvées à Hambourg. C'était un dimanche encore. J'avais quitté Düsseldorf tôt dans la matinée, et mon habituelle mauvaise humeur matinale combinée avec le souvenir plutôt déprimant de la semaine que je venais de passer à Düsseldorf et dans la Ruhr m'inclinaient au pessimisme.

4. Usine de cuivre.

Je m'attendais au pire : au froid, à la pluie, à une ville de brumes et de brouillards, à un Hambourg sombre, pathétique, romantique — cette cité dont Nossack nous a décrit *l'effondrement* et où Hans Henny Jahn poursuit ses rêves fuligineux.

Mais non, à mesure que nous en approchions, le ciel s'éclaircissait. La lumière, le paysage s'allégeaient, devenant plus tendres, plus fluides. Voici une rivière et, sur sa berge — non, je ne rêvais pas, — des baigneurs : les premiers que je voyais de la saison. Déjà nous entrions dans Hambourg. Quartier après quartier, toute la ville s'offrait à nous, non pas noire et humide, mais chaude, accueillante, sous le soleil et dans l'abandon d'un dimanche qui ne ressemblait pas ici à une triste fatalité. Nous n'étions pas encore à la gare que Hambourg avait gagné la partie : j'étais conquis.

Rien d'américain à Hambourg qui est le contraire des villes ouvertes dont parle Sartre. Pas un trou, pas un vide : Hambourg est d'un seul tenant. Elle remplit parfaitement l'espace qui lui est dévolu, entre l'Elbe et l'Alster, son côté pile et son côté face : deux larges baies par lesquelles l'air et la lumière lui arrivent à flots.

Sitôt ma chambre d'hôtel dénichée (c'est le cas de le dire, je perchais au 8e étage d'un hôtel moderne, juste sous le toit), je descendis à la découverte de Hambourg. Évidemment, je rencontrai d'abord l'*Alster*. Rien de moins aventureux; rien de plus civilisé, de plus urbain. Le ciel était d'un bleu presque blanc à force de transparence. Sur l'Alster, des essaims de voiles blanches. Sur le *Jungfernstieg*, une fanfare dont les sons cuivrés se perdaient au loin, répercutés et comme dissous par l'Alster. Partout, affalés sur des bancs, aux terrasses des cafés, couchés sur les pelouses, des Hambourgeois. J'insiste : oui, couchés sur les pelouses. Je voyais cela pour la première fois en Allemagne. A Bonn, dans les jardins de leur Université, les étudiants eux-mêmes n'osaient s'y allonger tout à fait. A peine s'ils se permettaient de toucher le gazon du bout de leurs chaussures. Ces pelouses, qui portaient des écriteaux recommandant de ne pas les fouler quand elles avaient été ensemencées à neuf..., ces pelouses achevèrent donc de me convertir à Hambourg.

Pendant une semaine, j'ai déambulé dans Hambourg, avec un plaisir presque constant, sans autre but que celui que me suscitait ma marche. Il y a peu de *Sehenswürdigkeiten* [5] à Hambourg. Peu ou

5. Curiosités; littéralement : choses dignes d'être vues.

beaucoup, ou tout Hambourg. Ne parlons pas, en effet, de l'Hôtel de Ville dont le style Renaissance de la fin du XIXe siècle ne vaut guère mieux que celui de son « alter ego » parisien. Ni de l'abominable statue de Bismarck qui trône au-dessus du port mais que, par bonheur, on ne voit guère. Ni de ces jardins qui font la joie des Hambourgeois : le samedi et le dimanche, de véritables caravanes se dirigent vers *Planten und Bomen*, pour y admirer, dans des serres qui ont l'abondance des vitrines de la *Hohe Strasse*, des floraisons trop luxuriantes, trop colorées pour être tout à fait vraies. Jardin pour jardin, je préférais encore à *Planten und Bomen* son modeste voisin : le jardin botanique dont les herbes folles disséminées entre des rocailles paraîtraient de mauvaises herbes s'il n'y avait un écriteau devant chaque touffe pour nous rappeler sa noble origine, de l'Himalaya à la Cordillère des Andes.

Ce que j'aimais à Hambourg, c'était Hambourg elle-même, la vie de ses quartiers, une vie différente dans chacun, avec son style, ses us et coutumes propres — du luxe moderne de *Hohenluft* aux sombres entrelacs de la vieille ville, derrière le *Gänsemarkt ;* des résidences à l'air anglais, pavillons avec leur bow-window, jardins et pelouses minutieusement entretenus, qui bordent l'*Aussen Alster* aux longs bâtiments nus du marché aux poissons, du côté d'Altona, de l'activité fébrile de la *Monckenbergstrasse*, une activité qui me rappelait celle, presque hystérique, du centre de Milan, mais qui, à 6 heures du soir, s'évanouit tout d'un coup, à la nonchalance dorée des quais de l'Aussen Alster... Une seule exception : le quartier de la gare, animé sans être gai, imposant sans être monumental, un quartier de plaisirs sans plaisir.

Chaque soir, un spectacle me comblait : c'était, à la tombée de la nuit — et les nuits tombaient tard et lentement, ces premiers jours de juin, à Hambourg — de voir défiler trains, voitures et tramways sur le *Lombardsbrücke*, entre les deux parties de l'Alster. A contempler ce va-et-vient perpétuel, entre ces deux miroirs où toute la ville se reflétait, je retrouvais une des joies de mon enfance, lorsque je contemplais aux vitrines de Noël, les jouets et particulièrement les trains électriques évoluant dans un décor idéal, irréel, de lumières et de glaces.

J'aimais du reste tout spécialement cette longue heure crépusculaire qui durait comme pour permettre à la ville de jouir encore du jour, de sa lumière tendre, dans, déjà, le mystère et la féerie de la nuit. D'en jouir amicalement. Car Hambourg, après la dureté

et l'anonymat de Cologne et de Düsseldorf, m'a de nouveau fait croire à l'amitié, à cette amitié que l'on peut avoir pour une ville, comme pour une personne, comme pour plusieurs personnes à la fois — cette amitié que j'ai aussi pour Paris, pour un Paris quotidien et multiple dont le Louvre, les Tuileries ou les Champs-Élysées ne sont qu'un bel ornement.

L'ornement de Hambourg, c'est son port. A Hambourg, rien du mystère de celui de Duisbourg et de ses dédales. Le port s'y offre à vous, d'un seul coup. Il n'est que de prendre le métro à la gare. Vous cheminez sous la Monckerbergstrasse, sous l'Hôtel de Ville, et quand vous remontez au jour, c'est pour découvrir le port tout entier, un port ouvert à l'infini sur la droite et qui s'enfonce profondément dans la ville, sur la gauche. Un port dont on ne sait s'il est l'émanation de la ville, ou si c'est la ville, si c'est Hambourg qui est née de lui. Un moment même, on pourrait croire que c'est un port de terre ferme. Mais non, il suffit d'approcher, et voici l'eau : une eau brune, presque noire, huileuse, une eau dont la matière même paraît différente de celle, gris-bleu, de l'Alster. Et sur cette eau, une animation lente, mesurée, perpétuelle qui contraste avec celle, violente et désordonnée, de la terre.

Descendons vers les *Landungsbrücke*, avec leurs constructions bulbeuses 1900 et le Tunnel sous l'Elbe qui a l'air de sortir d'un roman de Jules Verne. Un bateau de la HADAG est justement là, en partance pour un « grosse Hafenrundfahrt ». Des touristes s'y pressent déjà. Il fait beau. Tant pis, sacrifions au tourisme : le port de Hambourg vaut bien cette entorse à mes règles... Dès le début du « tour » un haut-parleur hurle des chiffres. Cet hymne au « miracle économique » allemand ne prendra fin que le tour terminé. Pas de doute : les bateaux devant lesquels nous passons sont les plus gros, les plus longs, les plus larges ou les plus rapides du monde. Les docks où ils ont été construits en sont les plus modernes..., et toutes les nations les envient à l'Allemagne, puisqu'elles y font construire aussi leurs propres navires.

Ce qui me fascinait ce n'était pas ces « miracles » chiffrés, mais la beauté, la tranquillité de cet immense port sous le soleil de juin. Ses certitudes. Le calme de ces bateaux qui nous dominaient de haut. Accrochés à leurs flancs, des hommes les polissent, les frottent, les peignent. Derrière eux, sur eux, des forêts de mâts et de grues hérissées de bras et pinces. Le travail, ici, se déroule selon un rythme qui n'est pas celui des villes, plus lent, presque cérémonieux,

avec le minimum de bruits. Le port, pas plus qu'il ne respecte l'espace — sur le pont d'un bateau japonais, un marin nippon lit *Life* — ne se soucie du temps : il a pour lui l'éternité.

Voici maintenant les *Stockenwerft* où se réparent et se construisent les navires. Les grues n'y paraissent plus des jouets d'enfant : ce sont d'immenses tours dressées à l'assaut du ciel, des chevaux de Troie géants, que surmontent encore des ponts aériens transportant, comme autant de fétus de paille, d'énormes madriers de fer. Dessous, des bateaux ouverts, éventrés — des amas de ferrailles roussies, rongées, soutenus par des échafaudages qui feraient la joie de metteurs en scène d'avant-garde. Qui pourrait croire qu'un jour ces cathédrales de décombres prendront ou reprendront la mer...! La nuit, des *Stockenwerft* illuminés, alors que le port repose dans un sommeil puissant, parviennent de grands coups sonores qui ébranlent les navires jusque dans leurs entrailles, qui résonnent jusqu'au cœur de la ville.

Dans la Ruhr aussi, le travail est sourd, presque souterrain, et pas seulement dans les mines. Caché, secret.

J'imaginais en effet la Ruhr sur le modèle des régions houillères du Nord de la France que j'avais traversées pour gagner Cologne : une contrée grise, noire, avec ses terrils et ses « corons ». Je me trompais : la Ruhr n'est pas noire, pas même grise. Elle est verte, ostensiblement verte. Il n'y a que le ciel qui y soit gris, épais et cotonneux, d'un blanc sale : le ciel de Duisbourg.

Pour qui parcourt la Ruhr en tramway, quelle surprise! Est-on vraiment en pleine Ruhr ? Impossible de faire erreur. Mais où sont les usines, les terrils, les corons ? Voici des jardins, des parcs... Sans doute, ne sont-ils pas très luxuriants, mais enfin, ils sont verts, leurs arbres ont des feuilles, on y voit quelques fleurs... Évidemment ce mirage ne dure guère : derrière ce parc, se profilent des tours que relient des filins. Au-dessus de moi, passent les wagonnets aériens inséparables de tout paysage industriel. Ici, un nom se détache, en lettres qui, la nuit, doivent être lumineuses : Stinnes. Là, un autre : Krupp, ou Mannesmann. A côté de ce champ de courses — des courses de trot attelé —, tout contre, voici le carreau d'une mine, avec son puits et les grandes roues qui font monter et descendre la cage.

Derrière une Ruhr trompeusement idyllique — cette Ruhr du jardin Gruga à Essen, cette Ruhr où j'ai vu des monuments sur lesquels trônent non l'aigle prussien traditionnel, mais des chevaux

sans cavalier, mais même... des chats ! — il y a bien la Ruhr du fer et de l'acier, la Ruhr du travail et de la sueur, une Ruhr que le voyageur reconnaît mieux la nuit dans le flamboiement de ses hauts fourneaux, dans les rouges coulées de ses scories sur les crassiers. Le jour, elle se devine plus qu'elle ne se voit — surtout dans ses fumées qui montent lourdes et droites vers le ciel. Des fumées que l'on essaie même d'escamoter, en les tamisant, en les absorbant grâce à je ne sais quelle matière..., mais en vain.

A preuve cette *Hüttenwerke* (aciérie) de la Ruhr que j'ai visitée. S'étendant sur plus de 5 km carrés, avec son port, ses hauts fourneaux, ses ateliers de laminage, ses dépôts de stockage et ses chantiers d'expédition, elle constitue un monde fermé où le processus de production se déroule avec l'impassibilité et la rigueur des marées. Nous mîmes plus de trois heures à la parcourir, selon sa plus grande diagonale. Près de 12.000 hommes y travaillent, dont 40 % à la production et 60 % à l'entretien. Comme dans le port de Duisbourg, j'y ai retrouvé ce travail quasi automatique, machinal des hommes qui, loin de les libérer, les asservit. L'homme, ici, produit moins qu'il n'est une matière première de la production — au même titre que le minerai de fer, que le charbon, que les ferrailles nécessaires aux fours Martin.

Impossible de ne pas me souvenir de ces fours Martin, justement, ainsi que des ouvriers qui, devant eux, vérifient à intervalles constants, prévus, l'état du métal en cuisson, dans l'éclat et les étincelles de la fournaise. Impossible d'oublier, surtout, les salles des trains de laminage, les barres de fer rouge glissant sur leurs crémaillères avant de s'engouffrer sous les rouleaux qui vont les réduire à l'épaisseur voulue : spectacle féerique, beau comme un ballet abstrait — ce *ballet mécanique* qu'avait filmé Fernand Léger — mais qu'on s'en veut d'admirer lorsqu'on entre dans la cabine de verre fumé où une équipe de deux hommes dirige un train de laminoirs, guidant chaque barre à coups de leviers, les aiguillant dans le bruit assourdissant des crémaillères qui avancent et qui reculent, au milieu des gerbes d'étincelles lancées par les blocs d'acier lorsqu'ils pénètrent sous les rouleaux de laminage, dans une chaleur moite...

Revenons aux rues de Cologne, à ce dimanche allemand, avec ses promeneurs familiaux, son vide, son ennui, sa grisaille. J'avais beau m'exhorter à la patience, me dire que j'étais en Allemagne, que je n'avais qu'à ouvrir les yeux et à voir pour y découvrir du

nouveau, je n'y parvenais pas. Certes, les visages, les immeubles, les vitrines étaient neufs pour moi, mais ce neuf était vieux, il ressemblait à ce que, tous les dimanches, des villes de province française comme Besançon ou Dijon offrent aux promeneurs : l'image d'une vie terne, désenchantée.

Maintenant il était l'heure de dîner. Que faire d'autre, du reste, dans une ville étrangère quand on s'y ennuie? C'était d'ailleurs une façon encore de connaître l'Allemagne.

D'où, de ma part, tout un luxe de précautions avant d'aborder le premier restaurant de mon séjour. Un repas raté, et j'aurais été définitivement brouillé avec l'Allemagne.

A Cologne, je fus heureux — pour la première et la dernière fois de la journée, du reste : je n'entrai pas dans un restaurant luxueux, un de ces restaurants où se fait une cuisine internationale partout insipide, mais dans une brasserie. J'aime ces brasseries allemandes. Je les aime moins pour ce que l'on y mange que pour le lieu, pour le cadre — pour le bois qui y règne en maître, le bois ciré ou vernis qui en recouvre les murs à hauteur d'homme, le bois blanc, lavé et raclé de leurs tables, le bois de leurs poutres apparentes au plafond, pour la hauteur de leurs salles, pour la fumée qui y traîne toujours, en un épais nuage là-haut, pour leurs garçons aux larges tabliers bleus qui leur tombent jusqu'aux pieds, une sacoche de cuir pendue à leurs grosses ceintures... Autant je me plais dans ces brasseries (à l'exception de celles de Münich, exagérément « folkloriques » pour mon goût et dont l'atmosphère est décidément irrespirable), autant je me sens mal à l'aise dans la plupart des autres restaurants allemands, ceux qui ont des prétentions au modernisme et dont les meubles capitonnés ressemblent courbe pour courbe et coussin pour coussin au mobilier des vitrines de Cologne. Mais il y a pire encore que ces restaurants anonymes, qui se confondent tous dans mon souvenir : il y a les pâtisseries-salons de thé où, à longueur de journée, des matrones germaniques engouffrent des tranches de gâteau qui étoufferaient un bœuf et où, à défaut d'une caffeteria proche, je me résignais parfois à venir avaler un breuvage indéfinissable qui n'a de café que le nom et que l'on vous sert à flots.

Quant à la cuisine allemande, je serai moins sévère pour elle que la majorité des Français, particulièrement bornés et chauvins dans ce domaine.

Mais il fallait d'abord oublier mes habitudes de Français,

oublier la rituelle succession de nos plats : l'entrée, la viande, les légumes, le fromage, le dessert et les fruits, et accepter le plateau à petits compartiments que le garçon de la brasserie de Cologne venait de m'apporter. Dans un des compartiments, une saucisse gonflée à craquer — ici, la saucisse vaut mieux, est même plus variée que la viande que l'on vous sert toujours en ragoût, baignant dans une redoutable sauce âcre, graisseuse; dans l'autre, un monticule de choux un peu trop mouillés de sauce, dans un autre encore, des pommes de terre très farineuses ou quelques cuillères de purée. Tout cela, pas mauvais, mais qu'il faut manger, avant que la saucisse ou que les pommes de terre n'aient refroidi. Et après, inutile d'insister : les fromages allemands paraissent presque toujours le produit de je ne sais quelle hasardeuse synthèse. Quant au dessert, ou il faut accepter une compote de pommes un peu trop liquide, à moins que ce ne soit la traditionnelle tranche d'ananas, ou il faut se réfugier dans les redoutables pâtisseries.

C'est que le repas n'a pas la même fonction sociale en Allemagne qu'en France. En France, les déjeuners ou les dîners sont de véritables rites collectifs. Coupés de conversations infinies, composés de plats innombrables, agrémentés de vins de toutes sortes ces repas durent des heures. En Allemagne, au contraire, le repas est une formalité nécessaire qu'il s'agit de remplir au plus vite, en se « calant » suffisamment le ventre. Inutile d'y inviter amis et connaissances. C'est après seulement que la vie en commun peut commencer : autour d'un gâteau et d'une bouteille de vin, trop souvent hélas, sucré, autour de lourdes chopes de bière que les garçons, dans les cafés, vous remplacent automatiquement dès que l'une est vide..., comme s'il n'y avait pas de limite à l'absorption de cette boisson.

Non, l'Allemagne n'est pas l'Angleterre, n'est pas Londres où, les quelques fois que j'y ai séjourné, j'ai dû, pour ne pas mourir de faim et devant l'incompatibilité qu'il y avait entre mon estomac et les petits pois anglais, trop verts pour être naturels, les viandes bouillies et rebouillies, les entremets élastiques à la colle..., me rabattre exclusivement sur les sandwiches au saumon. En Allemagne, il est possible de manger, de tout ou presque de tout, exception faite de ce qu'on y baptise salade, cette singulière mixture de feuilles vertes découpées en lanières qui baignent dans une écœurante eau sucrée, additionnée de je ne sais quelles épices.

Après quelques tâtonnements, j'avais même réussi à y dénicher, sur les cartes de menu, et parfois au grand effroi des serveuses, des plats à mon goût (il est souvent baroque) : les omelettes aux framboises ou aux myrtilles, les tranches de gigot de chevreuil également agrémentées de framboises, les *Eisbein* berlinois, ceux qui vous sont servis tièdes plutôt que les froids qui vous étouffent à coup sûr... et naturellement la choucroute quoiqu'elle soit moins bonne en Allemagne qu'à Paris, dans les restaurants qui en ont fait leur spécialité.

Reste aussi le plaisir, le soir, à n'importe quelle heure avant minuit (car à minuit, toute l'Allemagne se claquemure), où que l'on se trouve, de croquer une saucisse — je préfère celles, grillées, les *Bratwurst*, aux bouillies qui laissent échapper entre vos doigts un abondant jus blanchâtre. Plaisir que j'ai surtout goûté à Hambourg, dans la caverne à saucisses de sa gare, ou à San Pauli dont les innombrables étals à saucisses me tentaient plus que les lieux de plaisir. A Berlin, par contre, je fus déçu : les saucisses nocturnes du *Kurfürstendamm* étaient âcres et sèches, rehaussées d'une sauce au paprika qui m'emportait la bouche.

Lorsque je sortis de ma première brasserie, à Cologne, la nuit était déjà presque tombée. Je ne m'en étais pas rendu compte : il fait toujours sombre dans ces brasseries, dont les vitres sont souvent d'assez laids vitraux, décorés de scènes de chasse.

Une nuit allemande; ma première nuit allemande. Ce ne l'était pas, bien sûr : j'avais déjà passé d'autres nuits en Allemagne, à Stuttgart ou à Münich, chez des amis, des écrivains, dans la claire villa des Andersch ou dans la sombre maison de Wolfgang Koeppen, devant une montagne de poulets, cuits si je ne me trompe à la bière, dans un décor baroque à souhait éclairé seulement par les flammes de quelques bougies, ou dans l'Hôtel de la Forêt-Noire où j'ai habité une quinzaine l'hiver dernier, dans sa Bauernstube, devant une eau-de-vie de framboise... Mais cette fois, tout était changé : j'étais seul face à l'Allemagne, aux nuits allemandes. Quelle magie dans ce mot pour qui a tant soit peu fréquenté les cinémathèques et rêvé à partir des films expressionnistes, de la nuit de *Caligari* à *La Nuit de la Saint-Sylvestre*, ce film de Lupu-Pick, à travers les hallucinations nocturnes du *Cabinet des Figures de Cire* où flotte le fantôme de Jack l'Éventreur, cet assassin londonien naturalisé allemand par la grâce de Wedekind, les cabarets enfumés de *L'Ange Bleu* (*Professor Unrat*) ou les forêts crépus-

culaires où Siegfried (celui du film de Lang) chevauche à la découverte de son destin...

Allais-je maintenant avoir la révélation de l'Allemagne — une Allemagne qui ne serait plus noire sur grise, comme ce Cologne trop quotidien, mais blanche sur noire, une Allemagne en négatif, sur fond de nuit?

Hélas! je déchantai vite. Où sont donc ces nuits allemandes, nuits romantiques, nuits naturalistes, nuits expressionnistes? Ce dimanche soir, Cologne était déserte. A n'en pas croire mes yeux. Je marchais; je cherchais. Personne, ou presque, dans les rues. Quelques ombres, mais qui ne se rendaient à nul sabbat — qui rentraient chez soi, très prosaïquement. Me trompais-je? Étais-je dans la rue trop tôt ou trop tard? Avais-je manqué le, les quartiers qui vivent la nuit? Je revenais sur mes pas. Certaines places que j'avais vues de jour acquerraient alors une sorte de beauté : ici, des buissons d'ombre, là des flaques de lumière, j'y retrouvais les décors des films de 1925, avec leurs éclairages géométriquement contrastés, mais dans ces décors, rien, rien que le vide. A peine, sur le *Neumarkt*, autour des stations de tramways, autour des toilettes, autour de quelques « Imbiss », des groupes de badauds qui attendaient je ne savais quoi : le tramway, le client, la fille ou le garçon... Mais attendaient-ils même quelque chose; ne passaient-ils pas tout simplement le temps, commentant les résultats des matches de football de la journée, calculant ce qu'ils avaient gagné ou perdu au Totocalcio, ce sport national de l'Allemagne?

Seuls quelques cafés, quelques brasseries étaient encore ouverts : à l'intérieur devant leurs verres de bière — des verres qui, à mesure que la nuit avançait, devenaient plus hauts et plus larges — de rares Allemands attardés, raides sur les banquettes, le visage tendu, fatigué, parlant à peine entre eux, et buvant leur bière par grandes rasades, en bougeant à peine, à intervalles réguliers. Dans une arrière-salle, au milieu de chaises vides, un couple danse : ils sont tous deux déjà âgés, grisonnants; elle a un corps lourd, las, une poitrine de Walkyrie, et lui, à côté d'elle, paraît bien petit, maigre et sec, le visage comme tailladé à coups de serpe. Entre eux, pas la moindre passion, mais une application à bien danser qui exclut tout le reste.

A Düsseldorf, même quête nocturne et même résultat. Pourtant Düsseldorf est la ville du *vampire*, de ce vampire dont Fritz Lang

a fait *M. le maudit*. Sans doute n'y retrouvais-je pas le vide démesuré de Cologne que la nuit transforme en terrain vague, dominé ar sa cathédrale qui ressemble alors à une grande ruine. Düssel-dorf résiste mieux à la nuit. Sur la Königsallee, messieurs et dames continuent longtemps à aller et venir — pour se montrer, cependant que des petits garçons en lambeaux y font la roue et y tendent la main pour quelques pfennigs. Derrière la Kunsthalle, dans ce que mon Guide nomme non sans excès le Montmartre düsseldorfois, les brasseries ne désemplissent pas, et il en sort un brouhaha aussi épais que la fumée qui en déborde. Mais dans les rues, dans ces avenues qui ne vont nulle part, presque personne. Düsseldorf garde bien ses secrets, dans des bars soigneusement clos ou dans les parties sombres du Hofgarten où, paraît-il, mieux vaut ne pas s'aventurer. Du reste, j'y suis allé, et n'y ai rien vu. Pas la moindre trace de *M.* le vampire.

Ses traces, je ne les ai pas retrouvées non plus à Hambourg, dans les nuits de Hambourg que j'imaginais riches de prestiges romantiques. Du moins, Hambourg est-elle une ville qui ne s'enlise pas, les yeux bandés, dans un sommeil de plomb. Elle se défend pied à pied, au contraire, contre lui, ne lui cédant que quelques quartiers, les quartiers commerçants, ces quartiers diurnes. Elle vit dans le quartier de la gare, mais d'une vie bien conventionnelle, bien pauvre : la vie des cafés à musique, des dancings ou de cabarets luxueusement capitonnés. Elle vit du côté de l'Alster, sur le Lombardsbrücke où les trains n'arrêtent jamais de faire briller leurs lumières de jouets électriques, autour de l'eau qui reflète les lueurs de la ville, sous un ciel très clair, à vous faire rêver des nuits de la Saint-Jean nordiques. Elle vit autour du Gänsemarkt et de l'Opéra, dans ce petit bar italien où l'on vous sert du vrai café et où fréquente une jeunesse qui ressemble comme une sœur jumelle à celle de Saint-Germains-des-Prés — robes-sacs, pantalons clairs et collants, blazers, blousons de daim ou de cuir souple, un cuir qui n'a rien à voir avec celui des lourds manteaux des ouvriers de la Ruhr —, dans des bars plus fermés dont certains portent des noms français et dont beaucoup sont « spéciaux ».

Elle vit surtout dans San Pauli. Je le sais bien, cette vie-là est fort artificielle, entretenue à grand renfort de D.Mark et dans l'espoir d'en attirer d'autres, et force devises fortes. Impossible, en effet, de trouver nuits plus organisées, plus touristiques que celles de la *Reeperbahn*. Je n'en croyais pas mes yeux : des

deux côtés de la rue, chaque cabaret, chaque boîte de nuit se réclame de Paris. Sur 500 mètres, moins même, je découvrais, étonné, les Folies-Bergères, le Maxim's, le Casino de Paris... que je croyais séparés par quelques kilomètres. Les plaisirs ici se vendent à la pelle. Et il y a concurrence. Le rabattage des touristes est une industrie. A l'entrée des cabarets, les photos sont aguichantes. Elles le sont moins, m'a-t-on dit, qu'elles ne l'ont été : c'est la faute à la démocratie chrétienne. Les portiers, de vieux portiers tout chamarrés, qui ressemblent à Emil Jannings dans ce film de Murnau : *Le dernier des Hommes*, ne tarissent pas de promesses : ils vous poussent à l'intérieur de la voix, du bras, de la main, voire du pied. Que s'y passe-t-il donc? Ici, ce sont des *Sittenfilmen* [6]; là des films tout court, baptisés « sexuels » : le ban et l'arrière-ban des films suédois « interdits à la jeunesse », n'importe quel film du moment qu'il permet d'afficher une photo « osée » — rien de plus qu'un monsieur et une dame, celle-ci jeune de préférence, qui s'embrassent, vaguement couchés l'un sur l'autre — et même ce film tiré du roman de Marguerite Duras : *Un Barrage contre le Pacifique*, devenu ici *Heisse Sommer* [7]. Une parenthèse à propos de ces métamorphoses quasi-miraculeuses des titres de film, d'un pays à l'autre. En Allemagne : *les Bijoutiers du Clair de Lune* s'étaient transformés en *In ihren Augen ist es immer Nacht* [8]. Plus de clair de lune. Rien que la nuit, dans les yeux de B.B.

Bref, San Pauli n'était qu'un faux Pigalle. Un concentré de Pigalle, de place Clichy, avec un soupçon de Saint-Germain-des-Prés. Car Saint-Germain-des-Prés a également fait école en Allemagne. N'ai-je pas vu à Bonn — dans cette ville épiscopale et adenauerienne — une « cave » avec pour raison sociale ce panneau : « Tabu, cave existentialiste, comme à Montmartre » — non, pas « comme à Montmartre », mais « comme à Mont-Sartre », le M étant visiblement barré et remplacé par un S. Du reste, à Bonn, il y avait aussi un *Reeperbahn*, pas une rue, mais un café où l'on s'ennuie ferme entre deux filets de pêcheur et un appareil à musique automatique.

Pour affronter les cabarets de San Pauli, je choisis l'*Hippodrome*. Les affiches étaient alléchantes : une Vénus équestre. Du strip tease

6. Littéralement, films de mœurs.
7. Littéralement, été torride.
8. Littéralement, dans vos yeux, il fait toujours nuit.

à cheval... L'entrée sentait le cirque : un mélange de crottin et de sciure. A l'intérieur, autour d'une piste ronde sous un semblant de tente, quatre ou cinq couples. Personne en piste. Quelques disques qui tonitruaient. Je commande une bière, et j'attends. Le fils de la maison fait quelques tours de piste à cheval, puis la fille. Le temps passe. De Vénus équestre, pas trace. Je m'informe. Renseignements contradictoires : selon la serveuse, le spectacle ne commencera pas avant une heure, selon le patron, il est prévu pour dans un quart d'heure. J'essaie de prendre patience. Voilà qu'on invite le public à faire de l'équitation — un public qui s'est encore réduit entre temps. Cette fois, je n'y tiens plus. Tant pis pour les Vénus. Je sors. L'expérience est à recommencer.

Pas sur le Reeperbahn, plutôt dans la *Grosse Freiheit*[9]. Ici, les attractions battent leur plein; les cabarets se touchent; leurs annonceurs sont au coude à coude. A travers des soupiraux embués, je découvre un dancing avec téléphone de table : une atmosphère dense, à couper au couteau. Beaucoup de monde : le téléphone doit plaire aux timides ou aux aventureux. Il nous manque encore cela, à Paris... Et voilà, presque en face, le *Bikini*, ses féeries exotiques, sa lumière verte, sa lumière rouge, sa lumière noire, ses danses des sept voiles... et surtout l'attraction nº 1 de San Pauli, celle qui, après la guerre, a permis de relancer le quartier : les luttes de femmes dans la boue. Aucune hésitation : c'est ce que je dois voir. J'essaie d'entrer. Hélas ! cette fois, c'est trop tard : le numéro vient de passer. Ou trop tôt : il faudrait que j'attende une bonne heure.

J'abandonne; il ne me reste plus qu'à monter et à descendre la *Grosse Freiheit.* Partout du strip tease, au kilo, à la tonne. La patrie du strip tease. Je me suis laissé dire que les jeunes strip-teaseuses, vainqueurs d'un de ces concours amateurs qui se déroulent à longueur de nuit à Paris ou à Londres, faisaient leurs premières armes, comme professionnelles, à Hambourg, dans cette *Grosse Freiheit*, pour, ensuite, si elles tenaient leurs promesses, revenir en reines du strip-tease dans quelque cabaret parisien ou londonien.

Mais les fastes et les artifices du *Reeperbahn* ou de la *Grosse Freiheit* eurent tôt fait de me lasser. Peut-être valait-il mieux voir du côté du port. Quel changement ! Les voici, les vraies nuits de

9. Littéralement, la grande liberté.

Hambourg. Plus d'attractions, plus de cabarets aux noms trop parisiens, des petits cafés, souvent installés en contre-bas de la rue et où l'on descend par un escalier de pierre raide et étroit; plus d'orchestres langoureux, plus d'éclairages d'aquarium : des pianos mécaniques ou de petites formations de jazz. Plus, ou presque, de touristes en essaims serrés : des marins, quelques habitués, d'étranges créatures au sexe indéfinissable, des travestis qui ne sont pas « artistiques »... une faune ou une flore exotique, de cet exotisme tranquille, quasi naturel qui est celui du port. Une atmosphère chaude et, somme toute, rassurante. Un air de liberté — liberté sexuelle, bien sûr, mais aussi liberté tout court, liberté vis-à-vis de l'argent, liberté vis-à-vis des autres, cette liberté qu'on ne trouve guère en Allemagne. Autant de cafés, autant de petits mondes clos, particuliers, mais où l'on ne sent pas trop un touriste, où l'on vous accueille, la glace des premières minutes rompue, comme si l'on y venait chaque soir. Une sorte de familiarité par quoi tout devient permis. Non, pas de romantisme, pas l'ombre de ce romantisme à quatre sous qu'un film français récent, intitulé bien abusivement *La Fille de Hambourg*, exploite jusqu'à la corde.

En revenant vers la ville, je passe devant une rue fermée de portes de fer qui laissent entre elles un étroit espace par où se glisser. « Strictement interdit à la jeunesse. » Ce sont pourtant des jeunes, presque exclusivement, qui s'y engagent. Je les suis. Me voici dans l'une des fameuses rues closes de Hambourg.

De l'un et de l'autre côté de la rue, des petites maisons peintes en couleurs vives, assez jolies, dont les façades ont quelque chose de hollandais, avec leurs fenêtres basses, pas trop larges : pas des vitrines, des cadres de tableaux. Et, encadrée dans chacune de ces fenêtres, une femme. Il y en a ainsi cinquante, soixante.., Assises, prenant la pose. Pour tous les goûts. Habillées ou déshabillées : boutonnées jusqu'au menton ou découvertes jusqu'au nombril, jeunes ou vieilles, maigres ou dodues, distinguées ou vulgaires... A vous donner le vertige. L'une se grime; l'autre lit un illustré. Celle-ci fait la conversation avec un hypothétique client : elle discute du prix. Non, elle ne peut pas l'abaisser à moins de dix marks : elle regrette, c'est le tarif minimum. Celle-là est aussi en conversation, une conversation désintéressée avec une bande de jeunes gens auxquels elle explique le métier... Le nombre de jeunes gens, de très jeunes souvent, parmi le public, est d'ailleurs éton-

nant — voici même un couple : une jeune fille amoureusement serrée contre son fiancé. Mais j'ai dit le mot : *public...*, car c'est bien d'un public qu'il s'agit et d'un spectacle. D'un des spectacles les plus fabuleux que j'aie jamais vus. Cette rue est un théâtre : un théâtre où le public est au milieu de l'action, au milieu de ses propres rêves. Un théâtre comme, autrefois, Antonin Artaud en rêvait et, à sa suite, Arthur Adamov qui m'en avait d'ailleurs parlé avec enthousiasme avant mon départ de Paris. Une caverne des mille et une nuits sur les murs de laquelle les hommes peuvent reconnaître leurs désirs.

Je le sais bien : la réalité est moins imaginaire. Ces femmes existent : elles sont enchaînées à leur travail. N'empêche qu'ici, pour le promeneur, cette réalité, cette « exploitation » est métamorphosée en spectacle. En un spectacle dont des peintres comme Carpaccio, par exemple, nous ont laissé la nostalgie.

Il n'y manque même pas le petit détail réaliste et attendrissant que l'on découvre dans le coin du tableau : à sa fenêtre, une grosse prostituée aux allures masculines marchande à un colporteur des animaux en peluche.

Il est temps que je retourne à une Allemagne désenchantée, à Cologne dans sa nuit grise et humide. Inutile d'y déambuler longtemps encore : la ville, indifférente, se répète à l'infini. Il ne me restait donc qu'à aller au théâtre. Ici, à l'Opéra qui vient d'être reconstruit. J'avais entendu parler de son inauguration l'an dernier et des représentations de *Lucia di Lammermoor* qu'y avait données la Scala de Milan, avec Maria Callas. J'aime *Lucia ;* j'admire Callas; l'architecture théâtrale m'intéresse...

Mais ce soir-là, on ne donnait pas *Lucia ;* seulement le *Fliegende Holländer* et il n'y avait pas de Callas, pas même en graine, parmi les chanteurs. Dès l'abord, j'ai trouvé bien laid cet Opéra que des Allemands d'esprit — il y en a — ont baptisé « le mausolée de l'Intendant inconnu ». Ce bâtiment ressemble, en effet, à la pyramide funéraire dans laquelle, au dernier acte de l'œuvre de Verdi, Aïda et Radames s'enferment pour mourir en chantant une ultime fois leur amour. Une pyramide tronquée, flanquée d'un hall rectangulaire qui pourrait être celui d'un garage, d'une exposition — sans compter les balcons qui jaillissent de l'édifice à la façon des voitures suspendues à la Grande Roue. L'intérieur est à l'avenant : pas de loges, mais, de nouveau, ces balcons suspendus qui donnent l'impression de n'être que momentanément arrêtés et de devoir

bientôt se remettre à monter et à descendre... Bien sûr, la salle est confortable, la scène visible de partout, et la sonorité, très « hi-fi » un peu trop même, car elle ne passe rien sous silence, pas même les incertitudes d'un orchestre médiocre. Pas le moindre halo sonore; chaque son vous parvient sec et net, détaché du précédent; la musique est réduite à son squelette. Un squelette bien décharné, dans le cas du *Vaisseau fantôme.* Car cet opéra de Wagner que je ne connaissais pas encore dans son intégralité m'a paru bien indigent, musicalement et dramatiquement. Je sais : lorsque Wagner l'a composé, il n'était pas encore Wagner. L'ennui, c'est qu'alors il n'était même pas Meyerbeer, et encore moins Weber. Une ou deux belles inventions mélodiques exceptées, ce *Vaisseau Fantôme* n'est que remplissage, vrombissements d'un orchestre qui exploite jusqu'à la corde une thématique réduite au minimum. Et je passerai sous silence les chanteurs de Cologne : un ténor au physique de ténor poussant ses notes élevées comme on lance une échelle de corde, sans toujours atteindre le point visé, une Senta valétudinaire affligée d'un redoutable vibrato et un Hollandais volant plus vaillant dans le genre « père noble »... Je n'évoquerai le spectacle avec sa débauche de brumes artificielles, les flamboiements électriques de son vaisseau fantôme que pour m'arrêter un instant sur la fameuse scène des fileuses. J'imaginais un atelier obscur, des jeunes filles à leur rouet, comme dans certains chromos hollandais, une chaude intimité, une veillée familiale... Quelle ne fut pas ma stupeur devant un hall gigantesque, peuplé de rangées de fileuses disposées géométriquement comme les dactylos d'un pool géant, surveillées par Mary la nourrice devenue un contremaître, un Kapo... et à l'avant-scène, Senta, droite comme un « I » dans un fauteuil monumental, non pas jeune, mais une redoutable matrone!

Ce mois d'Allemagne fut d'ailleurs fatal à mon goût, déjà modéré, pour Wagner. Après ce *Vaisseau fantôme*, *Parsifal* à Düsseldorf lui porta le dernier coup. Non, je ne prétends pas juger ce « drame sacré » qui se célébrait, à la Pentecôte, dans presque tous les Opéras d'Allemagne. Je ne dirai que l'ennui que j'y ai ressenti — pendant près de cinq heures. Ennui à sa musique qui coule à flots et sur laquelle le chant ne paraît trop souvent qu'un épiphénomène d'une nécessité douteuse. Ennui à cette « fable » mystique du « reine Tor » [10] dont l'innocence rachète les péchés des chevaliers

10. Littéralement, le pur fol.

du Graal. Ennui, surtout, à sa mise en scène inspirée, je suppose, de celle des petits-fils Wagner à Bayreuth qui, escamotant avec raison les ridicules amoncellements de carton peint des réalisations wagnériennes de 1900, ne les remplace par rien et plonge la scène dans une nuit perpétuelle où le spectateur a peine à distinguer quoi que ce soit. Alors, à quoi bon le théâtre : pourquoi ne pas donner *Parsifal* en oratorio? Cela nous éviterait au moins la grotesque silhouette du *Reine Tor* silencieux, béat, pendant toute la cérémonie du Graal... Ennui même, par contagion, au contact de ce public qui n'applaudit pas, le rideau tombé (ce serait un crime de lèse-Parsifal) et dont je doute qu'il y prenne un réel plaisir, allant à *Parsifal* une fois l'an, comme les chrétiens à la communion pascale!

Impossible, en effet, d'imaginer public plus guindé que celui de ces représentations wagnériennes. Il se compose certes de nombreux jeunes — plus qu'à l'Opéra de Paris — mais ces jeunes semblent prématurément vieillis : les garçons sont habillés de noir, les jeunes filles ont déniché dans les garde-robes de leurs mères des robes de tulle et de dentelle, de préférence rose, bleu ou vert d'eau pâle, à faire pâlir d'envie la Cour d'Angleterre. Aux entractes, chacun se jette sur les assiettes de charcuterie disposées sur de petites tables dans le foyer, et il se trouve toujours un spécialiste pour expliquer à des groupes attentifs le système des leitmotifs wagnériens, avec le plus imperturbable des sérieux.

Le lendemain de *Parsifal*, l'Opéra de Düsseldorf donnait *Carmen*. *Carmen* en allemand : le jeu en valait la chandelle. Surtout que *Carmen*, plus aimé en Allemagne qu'en France, apparaît aux Allemands comme l'incarnation même et de la France et de l'Espagne, comme celle de la passion et de la mort.

Dès les premières mesures de l'ouverture, en effet, tout était changé. Sans doute, la musique de Bizet n'est-elle pas toujours du meilleur goût, alliant parfois le bastringue et la romance, mais, du moins, elle vit, elle chante, elle permet de chanter. Et le public cette fois réagissait : il était moins guindé que la veille, les jeunes gens avaient l'air jeune, leur tenue elle-même était moins empesée. Avec *Carmen*, une odeur, physique, presque physiologique, de liberté flottait dans l'Opéra de Düsseldorf. Hélas, le rideau levé, ce qui se passait sur scène mit un frein à mon allégresse. Je veux bien que l'on tente de moderniser *Carmen*, qu'une mise en scène s'efforce de mettre en valeur l'Espagne de sang, de volupté et

de mort qui lui sert de cadre. Celle de notre Opéra-Comique, avec sa figuration odéonienne, ses paysans et ses gitans mangés aux mites, n'est certes plus supportable. Mais la *Carmen* de Düsseldorf était pire, en sens opposé. Cette fois, plus d'Espagne, mais un décor de tuyaux et de toile de sac. Un labyrinthe de cages et d'escaliers, de passerelles qui oscillaient dangereusement lorsque, ondulant de l'arrière-train selon les meilleures traditions, Carmen s'y aventurait. Plus de paysans, ni de contrebandiers, ni même de militaires, sauf aux moments où le chœur était indispensable — mais un quatuor de danseurs masqués, grimés comme des *Caprices* de Goya, esquissant ici et là quelques entrechats, qui surgissent inopinément entre Carmen et don José, barrant le chemin à celui-ci, le retenant prisonnier dans une des cages du décor. Bien sûr, j'ai vite compris : ces danseurs étaient symboliques. Ils annonçaient la mort; ils représentaient le destin. Mais l'un d'eux, une petite danseuse, portait sur la tête une chaise renversée. Pourquoi? Là, je donne ma langue au chat.

Le public applaudissait ferme. Cette Espagne, comme seul un Allemand peut en rêver, ne le gênait-elle donc pas? Lui fallait-il, en plus de la musique, du chant, de l'histoire, voir la mort, voir l'amour ? Ne lui suffisait-il pas que *Carmen* fût expressive ? La voulait-il encore expressionniste?

J'ai reconnu la même volonté d'expression, poussée parfois jusqu'à l'absurde, dans la plupart des spectacles que j'ai vus en Allemagne, dans le jeu de la majorité des acteurs allemands. A la différence des comédiens français, l'acteur allemand se soucie peu de la psychologie de son personnage. Il entend la dépasser. Il veut exprimer autre chose : quelque chose de plus profond, de plus général, de plus éternel que des traits de caractère, psychologiques ou sociaux. Il nous montre une passion, un homme possédé par cette passion — à l'extrême, n'importe quel homme, l'Homme avec un grand H, en proie à n'importe quelle passion, au Destin. Bien sûr, j'exagère... et moi aussi je généralise abusivement. Par exemple, j'ai assisté, au Schauspielhaus de Düsseldorf, à la représentation d'une comédie de Shaw, *Major Barbara*, où le destin avait peu de place (quoique l'actrice principale, à défaut de jouer Antigone, donnait à son personnage quelque chose de Jeanne d'Arc) et, au Deutsches Schauspielhaus de Hambourg, à celle d'un *Avare* traduit de Molière fort peu alourdi de métaphysique, peut-être même trop peu — trop volontairement français, trop galant,

trop raffiné, trop conforme à une image traditionnelle et fausse de notre Grand Siècle qui fut moins poli et moins délicat qu'on ne le pense.

Enfermé dans sa volonté d'expression à tout prix et souvent affligé d'un parti pris d'irréalisme, le théâtre allemand marque le pas. Ne commencerait-il pas à rabâcher ? Pas d'auteurs nouveaux — Brecht excepté, mais il n'est pas si nouveau, quoique ce soit seulement maintenant qu'il commence à être « reçu » en Allemagne Fédérale où il est encore trop souvent joué à rebrousse-poil — des acteurs acharnés à répéter des types immémoriaux, ne jouant pas M. un tel ou Mme une telle, mais le Père, mais la Mère, mais Agamemnon, mais Clytemnestre; des mises en scène qui, au lieu de préciser le cadre, le lieu et le moment de l'action, les dissolvent dans des brumes ou les ensevelissent sous de bizarres constructions futuristes..., le théâtre allemand se collette avec des ombres. Il vit de son passé. Et il en vit pauvrement. en dépit des moyens et de l'argent dont disposent les scènes municipales et officielles allemandes.

A une seule occasion, j'ai eu l'impression que cette vie anachronique pouvait encore porter des fruits : c'est lorsque j'ai vu à Hambourg le *Faust II* monté par Gründgens. Certes, ce spectacle n'est pas neuf, mais du moins, il est riche, abondant — jusqu'à l'écœurement. Lorsque j'en sortis, à demi abruti, il me semblait avoir assisté moins à une pièce de théâtre qu'à une messe. Une messe profane, au langage souvent mystérieux (il l'est même, m'a-t-on assuré, pour les Allemands d'aujourd'hui), aux rites multiples qui vont du « show » au « mistère ». Impossible de juger une telle œuvre, ni même une telle représentation, brillante, ingénieuse, où se côtoient et s'accordent tous les styles du théâtre contemporain, excepté dans la scène finale qui mêle Saint-Sulpice et les « tableaux vivants » de la *Grosse Freiheit* dans un drôle de Paradis. Impossible de décider si ce *Faust II* est l'œuvre d'un génie ou le laissé pour compte d'un vieillard mégalomane passablement gâteux. Car il est sans doute tout cela à la fois. Une anti-œuvre d'art faite du télescopage de toutes les œuvres d'art possibles. Le témoignage d'une Allemagne boulimique qui a tout dévoré : la Grèce, Shakespeare, le classicisme, le romantisme...,qui a peut-être même tout prévu : le surréalisme, notre âge atomique (la naissance et la vie d'Homunculus sont un argument de plus pour les adversaires du réarmement atomique de l'Allemagne), les der-

niers sursauts du colonalisme occidental, avec ses parachutistes dont les hommes de main de Faust sont bien les précurseurs...

Et dans ce super-spectacle, un autre spectacle : Gustaf Gründgens en Mephisto, ne reculant devant aucun déguisement, aucun cabotinage, pour finir, avec la défaite de son héros s'engloutissant dans la tombe qu'il destinait à Faust, par un stupéfiant morceau de bravoure histrionique : une pantomime parlée, dansée sur l'immense plateau du Deutsches Schauspielhaus, envahi par les ombres des lémures et de la nuit, où Gründgens, maquillé comme un acteur asiatique, s'abandonne avec une furieuse allégresse au nihilisme, à cette passion de destruction que l'Allemagne n'a que trop éprouvée — une Allemagne où Gründgens trônait alors comme intendant des deux principaux théâtres de Berlin.

Soit, cette Allemagne-là a disparu, dans l'effondrement du IIIe Reich. Mais l'Allemagne d'aujourd'hui, si elle n'est plus celle de Mephisto, n'est pas pour autant celle du docteur Faust. Elle serait plutôt celle du Famulus Wagner, père ex-nihilo d'Homunculus, ce créateur satisfait dont Gœthe nous dit qu'« il finit toujours par dépendre de ses créatures ».

. . . .

Je ne le sais que trop : cette image de la flèche et de la cage, qui avait été ma première image d'Allemagne et dont j'avais cru pouvoir faire un symbole, est dérisoire.

Maintenant, j'y reconnais le signe, un signe parmi beaucoup d'autres, moins d'une réconciliation que d'une division, d'une Allemagne écartelée entre un passé qu'elle veut oublier et un avenir auquel elle n'ose s'abandonner, d'une Allemagne frileusement réfugiée dans son présent, dans un présent comblé et pourtant bien fragile. La figure d'une double aliénation.

Jamais je ne m'en rendis mieux compte qu'en débarquant à Berlin, un dimanche de juin. Ici ce n'est plus l'Allemagne adenauerienne qui est en question — cette Allemagne fallacieusement « restaurée » où, parmi l'abondance de ses vitrines, au milieu d'un peuple trop tranquille, je me suis souvent senti plus seul que partout ailleurs. Plus elle seulement, mais le monde lui-même : un monde partagé, un monde dont le partage a pris naissance à Berlin, entre le Tiergarten et Friedrichstrasse, face aux ruines du Reichstag.

Ici, ce n'est plus la flèche et la cage qui s'opposent, mais deux unions, mais deux époques, un présent écœurant à force de

fausses richesses et un présent exsangue, encore plein de gravats et de poussières, qui ne parle jamais que de futur. Une ville qui, à force de modernisme, s'est métamorphosée en un aéroport géant, une ville où tout est à vendre et une autre ville, silencieuse et poussiéreuse, encore noire des fumées de la guerre, qui se dévore elle-même dans l'exigence de *lendemains qui chantent*. Un capitalisme chauffé à rouge et un socialisme poussé au noir.

Mais j'en ai déjà trop dit. Trop ou pas assez. Berlin n'est plus l'Allemagne. Berlin n'est plus une ville, même pas deux. Mais le microcosme de notre monde. Mais notre conscience malheureuse. Notre difficulté d'exister. Ceci est une autre histoire.

Bernard Dort

William H. Whyte.

L'HOMME DE L'ORGANISATION *(fin)*

EN QUELLE MESURE CONVIENDREZ-VOUS A L'ORGANISATION ?

Au cours des chapitres précédents, je cherchais à démontrer que la tendance idéologique qui domine la vie des grandes entreprises est : 1° l'idolâtrie du système et 2° l'abus de la science dans le service de cette idolâtrie. Je voudrais maintenant examiner de plus près l'une des manifestations de cette tendance : le *testing* en série de la personnalité. Cette inquisition bizarre de la vie intérieure est sur le point de devenir un trait caractéristique de la vie des grandes entreprises et, avant peu, celui de toute la vie aux États-Unis. Et ces tests ne sont pas des amusettes : l'incrédule peut les railler; s'il ambitionne d'être promu, il ferait bien de développer — ou de simuler — le modèle de personnalité supérieure qu'exigent les tests.

J'espère que sous ce rapport ce chapitre sera instructif. En examinant les méthodes singulières qui servent à noter les tests, je donnerai aussi des conseils pratiques pour les déjouer. Mais ce sont les principes cachés, sous-jacents, du *testing* lui-même qui seront l'objet principal de mon étude. D'ordinaire, les grandes entreprises voilent leur exigence d'uniformité de tant de mystère, que leur but véritable devient invisible. Mais ces visées se révèlent parfaitement dans les tests de personnalité, où la morale sociale domine. Ces tests démontrent mieux que toute autre évolution actuelle, qu'on s'efforce de jumeler le « scientisme » et l'intégration totale de l'individu. Les testeurs ont beau protester, affirmer que les tests servent au fond l'individu, qu'ils encouragent les différences et non la conformité, les tests prouvent le contraire. Car ils ne sont pas objectifs, comme je le prouverai. Ils ne respectent

pas la différence entre individus. Ce n'est pas une science, mais son illusion.

On soumet depuis assez longtemps le personnel à différents tests, mais le *testing* de la personnalité est un fait assez récent. Son esprit ne provient pas tant du mouvement en faveur de l'administration scientifique des années 20, que de la tendance plus tardive, et probablement plus libérale, des « relations humaines ». Les adeptes de l'administration scientifique — tel Taylor — s'intéressaient principalement à la production *d'objets*, et leur intérêt se bornait à connaître les capacités de leur employé nécessaires à cette production : sa faculté à distinguer à distance, l'habileté de ses mains. Au cours de cette période, les tests s'orientaient dans la recherche des aptitudes et d'assez bons résultats furent atteints. Les candidats devaient assembler des cubes désassortis, etc. Ainsi la direction pouvait assigner à chaque ouvrier du travail selon ses aptitudes.

Simultanément, les grandes entreprises constatèrent l'utilité des tests de vocabulaire et d'intelligence. Au cours de la première guerre mondiale, les psychologues inventèrent les tests « Alpha », qui rendirent de grands services. Les organisations civiles remarquèrent vite leur utilité et s'en servirent par la suite. Ces tests n'étaient pas très précis, mais après les avoir appliqués à un grand nombre d'individus, on obtenait des normes brutes, suffisantes pour indiquer à l'entreprise si le candidat était mentalement apte à un emploi particulier vacant.

Universités et collèges firent aussi largement usage de ces tests. Mais l'industrie constatait qu'avec la complexité croissante de certains emplois, les tests d'intelligence I.Q. étaient aussi précieux que les tests d'aptitude physique. Quand éclata la deuxième guerre mondiale les tests d'aptitude et d'intelligence étaient d'un usage si courant, que tout employé de bureau américain avait dû passer par toute une batterie de tests avant d'atteindre sa majorité.

Mais un fait échappait à la vigilance des grandes entreprises. Les tests d'aptitude leur avaient permis de mesurer les capacités spécifiques d'un homme. Lorsqu'il s'agissait de prévoir les performances futures de cet homme, la prévision n'était possible qu'en cas d'individus exceptionnellement doués ou totalement insuffisants. Bref, les tests d'aptitude révélaient seulement certains constituants de l'individu; or, répètent les défenseurs de plus en

plus nombreux des relations de groupe, la grande entreprise veut l'homme en son entité, et ne se contente pas d'utiliser ses capacités professionnelles. L'homme s'adapte-t-il bien ? Restera-t-il bien adapté ? Un test de valeur potentielle était incapable de le révéler. Ce qu'il fallait trouver était un test de *loyauté* potentielle.

Depuis longtemps déjà, les savants qui s'occupent de psychologie appliquée soumettent les pensionnaires des hôpitaux mentaux et les prisonniers à diverses expériences destinées à sonder les profonds replis de l'inadaptation. Ils avaient, au cours de travaux préalables, des tests simples mais fort utiles, exécutés à l'encre ou au crayon. Destinés en principe à mesurer l'anormalité, on devait d'abord les appliquer à des individus normaux en vue d'obtenir un répertoire standard de base. Mais bientôt ces psychologues, encouragés par le vif intérêt manifesté par les éducateurs professionnels, se mirent à « tester » des individus normaux. Au début, ils ne disposèrent que d'instruments simples pour déterminer si le sujet était introverti ou extroverti. Mais les psychologues sont gens avertis : ils inventèrent des méthodes qui permettent de mesurer et jauger toute la personnalité — ou presque — d'un être humain. On emploie aujourd'hui couramment des tests qui indiquent en fractions décimales le degré de radicalisme, de conservatisme, de jugement pratique, qui caractérisent un individu déterminé, l'indice de sa satisfaction, son hostilité envers la société, son comportement sexuel; tout récemment certains psychologues travaillent même sur des tests destinés à mesurer le sens d'humour des individus! Les techniques projectives sont encore plus complexes. L'individu qui est soumis à des inventions telles que le test des taches d'encre de Rorschach ou le test thématique (test d'aperception thématique), doit soumettre son imagination à un stimulus, s'appliquer ainsi des rayons X pour découvrir ses sentiments latents et chercher des névroses possibles. Or, exiger d'une personne normale de dévoiler tout son être intime est fort différent des interrogations qu'on peut mener dans une clinique psychiatrique, et certains adultes normaux refusèrent net une pareille inquisition. « Ce n'est pas un écueil, dirent les psychologues aux grandes entreprises, ces récalcitrants donnent aussi des indications. » Ils ont appris que la manière dont un individu répond aux tests est d'une grande importance, et le fait qu'un homme refuse de répondre à certaines questions ne lui épargne pas l'analyse.

« Nous pouvons, déclarent de nombreux psychologues, déduire de ce comportement ses anxiétés cachées presque aussi bien que s'il avait pleinement collaboré. »

Les grandes entreprises sont comblées. Certes, toutes n'ont pas adopté les tests de personnalité, mais leur nombre grandit depuis la guerre. En 1952, un tiers des grandes entreprises des États-Unis fit usage de ces tests : leur nombre augmente sans cesse, et parmi les 63 entreprises que je vérifiais en 1954, 60 % environ les employaient déjà. Des chefs de file s'y trouvaient : Sears, la General Electric et Westinghouse. Certaines firmes s'y opposent encore, mais la plupart des grandes entreprises ont adopté le *testing* de personnalité, et certaines maisons de moindre importance aussi.

Ces tests sont d'un usage courant quand il s'agit de trier les candidats. Même les entreprises qui hésitent devant leur application méthodique en toutes circonstances ajoutent quelques tests de personnalité à la batterie habituelle destinée aux postulants. En cas de ralentissement des affaires, on peut aussi se servir de ces tests pour réduire le nombre des ouvriers. « Pour éliminer les éléments inefficaces, conseille Industry Psychology Inc., il n'est meilleur endroit où diriger la hache, que la catégorie des ouvriers. » Et le meilleur moyen est de faire subir à tous l'épreuve des tests.

Mais l'évolution la plus surprenante du *testing* est dans une autre direction. Car 25 % des grandes entreprises de ce pays ne font pas appel aux tests lorsqu'il s'agit de choisir parmi des candidats. L'entreprise s'en sert pour contrôler le personnel, cux qui sont déjà employés. Et il ne s'agit pas d'ouvriers ; comme dans d'autres circonstances des relations humaines, ce sont les directeurs qu'on hisse sur le banc de *testing*. Certaines entreprises n'appliquent même plus de tests de personnalité à leurs ouvriers : les frais élevés sont une des raisons, mais le nombre réduit des psychologues les incite à les employer pour la solution de problèmes plus importants.

Doit-on accorder de l'avancement à Jones ? Ou faut-il le mettre au rancart ? Vers la cinquantaine, lorsque l'*executive* ressent d'étranges douleurs d'estomac, en réfléchissant à toute sa vie de travail, et se demande aussi s'il reçoit enfin la récompense d'une si longue attente, l'entreprise se pose aussi la question. Autrefois les supérieurs de notre homme débattaient le problème en commun.

Aujourd'hui, ils peuvent consulter les psychologues pour connaître le résultat des tests. Ainsi chez Sears, et ailleurs aussi, depuis 10 ans, personne n'est promu à un grade supérieur sans que le président de l'administration ait demandé l'avis des testeurs. Certes, d'autres facteurs interviennent également dans la décision finale, mais l'importance donnée aujourd'hui aux rapports de *testing* démontre que pour les candidats *executives* le jour le plus critique de leur existence sera celui de la séance des tests.

Une véritable industrie est née de l'application pratique du testing. La vente des imprimés servant aux tests a augmenté au cours des 5 dernières années de 300 %. Cette hausse s'accompagna de la prolifération des entreprises de consultation psychologique. A côté de firmes bien connues, telles que Psychological Corporation, des centaines de conseillers ont ouvert boutique. Science Research Associates de Chicago, très important fournisseur de tests, indique qu'au cours d'une seule année 700 consultants se sont fait inscrire sur la liste des clients agréés. Les universités entrent aussi dans les affaires. Par le truchement de centres de recherche, comme par exemple le Renselaer Polytechnic's Personnel Testing Laboratory, des professeurs en « civil » élaborent des tests pour le compte des entreprises, appliquant le tarif des experts. Ajoutons que ce genre de concurrence déplaît beaucoup aux maisons enregistrées commercialement.

Les services rendus sont d'une grande variété. Certaines firmes, le Klein Institute for Aptitude Testing Inc. de New York, par exemple, effectuent toute l'opération par courrier. 48 heures après avoir reçu les formulaires remplis, Klein envoie l'analyse à l'entreprise. Mais le plus souvent on procède au *testing* sur le lieu même du travail. Il arrive qu'une équipe complète d'analyseurs procède dans une seule séance à l'examen de toute la direction. Les Activity Vector Analysts agissent ainsi. Mais le plus souvent les analyseurs étudient seulement l'entreprise en vue de découvrir les « profils » de personnalité les mieux adaptés à des emplois déterminés. Ils s'en serviront ensuite pour établir toute une batterie de tests et des modèles correspondant au type parfait. (La plupart de ces batteries paraissent identiques, mais sont probablement un mélange convenable, répondant aux besoins d'un client défini.) L'analyste peut aider à la mécanisation du *testing*, mais le travail routinier est l'affaire des employés

de l'entreprise appartenant au service du personnel. Le *testing* dure du matin au soir, une force dynamique anime les testeurs. Plus il y a de personnes ayant subi les tests, plus on accumulera de résultats qui seront mis en corrélation, et plus il y aura de corrélations, plus grande sera la certitude des testeurs de prédire les succès ou les échecs.

Certaines grandes entreprises ont déjà inscrit leurs *executives* en code sur des fiches I.B.M., contenant les statistiques essentielles, et l'adjonction du résultat du *testing* suivra inévitablement. On procède déjà de cette façon dans les universités. Les inventions électroniques rendent le *testing* en série de plus en plus facile. Rien n'empêchera les grandes entreprises d'installer à leur tour de semblables fichiers pour tout leur personnel. Puisque tant de tests sont uniformes, standardisés, on pourra bientôt nous suivre sans interruption. Chacun de nous, dès l'enfance, gravira d'échelon en échelon les marches de notre société organisée.

Est-ce une chimère ? Il n'y a pas de limite à l'ambition de certains adeptes. J'écrivis, il y a quelques années, un petit article pour *Fortune*, une satire des tendances actuelles de l'intégration. Sous le nom de plume de Otis Binet Stanford, je proposais l'idée d'une carte universelle. Elle devait supprimer les efforts isolés des grandes compagnies, qui établissent des tests indépendamment les unes des autres. L'entreprise n'était plus obligée de se débrouiller seule, une organisation centrale prendrait l'affaire en main. Tout le monde passera, dès l'enfance, par ses services; une carte individuelle servira de passeport à chacun pour entrer dans une grande organisation. Elle portera, en code, toutes les indications le concernant : tendances politiques, relations matrimoniales, évaluation de son crédit, résultats des tests; et si les États voulaient s'associer, elle servirait aussi de permis de conduire et de carte grise. (Nous avions même composé une carte très complète avec la double photo d'un jeune homme sérieux, portant d'épaisses lunettes à monture d'écaille.) En possession d'une telle arme, les grandes entreprises étaient assurées d'une loyauté totale. Si un employé se montrait hostile, il ne pouvait pas aller ailleurs. On retirerait sa carte, et le tour était joué. Pour rassurer les lecteurs et pour les empêcher de se monter la tête, j'avais rendu la fin de mon article parfaitement ridicule. Possédant une telle carte, dis-je, la société serait à l'abri de tous ces gens qui discutent l'ordre établi, doutent de la vraie valeur des choses, et veulent tout

casser. Une note précisait par surcroît que tout cela n'était que plaisanterie, un canular.

Notre surprise fut très grande. Un nombre important de lecteurs prit cet article au sérieux. Certains le trouvèrent horrible. (*Punch* lui consacra une critique, nous accusant de grossièreté yankee.) Certains lecteurs s'indignèrent, et plusieurs journaux nous accusèrent avec passion dans leurs éditoriaux. Nous n'en étions pas trop mécontents, nous regrettions de les avoir contrariés, mais leur colère contre cette carte nous donnait satisfaction.

Malheureusement, il y avait aussi de nombreux lecteurs qui prirent l'article au sérieux et qui trouvaient cette idée magnifique. Ainsi, pour eux, l'effet final fut un encouragement à l'action. Le président de la plus importante entreprise de statistique des États-Unis vint nous voir, très agité. Il désirait savoir si personne n'avait encore entrepris l'organisation centrale de cette opération. « C'est le genre d'idée, dit-il, qu'on se reproche amèrement de ne pas avoir trouvée le premier. » Il possédait, ajouta-t-il, la meilleure installation pour former le bloc central. Aux dernières nouvelles, il allait voir une équipe de testeurs en vue de les engager de travailler en commun.

L'idée de cette carte, que je croyais si originale, ne l'était pas du tout. Après la publication de l'article je découvris par hasard la description d'un système de répertoire en usage depuis plusieurs années chez Westinghouse. On y établit pour chaque membre de la direction une fiche en code « Management Development Personnel Code Card » Formulaire de Westinghouse Electric 24908. C'est une fiche carrée à bords perforés, portant les données essentielles qui concerne la personne. Elle peut passer par les machines du fichier central. Je dois signaler en toute impartialité que, chez Westinghouse, on ne fouille pas le passé et que la carte ne contient pas d'information du genre « test de personnalité ». Mais elle vous fait penser à d'autres possibilités.

Il n'est pas question aujourd'hui de déplorer la portée morale du *testing* en série. Les considérations morales sont certes très importantes, mais faire le procès du *testing* sur cette base rangerait le critique parmi les obscurantistes superstitieux, adversaires des soutiens acharnés de la science. Par défaut, donc, les prétentions fondamentales des testeurs demeurent inattaquées. Par surcroît, le critique, qui présenterait le *testing* comme une sorte de magie

toute-puissante, stimulerait encore l'intérêt des grandes entreprises.

Faut-il donc être hypocrite ? De toute façon presque tout le monde triche instinctivement, — alors pourquoi tricher maladroitement ? — à l'occasion de tests pareils. C'est en faveur de l'Organisation que presque toujours les dés sont pipés, et le novice, pris au dépourvu, dirigera si mal ses réponses qu'il obtiendra un rang de pointage inférieur à celui auquel son inadaptation habituelle l'eût placé.

Un entraînement est donc indispensable. J'offre mon aide au lecteur; je ne peux espérer qu'il retiendra par cœur tant de tests différents, ni des centaines de réponses. Je me propose donc de paraphraser la substance des différents types de questions qui sont posées le plus souvent; en donnant les réponses au test combiné, je résumerai les règles fondamentales du jeu. Lorsque le lecteur les aura apprises, il lui sera possible de sortir vainqueur de la plupart des situations de *testing*.

Je conseille au lecteur de s'arrêter et de se soumettre au test avant de passer au chapitre suivant. S'il veut bien alors se reporter à l'appendice, il y trouvera dans un guide abrégé les indications concernant la parfaite façon de répondre à ces tests, ainsi que quelques bons conseils au sujet du *testing* en général. J'espère être de quelque utilité, mais si je demande au lecteur de réfléchir sur ces détails, mon but principal est de lui permettre de se rendre compte personnellement des *principes* véritables des tests de personnalité. Répétons-le : voici la voix de l'Organisation, et si l'on voulait sonder l'avenir qu'une application intensifiée des méthodes d'organisation prépare, il suffirait de méditer sur le véritable but de ces questions.

. . . .

Test combiné de personnalité

Questions demandant à l'interrogé de se présenter lui-même.

1. Éprouvez-vous autant de plaisir à lire des livres qu'à recevoir des amis chez vous ?
2. Craignez-vous quelquefois de ne pas réussir ?
3. Vous sentez-vous quelquefois embarrassé ?
4. Êtes-vous contrarié si l'on vous interrompt au milieu de votre travail ?

5. Préférez-vous des films qui présentent des personnages historiques célèbres, ou des comédies musicales ?

Indiquez si vous êtes d'accord, pas d'accord, ou si vous êtes incertain.

6. Je vais en Enfer.
7. Je suis souvent recouvert de taches rouges.
8. L'acte sexuel est répugnant.
9. J'aime les femmes énergiques.
10. J'entends des voix étranges.
11. Mon père est un tyran.

Questions hypothétiques — Type de prédominance.

12. Vous avez attendu patiemment qu'une vendeuse vienne vous servir. Au moment où elle vient de donner satisfaction à la cliente précédente, arrive une femme qui demande brusquement à être servie avant vous. Que ferez-vous ?
    a) Je ne ferai rien.
    b) Je pousserai la femme de côté.
    c) Je lui dirai son fait.
    d) Je signalerai son comportement à la vendeuse.

Questions concernant les opinions. Degré de sentiment conservateur.

Indiquez si vous êtes d'accord, pas d'accord, ou incertain avec les propositions suivantes.

13. L'État devrait surveiller la prostitution.
14. On ne devrait pas admettre l'art moderne dans les églises.
15. Avoir des relations hors de mariage est plus grave pour la femme que pour l'homme.
16. Les étrangers sont plus sales que les Américains.
17. Il est difficile de chanter le *Star-Spangled Banner* d'une manière juste.

Questions concernant l'association des mots.

Soulignez les mots qui, selon vous, s'accordent le mieux avec le mot imprimé en majuscules :

18. PARAPLUIE (pluie, être protégé, encombrant, satisfaction).
19. ROUGE (chaud, couleur, tache, sang).
20. HERBE (vert, gazon, meule, terrain de jeu).
21. NUIT (sombre, sommeil, lune, morbide).

22. NU (un nu, corps, art, le mal).
23. AUTOMNE (tomber, feuilles, saison, triste).

Situations supposées. Type de jugement.

24. Que feriez-vous en voyant une femme qui tient dans ses bras un enfant à la fenêtre d'une maison en feu ?

    a) J'appellerai les pompiers.
    b) Je me précipiterai dans la maison.
    c) Je chercherai une échelle.
    d) J'essayerai d'attraper l'enfant.

25. Quelle est la meilleure réponse dans la situation suivante : Ouvrier : « Pourquoi Jones a-t-il obtenu de l'avancement et pas moi ? »

    Executive : *a*) « Vous le méritiez, mais Jones a le droit d'être promu à l'ancienneté. »
    b) « Vous devriez travailler d'une manière plus assidue. »
    c) « La fabrique appartient à l'oncle de Jones. »
    d) « Nous allons chercher le moyen de vous perfectionner. »

Questions portant sur l'opinion. Type : Principes.

26. La vie de famille de l'ouvrier ne concerne pas l'entreprise.
    Je suis d'accord... Je ne suis pas d'accord.
27. On naît bon directeur, on ne le devient pas.
    Je suis d'accord... Je ne suis pas d'accord.
28. La grande entreprise devrait par principe encourager les employés à participer pendant leurs heures de loisir aux réunions, séances de club et jeux d'équipe qu'elle offre.

    Je suis d'accord... Je ne suis pas d'accord.

Questions portant sur l'opinion. Type : Mérite.

29. En regardant un gratte-ciel, pensez-vous :
    a) A notre prodigieux épanouissement industriel ?
    b) A la beauté et simplicité de sa structure ?
30. Qui était plus utile à l'humanité ?
    a) Shakespeare.
    b) Sir Isaac Newton.

APPENDICE

COMMENT TRICHER DANS LES TESTS DE PERSONNALITÉ

Il est important de savoir que vous n'obtiendrez pas un score très favorable : il s'agit seulement d'en éviter un mauvais. Votre score est calculé selon des pourcentages basés sur les réponses données par d'autres personnes. Cherchez donc à répondre de la manière la plus conventionnelle. Comme ce n'est pas toujours facile, je vais développer ci-dessous les divers genres de questions. Mais si vous avez encore des doutes ayez recours aux deux règles générales suivantes : 1° Lorsqu'on vous pose des questions sur des associations de mots ou sur vos opinions générales, répondez de la façon la plus conformiste, la plus terre à terre possible. 2° Pour trouver la réponse la plus profitable à n'importe quelle question, répétez-vous :

a) *J'aimais bien mon père et ma mère, mais j'avais une légère préférence pour mon père.*
b) *Les choses, telles qu'elles sont, me donnent satisfaction.*
c) *Rien ne me cause beaucoup de tracas.*
d) *Ni les livres, ni la musique ne m'intéressent beaucoup.*
e) *J'aime ma femme et mes enfants.*
f) *Je ne leur permets pas d'empiéter sur mon travail à l'entreprise.*

Venons-en aux détails. Les cinq premières questions appartiennent aux interrogatoires courants, dont le but est de connaître votre degré d'intro ou d'extraversion, votre stabilité mentale, etc. Il s'agit d'un résultat cumulatif, soyez prudent et vous verrez ce qu'on demande de vous.

Restez conséquent avec votre personnalité, tout en vous approchant le plus possible de la norme. Car vous serez soumis à une batterie de tests, dont beaucoup contiennent des pièges pour découvrir les mensonges. Tenez compte des tendances et des goûts de celui qui a composé le test. Avant de répondre à la question : « Préférez-vous des films qui présentent des personnages illustres ou des comédies musicales ? », demandez-vous ce que serait *son* choix.

Choisissez votre névrose. Devant les questions 6 à 11, armez-vous de méfiance. Destinées à l'origine aux asiles d'aliénés, elles doivent

déterminer le degré de votre tendance névrotique et l'Organisation n'a pas le droit de les poser. Mais les entreprises sont curieuses et s'en servent. Soyez conséquent avec vous-même, mais montrez-vous plutôt « hypermaniaque », c'est-à-dire trop actif et énergique.

Ne vous montrez pas trop dominateur. Comme toujours, adoptez la bonne allure moyenne. Les entreprises penchent aujourd'hui vers le chef qui compose.

Adoptez une tendance au conservatisme. Les questions 13 à 17 prouveront votre degré de conservatisme ou de radicalisme. De même lorsqu'il s'agit des associations d'idées (questions 18 à 23), qui sont souvent bien embarrassantes, je vous conseille une lecture verticale et non horizontale des termes.

Ceux qui les composent pensent qu'ils auront à les noter le plus facilement possible : donc en colonnes favorables, moins favorables, etc. Vous serez classé dans la catégorie « stable », « normal » et non « émotif ».

Abstenez-vous de couper les cheveux en quatre. Les questions de jugement sont les plus épineuses. Plus vous êtes intelligent, plus vous aurez des difficultés; donc ne réfléchissez pas trop, répondez aussi vite que possible. Le jugement pratique ne dépend pas, selon les techniciens des tests, de l'intelligence, de la formation universitair ou de la situation sociale. Tenez-en compte.

Les questions 25 à 28 sont plus faciles. N'ergotez pas, donnez une réponse pateline, neutre. Ne dites pas qu'on naît bon administrateur, car vous dépréciez ainsi tout l'appareil de la formation industrielle moderne.

Connaissez à fond votre entreprise. Les questions 29 et 30 cherchent à savoir l'importance que vous attribuez à certaines valeurs : économiques, artistiques, religieuses, sociales, etc. Appartenez-vous à l'industrie ? Dites qu'un gratte-ciel vous rappelle le développement industriel.

Etes-vous dans un laboratoire de recherche ? Vous jugerez sir Isaac Newton plus utile à l'humanité que Shakespeare.

De nouveaux tests seront encore composés, mais les principes ne changent guère. En suivant certaines règles simples vous saurez affronter les nouvelles situations. Nous possédons tous une certaine dose de pensée normale.

EN LUTTE CONTRE LE GÉNIE

Supposons qu'on vous propose l'exercice mental suivant : ignorant tout des méthodes actuelles du travail scientifique, imaginez ce qui adviendra si la morale sociale était appliquée à la science de la même façon qu'aux autres secteurs de la grande entreprise. Vous penserez : 1° que les savants s'intéressent maintenant davantage à appliquer les idées déjà découvertes qu'à en trouver de nouvelles; 2° que les savants travaillent rarement isolés mais sont plutôt des unités d'une grande cellule scientifique; 3° la loyauté envers l'entreprise, la bonne camaraderie sont des facteurs aussi importants que la pensée scientifique; 4° on estime davantage le bon joueur d'équipe qu'un esprit brillant. Et un homme d'une valeur exceptionnelle sera probablement considéré un danger public. Enfin, et ceci est plus important que tout, cet état de choses sera accepté par tout le monde comme étant nécessaire.

Alors ? Le gouvernement, l'industrie et les universités consacrent annuellement 4 milliards de dollars à la recherche scientifique; 150 millions seulement, à peine 4 %, sont destinés à la recherche créatrice. De surcroît, la majorité des chercheurs est obligée de travailler par équipe et sous une surveillance étroite. Seule une infime minorité peut travailler d'une manière indépendante. Selon des estimations récentes, 600.000 personnes s'occupent de travaux scientifiques, mais 5.000 seulement ont la possibilité de choisir librement leur travail. Et c'est ainsi, parce que tout le monde est d'accord et croit que c'est parfait.

Nous avons toujours excellé dans l'application des idées fondamentales. Notre tendance naturelle nous porte à exploiter tout d'une manière parfaite. Mais nous avons aussi une tendance identique à méconnaître la nécessité de remplacer ce que nous avons exploité. Ce pays n'a jamais eu une forte tradition de science fondamentale, et actuellement moins que jamais. Il me semble que nous ne nous occupons guère d'idées nouvelles, en tant que découverte d'idées qui, d'ici trente ou quarante ans, fourniraient des bases à ce progrès technique que nous attendons avec tant de confiance.

Si à présent il y a encore peu d'attaques directes contre la recherche indépendante, la marche évolutive des grandes entre-

prises les provoquera. Aujourd'hui presque tous les Américains sont convaincus que la science est arrivée au point où l'homme isolé se consacrant à la recherche fondamentale semble un anachronisme. Et la recherche fondamentale, elle aussi. Regardez, nous dit-on : la création de la bombe atomique fut l'œuvre collective de savants et de techniciens, travaillant par grandes équipes. Quelqu'un se souvient à l'occasion de ce vieil original aux cheveux blancs, ébouriffés. Ce qu'il faisait dans son cabinet de travail, il y a quarante ans, avait un certain rapport avec cette bombe. Mais celui qui admet ce point de vue ajoute en hâte : voici une preuve de plus que les idées fondamentales ne sont plus un problème. Avoir des idées est, certes, appréciable, mais c'est l'Américain qui peut les appliquer parfaitement, et l'on ne manque pas d'autre part d'idées non encore utilisées. Vraiment, nous pouvons nous passer de ces théoriciens de la tour d'ivoire. Ce qu'il nous faut, c'est plus de subventions, plus de laboratoires, plus d'organisation.

Des savants ont déjà soutenu la cause de la recherche fondamentale et si éloquemment que le profane ne peut y contribuer que d'une manière très faible. Je ne me contenterai pourtant pas de dire : ainsi soit-il! Il ne faut pas mettre en parallèle d'une façon trop étroite l'homme de la grande entreprise et le savant. Leurs fonctions sont trop différentes. Une différence fondamentale sépare le point de vue du directeur et celui de l'homme de science. C'est un conflit sur les buts, qu'un optimisme de commande est incapable d'étouffer.

En écrivant ceci je ne veux point modifier ni restreindre ma thèse. Le fond même de ma thèse y est impliqué. Car il est évident que les parallèles sont tracées d'une manière trop rapprochée, et selon une analogie foncièrement erronée. L'Organisation cherche à façonner les savants à sa propre image, elle voit dans la réussite de cette métamorphose sa tâche principale. Les administrateurs de la recherche scientifique l'ont entreprise. Leur succès est possible.

Voyons d'abord les laboratoires des grandes entreprises. A les juger superficiellement, celles-ci seraient sur le point de devenir les mécènes les plus éclairés.

Du total du budget américain destiné à la recherche scientifique, $ 1.6 milliards sont à la disposition des grands laboratoires que ces entreprises ont construits. C'est le plus important investissement en valeur absolue, aussi bien que proportionnelle, de dollars,

que l'industrie a jamais consacré à la recherche scientifique. On fait remarquer que son résultat sera l'accélération de la production d'objets qui seront toujours plus nombreux et de qualité toujours meilleure pour une clientèle plus large encore. Mais si l'industrie continue à façonner les savants, il est possible qu'à la longue cette immense mécanique ralentisse les découvertes fondamentales qui la font vivre.

Posons la question d'une manière brutale. Quelle est la qualité des savants qu'emploie la grande entreprise ? Dans le passé, l'industrie comptait des esprits brillants, Langmuir, Steinmetz, Carothers et beaucoup d'autres. Les possède-t-elle actuellement ? Mon collègue, Francis Bello, étudia le cas de certains jeunes savants et obtint des indications surprenantes. Afin de réunir un groupe très représentatif de jeunes savants, il demanda le nom d'hommes n'ayant pas dépassé la quarantaine et qui dans l'industrie et les universités passaient pour des savants de grand avenir. Il s'adressa d'abord aux fondations et aux agences gouvernementales, l'Office of Naval Research et l'Atomic Energy Commission; celles-ci devaient connaître les hommes les plus éminents.

Bello déduisit des noms souvent cités plusieurs fois, et obtint ainsi la liste de 225 jeunes savants. Il s'attendait à trouver un partage presque égal entre hommes employés dans l'industrie et ceux ayant leur fonction à l'université. A son grand étonnement, il constata que quatre seulement des noms figurant sur la liste appartenaient à l'industrie.

Bello, craignant d'avoir fait un choix provenant de sources tendancieuses, se présenta aux laboratoires des entreprises les plus importantes. Il demanda aux directeurs d'établir la liste. Il fit de même dans les universités, où il posa cette même question aux savants réputés : indiquez le nom de très grands savants qui travaillent dans les laboratoires industriels.

Après tant d'efforts, il réussit à réunir trente-cinq personnalités. Ce n'est pas beaucoup. Les directeurs des laboratoires de recherches dans l'industrie ne connaissaient pour ainsi dire personne hors de leurs subordonnés, ne savaient nommer personne; il en était de même des savants de l'université. Bello eut l'impression que les savants travaillant dans l'industrie ne se connaissaient pas, et que personne ne les connaissait.

Deux laboratoires firent exception. Au total, il y avait sept laboratoires où deux savants au moins étaient considérés comme

particulièrement éminents et où un homme obtenait au moins deux voix. Parmi ces sept laboratoires, la General Electric et les Bell Laboratories comptaient autant de nominations que les autres cinq réunis. Ces cinq furent : Merck, I.B.M., Eastman Kodak et Shell Development Corporation.

L'industrie chimique, celle qui avait dépensé le plus d'argent en recherche scientifique, fut la plus mal partagée. Aucun savant chez Du Pont ne fut nommé plus d'une fois, et l'Amercain Cyanamide exceptée, personne ne fut nommé dans les autres grandes entreprises industrielles. En ce qui concerne les découvertes, Bello constata que les chimistes ne pouvaient attribuer qu'une nouvelle réaction à une entreprise chimique américaine au cours des quinze dernières années. Il est possible d'estimer que l'industrie emploie moins de temps à la recherche fondamentale que les universités, et on peut estimer aussi que pour cette raison les hommes les plus éminents préfèrent rester dans les universités. Mais, tout compte fait, le nombre des esprits de grande valeur mis au service de l'industrie est hors de proportion : il est trop réduit.

Quelle en est la raison ? Le point de départ est l'incapacité de l'industrie de reconnaître la valeur de la recherche sans but précis, désintéressée. Les directeurs et ingénieurs qui sont tout-puissants dans ce domaine jettent l'anathème sur toute activité sans but précis. Instinctivement ils recherchent une exploitation bien systématisée, des plans bien étudiés, où les problèmes sont clairement définis. Ce point de vue est valable. Si le chercheur désire faire une application pratique d'une découverte préalablement établie, si une équipe du Centre technique de G.M. veut trouver une huile meilleure pour un moteur à haute compression, par exemple, ils ont raison de s'attaquer au problème proposé. Mais lorsqu'il s'agit de la recherche pure, la moitié du tour de force consiste à reconnaître qu'*il existe un problème*, qu'il faut trouver l'explication d'une chose. Le bouillon de culture demeure stérile quand il devrait proliférer. Les deux produits chimiques réagissent d'une manière toute nouvelle. Quelque chose est arrivé, et l'on ne sait pas pourquoi. Et si l'on sait, à quoi servirait cette chose nouvelle ?

La découverte est, de par sa nature même, accidentelle. Il est juste de poursuivre l'étude d'un problème avec méthode, mais le problème lui-même, qui est le fait capital, est très souvent le résultat d'un hasard, une distraction au cours d'un travail en

cours. A ce point, on ignore tout de son emploi pratique, et l'on ne doit même pas s'en soucier. On le fera plus tard, et il sera facile alors à démontrer que toute la découverte fut le résultat d'un plan bien établi.

Mais à rationaliser trop tôt la curiosité, on la tue. Lorsqu'il s'agit du savant, il se trouve embarrassé devant la question : quelle est sa valeur à la caisse ? Le fait même d'être obligé de s'occuper de ce problème éteint sa curiosité. Le fait que c'est l'entreprise qui exige cette occupation est aussi décourageant que l'occupation elle-même. Le résultat est une pure perte, et il ne s'agit pas d'ajournement, car si le savant est empêché de saisir ce problème chimérique au bon moment il ne le retrouvera plus. Semblables à ces actions aimables que nous nous proposons si souvent et que nous oublions d'accomplir, tant de questions susceptibles d'aboutir à de grandes découvertes sont demeurées mort-nées; l'homme étant trop absorbé par ses occupations, ne pouvait pas s'en occuper.

La preuve la plus évidente des mérites de la recherche libre se trouve dans les réalisations des laboratoires à la General Electric et Bell Laboratories. Considérons trois faits qui les concernent.

1° Parmi toutes les équipes de chercheurs des grandes entreprises, ces deux comptent les succès les plus notables. 2° Ces deux équipes ont attiré constamment les savants les plus éminents. Pour quelles raisons ? Le troisième fait explique les deux autres. De toutes les équipes de chercheurs des grandes entreprises ce sont ces deux-là qui ont fait de « la curiosité désœuvrée ». Dans leurs laboratoires, la chronologie est souvent renversée : au lieu de demander à un savant de s'occuper d'un problème pratique, on lui permet de poursuivre l'étude du problème fondamental de son choix. Si le savant découvre quelque chose, on examine à quel problème pratique la découverte pourrait être appliquée. La patience est récompensée. Ainsi le travail de Irwing Langmuir, qui étudia chez G.E. les solides incandescents, conduisit plus tard à des ampoules d'un genre tout nouveau. De même, les études récentes et hautement abstraites d'un Claude Shanno, des Bell Laboratories, s'avèrent être une mine d'applications très pratiques.

Les quelques succès notables, enregistrés ailleurs, suivent la même règle. La lignée de fibres synthétiques si profitables à

Du Pont provenait de la curiosité d'un seul homme, Wallace Hume Carothers. Carothers n'avait pas l'intention de faire du nylon. Lorsque Du Pont le rencontra, il travaillait sur le problème de la structure moléculaire, à Harvard. Tandis que le résultat fut éminemment pratique pour Du Pont, il s'agissait pour Carothers d'une question secondaire, résultat des expériences qu'il avait commencées à Harvard.

L'entreprise s'intéressait au produit final, mais ne l'obtint que parce que Carothers avait la liberté de poursuivre ses études, ce qui semblerait aujourd'hui à beaucoup une manière scientifique de négliger ses devoirs.

Ces succès sont décourageants. Rien n'est nouveau dans la théorie des recherches qui y aboutissaient. G.E. ainsi que les Bell Labs établirent leurs procédés fondamentaux à des époques déjà éloignées. Leur prééminence commerciale est également très ancienne. Mais l'industrie des États-Unis, ayant ces exemples bien en vue, n'en tira aucun enseignement. Au contraire elle s'est éloignée de plus en plus dans une direction opposée. Leurs déclarations concernant leur ligne de conduite prouve que le plus grand nombre des grandes entreprises cherche à fixer l'attention de leurs chercheurs sur la caisse enregistreuse. A la différence de G.E. ou des Bell Labs, ils les découragent, les empêchent même souvent de publier le résultat de leurs travaux dans les revues scientifiques, ou de les communiquer de n'importe quelle manière à des savants étrangers à l'entreprise. Fait plus grave encore, presque toutes les grandes entreprises n'accordent à leurs savants qu'une fraction de leur temps pour poursuivre l'étude d'un problème de leur choix, et cette fraction est considérée comme une complaisance envers une activité dont on méconnaît la valeur. « Nous permettons en règle que nos chercheurs disposent jusqu'à 5 à 10 % de leur temps pour étudier ce qui les intéresse personnellement », déclare un chef de laboratoire.

Mais on leur reproche même cette petite fraction. Dans le but d'éviter que les savants n'interprètent trop librement le travail « libre », la direction donne à entendre qu'on serait très content si les intérêts qui occupent le chercheur pendant cette interruption de travail coïncidaient avec les intérêts de l'entreprise.

Dans *Research : The Long View*, la Standard Oil of New York expose sa ligne de conduite comme suit :

« *On autorise les chercheurs, selon notre ligne de conduite, à*

calculer à de longues échéances, si les circonstances le permettent, à consacrer environ 10 *pour* 100 *de leur temps à la « recherche libre », c'est-à-dire à un travail n'appartenant pas à la solution du problème en cours d'élaboration.* (*L'entreprise*) *croit, toutefois, que si les chercheurs sont bien informés des domaines où se trouvent les besoins et intérêts de l'entreprise, son travail indépendant aussi bien que son travail étroitement dirigé, auront tendance à avoir les mêmes objectifs.* » (The Lamp, juin 1954.)

Dans l'opinion de certains directeurs, ce désir de l'étude « libre » est un véritable défaut, un symptôme de manque d'ajustement, qu'on doit guérir et non dorloter. Quand un homme cherche à suivre ses lubies, pensent-ils, il est temps de tirer la sonnette d'alarme : il se « détache » de l'entreprise. Quelle sera la solution ? On l'endoctrinera. Lowell Steele, dans *Personnel Practices in Industrial Laboratories*, pose la question franchement : « A moins que l'entreprise désire subventionner la curiosité inutile de ses chercheurs scientifiques, dit-il, elle doit leur venir en aide pour les rendre conscients de leur appartenance à l'entreprise. » En d'autres termes, la loyauté envers l'entreprise n'est pas seulement plus importante que la curiosité inutile, elle permet de l'éviter.

De son côté, l'Organisation ne peut pas demander davantage en retour. Le savant et l'Organisation se sont rencontrés, parce que les intérêts à longue échéance se trouvent par hasard en parallèle avec ce qu'il désire lui-même faire. C'est dans son travail que se trouve la justification de l'Organisation. Seul un quiproquo peut demander raisonnablement l'argent que celle-ci lui donne. Elle peut lui demander un travail admirable, elle ne peut lui demander qu'il aime l'Organisation. Et quelle serait la différence s'il l'aimait ? L'homme de l'administration confond son rôle et celui du savant. Pour lui l'Organisation et les relations humaines forment le fond même de son emploi, et par une analogie inconsciente il présume qu'il en est de même du savant, peut-être à un degré moindre. Or, Organisation et relations humaines n'ont aucune importance pour le savant : il travaille *dans* une grande entreprise, il ne travaille pas *pour* elle. Ceci est inconcevable, pense le directeur ; il ne peut s'imaginer que quelqu'un n'aime pas l'entreprise, qu'il puisse même la quitter avec mécontentement au bout de plusieurs années, ayant rapporté pourtant plus d'argent à la caisse que tous ses collègues bien adaptés réunis.

Ainsi, les directeurs cherchent des hommes qui leur ressemblent,

des savants « bien équilibrés ». Certes, ils n'espèrent pas qu'ils soient aussi bien « arrondis » que les stagiaires, futurs jeunes *executives*. Ils se sont aperçus que les savants sont « différents ». Ils font la remarque d'un ton protecteur, sous-entendant que nulle différence ne peut subsister après une période de bonne endoctrination. Il est d'usage de faire suivre l'expression « brillant » par un « mais » (par exemple : « Nous sommes tout à fait en faveur d'un esprit brillant, mais... ») ou il est accompagné de termes tels que : *excentrique*, *introverti*, *bizarre*. Et pour Mr. Steele encore : « Si l'industrie n'ignore pas le génie brillant mais excentrique, elle préfère en règle générale que ses employés soient d'un naturel « normal ». Un *executive* chargé des recherches le formule ainsi : « Ces savants seront en contact avec les autres employés de l'entreprise, il faut qu'ils fassent bonne impression. Ils participeront à la connaissance de la recherche comme activité « payante ».

Lorsque l'administration insiste sur sa définition du parfait équilibre, elle commet deux erreurs importantes. Elle présume d'abord que le nombre disponible de savants de grande valeur est si grand, qu'il lui est possible de choisir ceux qui lui semblent convenir à cette exigence d'équilibre. Il n'existe pas une telle disponibilité de savants en surnombre, et supposé qu'elle existe, il est impossible de faire une séparation sur-le-champ. Car l'esprit brillant et le genre d'équilibre que demande l'administration sont une contradiction. Certains grands savants sont sociables, d'autres ne le sont pas. Mais cette sociabilité est fortuite par rapport à l'harmonie tant désirée par l'administration. Il est possible qu'un savant éminent joue avec plaisir avec l'équipe de foot-ball de l'entreprise, poursuive quand même ses travaux excellents et donne toute satisfaction. Mais il n'existe pas de relation causale. Si l'entreprise l'oblige d'abandonner ce qu'il a envie de faire pour un travail qui ne lui plaît pas, il lui sera possible de continuer à jouer au ballon avec l'équipe de l'entreprise, la mènera peut-être à la victoire dans une rencontre interurbaine. Mais il lui sera en même temps possible de réfléchir sur la meilleure rédaction de sa lettre de démission. Cette activité hors programme n'aura pas sublimé sa frustration, et malgré toute son amabilité naturelle, c'est à l'endroit où l'on en tiendra compte au laboratoire que son comportement en témoignera. Certainement, il est devenu un mal adapté.

Il lui était impossible d'avoir une autre attitude. L'administration avait essayé d'adapter le savant à l'Organisation plutôt que de tenter le contraire. Elle peut réussir avec des esprits médiocres et former une équipe qui travaille en bonne harmonie. Il lui sera impossible de réussir lorsqu'il s'agit d'hommes vraiment éminents : seule la liberté peut leur donner cette harmonie. On se rend compte de cette vérité dans les grandes entreprises, mais malheureusement elles en retirent un enseignement très différent. Une entreprise très connue laissa passer l'occasion d'engager l'un des chimistes les plus éminents du pays. On avait besoin de ses grandes qualités, mais on craignait en même temps qu'il ne fût susceptible de « rompre l'unité de notre organisation ». Un des collègues de ce savant dit, commentant ce fait : « Certainement, il eût mis en danger l'unité de l'organisation. C'est un homme qui suit toujours ses penchants. Travaillant dans un laboratoire où la recherche fondamentale est admise, son influence ne serait pas disloquante parce qu'on lui permettrait de suivre ses tendances. Mais pas dans ce laboratoire-là. »

Même lorsque les entreprises reconnaissent qu'ils choisissent entre un esprit brillant et un médiocre, le choix leur semble très pénible. Il y a quelques années, mes collègues et moi écoutions l'administration d'une firme de matériel électronique procéder à la dissection d'une décision qu'elle venait de prendre. Un génie s'était infiltré dans l'entreprise, l'avait contaminée. Un jeune homme très doué entra dans leur laboratoire — trois années déjà ! — Il accomplit des travaux admirables et l'entreprise attendait des résultats encore plus éclatants. Mais quoique d'un caractère assez sympathique, il avait beaucoup d'imagination et s'irrita contre la surveillance du directeur des recherches. L'administration ne nia pas que ce chef fût un homme très routinier, mais il avait travaillé avec loyauté et toujours de bonne humeur dans l'intérêt de l'entreprise. Qui devait-on sacrifier ? L'entreprise prit sa décision mais à contre-cœur. C'est l'homme de talent qui devait partir. L'administration le regrettait très sincèrement, mais déclarait que l'entreprise cherchait avant tout à obtenir une pensée d'équipe harmonieuse (ce fut le terme employé). S'ils avaient promu le jeune savant, ils eussent bouleversé tout l'enchaînement des relations parmi le personnel. « Que nous restait-il d'autre à faire ? » demandaient-ils,tristement.

Lisant certains manifestes de l'industrie, on serait tenté de croire que son but principal est d'écarter par tous les moyens les esprits brillants qui voudraient forcer leur porte. Voici un passage de la brochure publiée par la Socony Vacuum Oil Company au sujet de la ligne de conduite en général; c'est un avertissement caractéristique :

Nous n'avons pas de place pour le virtuose.

Exception faite de certaines affectations, les spécialistes travaillent rarement seuls dans une grande entreprise. Il s'y trouve peu de possibilité pour des performances de virtuosité. Les affaires sont si complexes, même dans les côtés qui ne sont pas techniques, qu'aucun homme n'est capable de tout connaître ; pour donner satisfaction dans son emploi, il doit être à même de travailler ensemble avec les autres.

Cette pensée est encore plus évidente dans le film documentaire tourné pour la Monsanto Chemical Company. Ce film fut commandé dans l'intention d'encourager les jeunes gens à entrer dans la carrière de chimiste. Il débute selon le cliché ancien. On voit de jeunes garçons rêver d'aventures dans des pays lointains, tout en regardant passer, dans la gare d'une petite ville de province, les grands trains. Finalement le film nous conduit aux Laboratoires de Monsanto. Nous y voyons converser trois jeunes gens en blouse blanche. Et la voix sur la bande sonore annonce : « Ici, vous ne trouvez point de génies, ce sont seulement quelques Américains moyens qui travaillent ensemble. »

Ce ne fut pas une simple gaffe de l'auteur du scénario. J'eus plus tard l'occasion de demander à un *executive* de chez Monsanto, pourquoi son entreprise sentait l'obligation d'annoncer à l'univers que son travail cérébral était confié à des Américains moyens, tout simplement. Il me répondit que Monsanto désirait empêcher les jeunes gens de penser que la chimie industrielle était l'affaire des génies.

Au moment où les savants du genre génial ne pouvaient que donner leur assentiment, la coïncidence paraît fâcheuse.

Il serait possible de soutenir que, puisque la plupart des hommes vraiment éminents demeurent attachés à l'université, les barrières élevées par l'administration sont inutiles. Mais le problème n'est pas si simple. Qu'elles aient des génies ou non, les entreprises comme Monsanto ne confient pas leurs recherches scientifiques

à des hommes qui ne sont que des Américains moyens. Si elles agissaient ainsi, les actionnaires auraient toutes les raisons de protester. General Electric et les Bell Laboratories fournissent la preuve que des savants de très grande valeur trouvent, si les circonstances convenables leur sont données, le travail en laboratoire industriel très attachant.

La société ne perdrait pas beaucoup si le seul effet de ce criblage administratif était de retenir les savants à l'université. Mais ce n'est qu'un des effets de l'attitude administrative. Ce qui nous concerne tous, aussi bien que l'industrie, est son impuissance, qui rend les savants qu'elle engage conformes aux modèles voulus. Ils ne sont peut-être pas tous des génies, mais nombreux sont parmi eux les hommes de grande capacité qui, dans un milieu adéquat, eussent accompli des travaux utiles.

L'administration ne repousse donc pas seulement le talent, elle l'étouffe aussi, comme le prouvent les griefs qu'elle exprime elle-même. De nombreux chefs d'entreprises, qui publiquement soutiennent tant le travail par équipe, se plaignent en privé que leurs jeunes diplômés, les docteurs ès sciences, ne s'intéressent pas assez aux travaux créateurs. Ou pour le dire d'une autre manière ne sont qu'une bande de braves Américains moyens qui travaillent de concert. « Pour ainsi dire, tous ceux qui sont des docteurs ès sciences ne font que ce qui leur a été indiqué » se plaint un chef de recherches.

« Ils paraissent effrayés de chercher seul un problème ». « Ils n'osent pas chercher un problème tout seul ». Un autre chef de laboratoire dit que, lorsque son entreprise décida d'allouer aux chercheurs 25 % de leur temps pour faire du travail « libre », à sa grande surprise, personne pour ainsi dire ne fit usage de cette offre.

Mais on ne devrait pas s'en étonner. L'entreprise ne peut pas s'efforcer pendant des années de transformer les jeunes gens qu'elle a engagés, de les rendre uniformes, et sur un signal donné, les forcer à devenir autres à nouveau. Des cours accélérés en « développement cérébral » et en faculté créatrice appliquée ne les changeront point. Si l'entreprise les endoctrine dans le métier de bureaucrate, leur demande de concentrer leur attention sur les problèmes pratiques, elle ne peut mettre en scène subitement un genre de pièces de théâtre à sujet créateur, puis, sur un ordre donné, les faire redevenir ce qu'ils furent avant.

Une faculté innée ne peut demeurer inerte pendant longtemps sans s'atrophier, mais cette vérité est tout particulièrement frappante dans le cas du savant. Par comparaison avec ceux des autres domaines, les savants de talent atteignent très tôt le sommet de leur carrière. Dans un climat abrutissant, le jeune savant ne saura plus jamais compenser ces années stériles. « C'est l'effet produit sur les quelques hommes de très grande valeur qu'on rencontre dans les laboratoires industriels », dit Burleigh Gardner, de Social Research Inc. Les plus doués arrivent en règle générale au sommet. Mais à quel sommet ? Cela dépend de l'environnement où ils se trouvent. Dans les laboratoires industriels courants que nous avons étudiés, l'emprise de l'opinion de la majorité détourne considérablement leur énergie. Je ne crois pas que l'un d'eux puisse secouer la contrainte de l'équipe, s'évader à l'air libre où naissent les grandes découvertes.

D'une manière détournée, la société retire un certain avantage de la manière d'agir des grandes entreprises concernant la recherche scientifique. Si celle-ci empêche le savant, elle empêche simultanément les idées vraiment importantes qui serviraient au développement de l'entreprise.

Tous ceux qui jugent que la concentration de technologie des grandes entreprises est impossible à arrêter soutiennent aussi que tout progrès exige de nos jours des laboratoires puissants et des équipements que cette grande entreprise peut financer. Mais ce n'est pas vrai. Pour certains buts scientifiques, des moyens puissants sont indispensables — des cyclotrons pour les physiciens, des navires pour les océanographes. Mais il ne s'agit que d'une certaine recherche. L'histoire le prouve : presque tout grand progrès fut l'œuvre d'un seul homme, avec un minimum d'équipement — souvent à l'aide d'un crayon et d'une feuille de papier — et s'il s'agit en grande partie de la recherche fondamentale, le principe est juste aussi lorsqu'il s'agit de la recherche appliquée. Passez en revue les inventions commerciales des trente dernières années : à l'exception d'un très petit nombre, les progrès ne furent pas accomplis dans les laboratoires des grandes entreprises. Kodachrome, par exemple, fut perfectionné dans les vastes laboratoires d'Eastman, mais fut inventé par deux musiciens dans une salle de bain. La fusée-jet est une preuve plus évidente encore. Comme Lancelot, Lax White le remarque, aucune des cinq premières applications du *turbo-jet* développées en Allemagne,

Grande-Bretagne et aux États-Unis, ne fut commencée dans une usine d'aviation établie. « C'est presque toujours un homme isolé du dehors, dit Whyte, qui crée les choses nouvelles. » C'est une platitude, mais on l'oublie souvent.

Par son importance réduite, la petite entreprise possède un grand avantage. Elle ne peut se permettre des équipes importantes, ni leur administration, ni des comités nombreux pour l'élaboration de programmes, et elle n'a pas une « famille » d'entreprise, rigidement constituée, à laquelle elle devrait tout adapter. En d'autres termes, c'est parce qu'elle n'a pas encore suivi les méthodes de l'administration moderne qu'elle permet cette renonciation aux contrôles qui rendent le savant inquiet et rétif. Les petites entreprises qui ont profité de ces circonstances sont peu nombreuses, et au moment où paraissent ces lignes, il semble qu'elles ne le seront jamais. Mais l'opportunité demeure.

COMMENT LE SAVANT DEVIENT BUREAUCRATE

Des grandes entreprises, tournons-nous maintenant vers l'université : nous y distinguerons plus clairement la racine même du problème. Si le savant universitaire est détourné de son véritable but, on ne peut l'excuser par la méfiance de Babbitt à l'égard de l'intellectuel, par la pression du mercantilisme ou l'ignorance du directeur en matière de science. On ne peut invoquer davantage l'absence d'hommes de talent, si la quantité est insuffisante, mais toutes les enquêtes apportent la preuve que s'il s'agit de qualité, la science attire toujours le meilleur de notre jeunesse.

Et, pourtant, on trouve les mêmes tendances dans la recherche universitaire et dans les laboratoires de recherche des grandes entreprises mais, cette fois, les conséquences sont encore plus graves. On retrouve le même penchant en faveur de la recherche appliquée, le même goût pour l'élaboration des plans et projets sur une grande échelle : la systématisation, l'amour des comités et des programmes. Semblable à son frère le directeur, le savant devient, lui aussi, l'homme des grandes entreprises.

Accuser de ce cauchemar l'esprit de ces entreprises organisées ne serait pas entièrement justifié, et ce serait aussi passablement futile. La métamorphose du savant serait-elle donc inévitable ? Les nécessités de notre temps ont rendu inéluctable le passage de

l'état de « patron qui possède sa propre affaire », à celui de directeur de grande entreprise; la science ne peut rester isolée. Le problème principal n'est pourtant pas cette bureaucratisation elle-même, mais son *acceptation*. Dans aucun autre domaine, celui des arts exceptés, la montée des valeurs administratives ne recèle plus de dangers; mais la science ne tient même pas tête à cette vague. Au contraire, ceux qui dirigent les fondations et les universités renforcent encore ces valeurs et rapprochent un peu plus la personnalité du savant de celle de l'homme des grandes entreprises. Certes, ils ne le font pas intentionnellement, mais cela ne fait qu'aggraver les choses.

C'est une vérité admise par tous les savants américains que la tradition des sciences fondamentales nous a toujours fait défaut, que nous avons toujours emprunté nos idées à l'Europe, et que comme nous ne pouvons plus compter sur l'afflux des savants immigrés, nous devons créer dans ce pays un climat favorable à la recherche fondamentale. Chaque année pourtant, comme c'est aussi le cas des hommes d'affaires qui plaident pour les humanités, l'idéal et la pratique se séparent davantage. Des quatre milliards qu'on dépense annuellement pour la recherche scientifique aux États-Unis, environ 95 % vont à la recherche appliquée.

Le gouvernement est devenu le plus grand mécène, car la moitié des sommes mises à la disposition de la recherche est allouée sous forme de contrats par les offices gouvernementaux, essentiellement la Commission de l'Énergie atomique et l'Office de la Recherche navale. Des hommes à l'esprit très large sont à la tête de ces offices et, tenant compte des contraintes qui pèsent sur eux — exigence du secret, obligation de justifier la recherche par des raisons de défense nationale — ils mènent le combat, de l'avis des savants, avec succès. Mais ils peuvent difficilement aller plus loin; sous l'œil vigilant du Congrès ils avaient, en 1953, 1954 et 1955, attribué environ 93 % de leurs $ 5,6 milliards de crédits à la recherche appliquée plutôt qu'à la recherche fondamentale. On constate une légère amélioration en 1955 : la proportion des sommes consacrées à la recherche fondamentale atteint 7,3 % (contre 6,6 en 1954).

On peut soutenir que la question des proportions n'est pas si importante, puisque les sommes que le gouvernement accorde aujourd'hui sont considérables, et qu'en valeur absolue, un nombre

plus grand de dollars est mis à la disposition de la science fondamentale. Mais la proportion est au contraire d'une importance cruciale. Les fonds du gouvernement n'ont pas simplement augmenté les possibilités de la recherche normale dans les universités : ils en ont altéré toute la structure. L'université qu'on considérait autrefois comme le haut lieu des travaux fondamentaux, n'a pas su résister à l'attrait magique de l'aide gouvernementale.

A mesure qu'elles acceptaient des contrats de recherche de plus en plus nombreux, les universités abandonnaient la direction de la recherche scientifique. Le gouvernement commande; des comités, responsables devant lui, exposent les problèmes, distribuent le travail et engagent le personnel. Les universités fournissent le cadre et les services pratiques essentiels. Ce sont toujours les savants qui accomplissent en majeure partie les recherches, mais leur obéissance envers le « Centre de recherches » (établissement semi-académique qui tire chaleur et lumière de l'université mais reçoit sa direction d'ailleurs) grandit constamment.

Le patriotisme, exigeant en temps de guerre, justifiait une telle orientation. Cette obligation n'existe plus; pourtant, on voit ces excroissances se nourrir d'elles-mêmes, comme les amibes. Plus nombreux sont ces centres dans une université, plus elle reçoit de contrats, et il en résulte une concentration des énergies orientées vers la recherche, qui dépasse celle qu'on constate dans l'industrie. Des 225 collèges et universités à qui le gouvernement attribue des contrats de recherche, cinq totalisent des sommes équivalentes à celles obtenues par tous les autres réunis.

Ce consentement des universités inquiétait même les directeurs des services gouvernementaux de recherche scientifique. E. N. Piore, que sa qualité d'ancien chef de l'Office Naval des Recherches qualifie particulièrement pour traiter ce sujet, déclara publiquement que les universités devraient veiller avec plus de zèle à leurs propres intérêts, et examiner attentivement les conditions auxquelles elles acceptaient l'argent du gouvernement, — et de l'industrie aussi, d'ailleurs : « Les universités doivent avoir plus de cran », dit-il.

S'agit-il de faire le procès du travail individuel contre le travail collectif ? La tendance très nette qu'on note pour le travail en équipe est étroitement liée à l'importance attribuée à la recherche appliquée. Elle s'apparente aussi aux méthodes adoptées en

temps de guerre pour aborder un « projet ». Certains espèrent que ces méthodes disparaîtront, maintenant que les circonstances ont changé. Hélas, la guerre n'avait fait qu'accentuer la tendance, depuis longtemps perceptible, au développement de la recherche collective.

Les revues scientifiques nous permettent de mesurer ce développement. Dans les numéros parus il y a trente ou quarante ans, on trouve difficilement un article écrit (ou au moins signé) par plus d'un auteur. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, et le nombre croissant des articles parus sous plusieurs signatures prouve qu'il ne s'agit pas d'un phénomène de guerre, mais d'un changement qui affecte toute une génération.

Pour servir d'index approximatif j'ai répertorié dans six périodiques traitant des sciences sociales, tous les articles parus pendant trois périodes : 1920-1922, 1936-1938 et 1953-1955. A l'exception de *l'American Economic Review*, j'ai noté dans toutes les autres revues une augmentation notable du nombre d'articles écrits par deux auteurs : ceux signés par deux, trois, quatre, cinq savants étaient encore plus nombreux. Personne, certes, ne peut indiquer une proportion « exacte » qui varierait d'ailleurs aussi de discipline à discipline. (Ainsi, les savants qui s'occupent de psychologie appliquée travaillent davantage en équipe que ceux des sciences politiques.) La tendance générale n'en dépasse pas moins la variété des disciplines. On constate une augmentation considérable commune à toutes; et, bien que le pourcentage ait fait un bond au cours des années trente, la mode des signatures multiples était déjà un fait dans toutes les disciplines.

. . . .

On ne peut pas affirmer que le nombre de ceux qui sont tout naturellement portés vers le travail en équipe ait augmenté. C'est le *milieu* qui a changé autour des chercheurs, et tous sont sensibles à cette influence, mais à des degrés différents. Un génie qui dépasse tous les autres ne s'agenouillera pas devant l'équipe; un médiocre le fera, qu'on l'y invite ou non. Mais la grande masse de nos savants est entre ces extrêmes; ils ont dû, comme les jeunes *executives*, se plier aux méthodes de la grande entreprise. Et pareils aux jeunes *executives*, eux aussi sont allés trop loin dans cette voie. Les caractères marquants de la recherche organisée, l'importance accordée à la méthodologie, au plan de la recherche, les projets

élaborés en comité ne sont pas à dédaigner. Mais si on les vénère, ils deviennent destructeurs.

Prenons l'exemple de l'élaboration du plan en comité. De plus en plus souvent, les savants ne se contentent pas de surveiller le déroulement des recherches en se réunissant en comités; ils y décident aussi l'objet même de leurs recherches. Ainsi a-t-on pris l'habitude de nos jours de réunir en conférence d'une durée de 2 à 3 jours des équipes de « disciplines connexes » pour examiner un projet de recherche relatif aux sciences sociales. On publie ensuite une brochure indiquant dans ses grandes lignes le problème proposé et le domaine qui conviendra le mieux aux chercheurs. Certes, les savants n'ont pas l'intention d'entraver les autres moyens de recherche, mais les comités conduisent souvent à ce résultat. Malgré l'American Legion et Mr. Reece, membre du Congrès, ces comités ne forment pas un directoire solidaire, étroitement lié; ils reflètent tout simplement les influences si courantes dans le monde universitaire. Mais, pour cette raison, un jeune savant ambitieux — et les savants aussi ont souvent de l'ambition — réglera sa conduite selon ces indications. Il faut beaucoup de courage intellectuel pour étudier des problèmes que personne ne leur a proposés.

Ceux qui accordent les fonds oublient qu'un esprit de grande valeur doit remplir un engagement primordial. Il arrive que cet engagement intellectuel s'accorde fortuitement avec le projet proposé, mais le plus souvent ce projet le détournera au contraire de son véritable sujet de préoccupation. Récemment, vingt savants éminents, appartenant à la même discipline, furent réunis pour écouter le président d'une grande fondation. Celui-ci leur expliqua les projets de cet organisme. L'un de ces savants se rappelle encore le sentiment de malaise qui s'empara de l'assistance. « Je les connaissais tous, et je savais que huit d'entre eux, au moins, étaient engagés dans des travaux vraiment très importants. Mais ce président ne semblait pas s'intéresser à leurs travaux passés ou présents. Il parlait de prendre un nouvel essor; tous ses plans concernaient de *nouveaux* projets, des problèmes nouveaux. Il avait de bonnes intentions, mais nous ne pouvions nous empêcher de penser que le travail qu'il allait financer se solderait en fin de compte par un déficit. »

Lorsque les comités choisissent les problèmes, ils usurpent le rôle fondamental du savant. De grands progrès ont été réalisés

en recherche fondamentale comme en science appliquée parce que des savants s'écartèrent des problèmes que la majorité jugeait « urgents ». Quand Frank Whittle présenta l'idée de son condenseur à jet, il fut accueilli par l'indifférence générale de la bureaucratie scientifique. Oui, ils s'intéressaient à des problèmes nouveaux, mais ces problèmes devaient concerner de meilleurs pistons, de plus parfaites hélices, etc. Pour la raison même que son idée était exceptionnelle, elle ne s'accordait pas avec les idées des distributeurs de fonds de l'époque. Whittle n'obtint une aide que grâce à l'intervention d'hommes comme Launcelot Law Whyte, qui déclara : « C'est un indice de grande signification. Les idées les plus fertiles sont celles qui dépassent les méthodes consacrées et spécialisées, et qui se proposent la solution d'un problème nouveau comme d'une tâche unique, indépendante de tout... Les groupements coopératifs, qu'il s'agisse des grands centres de recherche industrielle ou de petites équipes, ont tendance à se rapporter à ce qui est déjà généralement accepté, ce qui signifie des techniques établies, très spécialisées. »

En cette circonstance, *l'habileté* de l'homme de comité devient un obstacle. Dans un comité qui doit « produire » quelque chose, les membres sont fortement portés vers un accord unanime. Mais si cette chose se présente comme la carte d'un pays inconnu, aucune entente n'est possible, sinon la plus superficielle. Toute entreprise hardie, imaginative, divise les avis par sa nature même, et plus le comité est important, plus nombreuses sans doute seront les personnes froissées.

A ce point capital, la responsabilité morale qu'on éprouve à l'égard de ses collègues devient vraiment un obstacle. Un membre de ce comité est enclin à appuyer une idée, mais hésite à la soutenir avec toute l'énergie nécessaire. Il sera retenu par toute sa bonne volonté, par toute la considération qu'il éprouve pour ses collègues du comité qui, en fin de compte, ne cherchent qu'à faire leur devoir, comme lui-même. Alors il transige, non par timidité, mais par désir sincère de respecter l'opinion des autres. Il arrive que ce respect lui soit difficile — sa courtoisie l'aidera à feindre. Il doit tenir compte de considérations immédiates, sociales et professionnelles : et au cours des séances se déroule un dialogue tacite qui n'a que peu de rapports avec la question en jeu. Qui l'emporta dans la dernière discussion ? Cette dispute va-t-elle nous conduire à une séance de nuit ? A deux reprises déjà, nous

avons repoussé la motion du professeur Un Tel; nous le traitons vraiment assez mal. Lorsqu'on rédigera le compte rendu de la séance, on omettra ces tâtonnements pour réaliser une entente; mais leurs résidus, gris et impalpables, y seront tout de même.

Il est d'autres activités où les comités sont encore moins désirables : mais le recours au comité est devenu un réflexe qui exclut toute idée de faire appel à un seul individu. Si vous désirez obtenir un avis sincère sur le travail par une équipe, ne vous adressez pas à un comité et moins encore à un comité composé des membres du club universitaire. Il est probable que les vertus de la participation déplacent les inhibitions, et l'équipe qui s'étudie elle-même est devenue un phénomène bien établi. La Fondation Ford dotait récemment cinq universités d'une somme de $ 50.000 chacune pour évaluer par un test ce principe de « self-study ». La fondation s'adressa aux spécialistes des sciences du comportement. Pendant un an, comités et sous-comités et comités venus de l'extérieur tinrent séance; puis ils se réunirent, firent des corrélations, et produisirent finalement cinq volumes massifs. Le résultat manquait totalement d'originalité. Dans la plupart des cas, les questions vraiment difficiles furent simplement mentionnées au lieu d'être étudiées à fond. On sous-entendait, mais assez clairement, que presque tout ce qui était imparfait pouvait être perfectionné grâce à une autre aide financière. L'unique analyse pertinente engendrée par les $ 250.000 fut un rapport supplémentaire : mais il était écrit par un seul homme.

Le fléau de « l'avant-projet de recherche » accompagne le projet de l'équipe et le plan établi par le comité. Au lieu de s'unir dans un assemblage souple permettant aux savants de suivre leurs propres voies, tous ceux qui travaillent à un projet sont ligotés par un immense plan préfabriqué dans tous ses détails. Lorsqu'il s'agit d'une recherche appliquée dans un domaine très spécial et en cas d'extrême urgence — mettons pour la construction d'un radar — cette discipline de groupe est valable, car elle concentre sur le sujet l'intérêt de tous, et dans toute recherche, cohérence et méthode sont des qualités nécessaires. Mais si ces qualités sont prédominantes, le savant concentre son attention hors de sa recherche, sur des sujets secondaires.

Or, pour les administrateurs, ces sujets ne sont pas d'ordre secondaire. Ces hommes sont nécessaires, souvent sages, mais il est certain que les qualités qu'ils admirent sont en contradiction

directe avec les conditions de la découverte. De l'ordre, une direction définie, un compte rendu fidèle, tout cela est fort important pour la bonne tenue d'une installation : l'Organisation a tendance à se rebiffer devant la curiosité sans but, désordonnée, hors de programme, futile, et qui est merveilleusement pratique.

En tant que savant, l'administrateur connaît la valeur de la recherche menée en toute liberté. Mais il joue aussi le rôle d'une sorte de surveillant, ce qu'on pourrait lui demander de plus difficile serait de ne pas surveiller. Le fait d'accorder des subventions n'offre pas beaucoup de possibilités d'exercer une surveillance sévère. Le seul domaine où l'homme de comité peut exercer cette surveillance est celui des avant-projets de recherche. Un savant qui a pris part à de nombreuses sessions de comités de subvention, Curt Richter, de l'Université Johns Hopkins, exposa ce problème aux collègues de la manière suivante :

Nous choisissons la seule partie réelle de la demande, son avant-projet : la manière dont notre homme se propose d'exécuter le travail. Nous posons de nombreuses, de très nombreuses questions. Les candidats, qui se rendent compte de cette méthode, remplissent leurs avant-projets de détails de plus en plus nombreux. C'est un cercle vicieux. Avant la seconde guerre mondiale, un candidat pouvait demander une subvention en présentant un projet de quelques lignes, un paragraphe peut-être. Aujourd'hui, il couvrira six à huit pages d'un texte tapé à la machine simple interligne. Et il est possible que le comité exige encore des renseignements supplémentaires. Dans ces conditions il est devenu d'usage courant qu'on passe la décision à un autre. Les projets vont de comité en comité. Je me rappelle un cas où six comités furent consultés — et pour la raison suivante : personne ne croyait être en possession d'informations suffisantes pour prendre une décision ferme.

Ce phénomène de l'avant-projet est dû en partie à la qualité positive du savant devenu administrateur. Il cherche à se montrer constructif. Pour beaucoup, ce rôle d'intermédiaire passif de distributeur de fonds semble pénible ; ils désirent s'acquitter entièrement de leur tâche en se chargeant d'un rôle actif. Ils devraient, pensent-ils, ouvrir un nouveau genre d'enquête, faire la liste des problèmes qui attendent encore leur solution. Ainsi, au lieu d'attendre qu'on vienne vers eux, ils cherchent au dehors, trouvent et réunissent les chercheurs autour d'un projet déterminé.

Cette supervision préalable donne plusieurs résultats malheureux. D'abord, elle accentue encore la dépréciation de l'individu. Il est significatif que dans la discussion concernant l'avant-projet, on parle moins de certains individus que de catégorie d'individus; il ne s'agit pas au fond de grouper plusieurs hommes vraiment éminents, mais de réunir *un* anthropologue, *un* économiste, *un* psychologue — comme s'il suffisait de définir un but, et de composer un plan judicieux d'organisation pour faire une découverte.

Un tel planning accentue encore l'intérêt déjà évident que les jeunes gens portent aux côtés extérieurs de la recherche plutôt qu'à son véritable contenu. La méthodologie est devenue — tout particulièrement lorsqu'il s'agit des sciences sociales — un moyen d'obtenir un grand prestige. Ceux qui y feront leur chemin s'éloigneront considérablement du milieu qu'ils devaient étudier. On considère maintenant qu'il est déplacé, pour un sociologue de tout premier rang, de se mettre personnellement en rapport avec les gens. On en charge une légion d'émissaires, afin que le grand savant puisse analyser en paix le comportement des individus ainsi interrogés et étudiés. Lorsque les jeunes gens évoquent un plan d'étude « sophistiqué », ils pensent à ce genre de procédé.

De nombreux savants ont une notion plus juste des choses, mais les contraintes actuelles les forcent à parler de leur découverte en termes d'« avant-projet » : ainsi la véritable nature de la science s'obscurcit-elle encore dans l'esprit de ceux qui leur succéderont un jour. Un jeune savant, Walter Roberts, remarque : « La science des laboratoires diffère énormément de la science qu'on évoque ailleurs. La véritable science est sans ordre précis, elle dépend de nos pressentiments et inspirations, de nos colères, et la recherche elle-même est accomplie d'une manière toute personnelle. Il y a trente ou quarante ans, son compte rendu était présenté de la même façon. Un savant eût relaté ainsi sa grande découverte : « Je travaillais à telle ou telle réaction, lorsque je fis tomber par inadvertance quelques gouttes d'acide sulfurique. J'observai alors un phénomène étrange.. » Personne aujourd'hui ne s'exprimerait de la sorte.

Gerard Holton, de l'Université de Harvard. cite l'exemple de la théorie atomique de Dalton, au début du XIXe siècle. « On sait que ce travail conduisit Dalton aux concepts qui firent époque : l'atome chimique, le poids atomique, la loi des proportions multiples... mais il faut souligner que chacune des étapes citées

ci-dessus fut positivement fausse ou en contradiction avec la logique. » Et aujourd'hui ? Holton continue : « Il est devenu d'usage courant de substituer à la manière dont les choses se sont passées « en privé », une manière adéquate de les présenter en public, afin de pouvoir présenter rétrospectivement des résultats provenant de notions fondamentales claires. Quelques paragraphes bien tournés cachent souvent des mois d'efforts inutiles, où l'enchaînement des faits nouveaux est présenté dans un ordre chronologique totalement opposé à la vérité, à la grande confusion des étudiants et des historiens futurs [1]. »

Ainsi s'est développée la mystique des grandes entreprises dans le domaine de la science. Il ne s'agit pas encore d'une action effective. La décadence du chercheur individuel n'est qu'un phénomène accessoire, et aucune tendance philosophique ne l'a encore nettement formulée. Mais un *statu quo* ne peut persister sans le soutien d'une idéologie. Nous cherchons à nous rassurer dans tous les domaines, à nous persuader que tout va pour le mieux et la science ne fait pas exception. Des signes indéniables prouvent qu'on est à la recherche d'une analyse raisonnée tendant à justifier la décadence de la pensée individuelle.

Dans une série d'articles publiés à cet effet dans *Teamwork in Research* [2], nous voyons plusieurs auteurs, tous de bonne foi, soutenir cette théorie incroyable. On pose des postulats identiques à ceux déjà exposés dans les grandes entreprises : l'équipe est supérieure à l'individu, on aide au succès en se supprimant, et ainsi de suite. On y retrouve aussi, parmi d'autres, la théorie de « l'inflammation spontanée ». Cette théorie ne met pas en doute la puissance créatrice de l'équipe, qui dépasserait hors de toute mesure celle de l'individu, mais cherche seulement à définir le *nombre des co-équipiers.* (L'inflammation ne se produit pas si ce nombre est inférieur à quatre; plus de dix équipiers l'empêchent.)

Ces efforts sont pourtant révélateurs. On y parle souvent des déceptions du savant, mais rien n'est plus significatif que la présentation de l'administrateur frustré de ses espoirs. Dans un passage particulièrement angoissant, Howard Tolley, conseiller à la Fondation Ford, traite de « l'individualiste » et de « l'équipe

1. « On the duality and Growth of Physical Science ». *American Scientist*, janvier 1955.
2. Édité par George P. Bush et Lowell Hattery (Washington D.C. American University Press.)

de recherche ». Après avoir déclaré en quelques paroles aimables, que l'individualiste est, lui aussi, utile à l'équipe, il arrive à son vrai sujet. « Même si l'équipe est constituée depuis un certain temps, il est possible que l'individualisme relève la tête et gâche l'effort commun », et il met le lecteur en garde : « L'un des équipiers se fatigue et éprouve un sentiment de déception. Il le manifeste de différentes manières. Il s' « absente ». Il ne vient plus près de vous pour bavarder un peu. Il se renferme en lui-même. Il demeure assis à regarder par la fenêtre. »

Quel administrateur ne serait pas déçu par une telle attitude? Cet homme ne veut pas vous parler. Il ne veut pas écouter vos conseils. Il est là, assis, le regard perdu, parti dans un univers où vous ne serez jamais admis. C'est un défi lancé à toutes les capacités d'arbitrage dont dispose l'administrateur. Si celui-ci ne peut pénétrer dans l'univers privé de cet homme, il l'en fera sortir d'une manière ou d'une autre. L'administrateur chargera donc le chef d'équipe de cet exploit, suggère Tolley. « Il doit engager la conversation, il doit inviter l'individualiste à déjeuner, il cherchera l'origine de son inquiétude, il lui prodiguera ses conseils. » A la longue, ces accès de comportement anormal s'espaceront. « Le but, dit Tolley, consiste à modeler, à adapter par degrés l'individualiste qui, tout en gardant encore les traces de sa tendance, inclinera de plus en plus à envisager les choses du point de vue de l'équipe, pensera comme ses collègues et en fonction de son équipe. »

Cette allégation nous révolte par sa franchise. D'autres ont moins d'audace. Ils soutiennent leur point de vue avec plus de discrétion, mais leur message essentiel est le même. Ils désirent rendre ces hommes heureux, qu'ils le veuillent ou non.

Le procès intenté à l'individu contient encore un autre raisonnement, qu'on pourrait qualifier de capital. « *Y a-t-il encore,* demandent certains, *des choses à découvrir?* » Lorsque j'entendis pour la première fois les jeunes stagiaires affirmer, très sérieusement, que tous les progrès fondamentaux étant accomplis, c'était maintenant au tour des techniciens de briller, je chassai cette idée qui me paraissait ridicule. Mais ils n'étaient pas seuls à l'avoir. Récemment, des savants respectables exprimaient une opinion presque identique, quoique en termes plus tortueux. Ils ne prétendent pas qu'il ne reste plus rien à découvrir, mais ils déclarent que nous *savons maintenant ce qui reste à découvrir.* On trouve

aussi périodiquement, dans les revues scientifiques, des essais de préciser le domaine de ces découvertes potentielles [3].

Un observateur de la pensée philosophique résume ainsi ce point de vue, probablement optimiste : « Il reste encore, n'en doutons pas, de nombreux moyens de combiner les découvertes anciennes. Mais il s'agit alors d'inventions extérieures à la science, dans le sens où celle-ci découvre les « lois » de la nature. Je crois qu'on peut comparer ces lois à l'action qui consiste à dresser la carte géographique de la terre. Je conçois difficilement que ces lois puissent être en nombre infini, ou qu'on puisse perfectionner indéfiniment leur énoncé. Certes, nous n'avons pas encore découvert toutes les lois. *Mais nous pouvons, au moins, dresser avec confiance la liste des choses que nous ignorons.* » Un récent numéro du *Scientific American* énumère comme suit les problèmes qu'il considère comme de toute première importance : « Qu'est-ce que la matière? Quelle est la force qui maintient la cohésion du noyau de l'atome? D'où viennent les rayons cosmiques? Pourquoi les galaxies sont-elles en forme de spirale? Est-ce un univers de hasard ou de lois? Quelle est la composition de la protéine? (c'est-à-dire : qu'est-ce la vie)? Qu'est-ce que la mémoire? Et certaines autres questions. » Voilà, ni plus ni moins, l'affaire, pensent beaucoup.

« En outre, poursuivent les observateurs, la découverte est inévitable. Le fait que plusieurs savants ont fait les mêmes découvertes, indépendamment les uns des autres, soutient un optimiste, réfute la thèse du « grand homme » si chère au cœur du profane. La découverte est avant tout une question de *chance*. On pourrait juger cela irrévérencieux, mais je crois que, même sans Einstein, nous aurions probablement la théorie de la relativité. »

Poussée à ces conclusions ultimes, cette interprétation technologique de l'histoire de la science est foncièrement dirigée contre l'individu. Car s'il est vrai que la découverte fondamentale est inévitable et que nous avons épuisé presque toutes les possibilités de les accomplir, il existe de moins en moins de raison pour favoriser les conditions qui mènent à ces découvertes. Les stagiaires auraient

3. George Gamow, le physicien, écrit dans *Physics Today* (vol. 2, nº 1, janvier 1949) : « Il me semble que notre science indique nettement une convergence, bien qu'on puisse qualifier cette déclaration de rêves dorés. Nous remarquons toutefois en nous basant sur notre analyse, que dans le domaine des microphénomènes il ne reste qu'une grande région à explorer : la théorie de la longueur élémentaire, dans sa relation avec le problème des particules élémentaires. »

donc raison : on devrait attribuer la préférence aux travaux par équipe pour combiner et recombiner ce dont nous avons déjà la possession.

Conversant avec son ami Lucien Price, Alfred North Whitehead rappela que, vers 1880, on croyait à Cambridge que l'on connaissait tout en physique — tout ce qu'il était possible de savoir, — et que lui, comme les autres, pensait que c'était une discipline presque fermée. « Arrivé au milieu des années 90, dit-il, on remarquait de légères secousses, un tremblement, comme si tout n'était pas si solidement établi, mais personne ne se rendait compte de ce qui allait arriver. En 1900, la physique de Newton n'était plus debout. C'était fini ! En ce qui me concerne, l'effet fut très profond : on m'avait berné une fois, on ne m'y prendra plus. »

Le profane peut, de son côté, arguer que compter avec tant d'assurance le nombre des problèmes qui nous séparent de la vérité totale lui semble un manque de logique inconcevable : qu'on puisse affirmer qu'on sait ce qu'on ne sait pas. Il peut aussi rappeler que nous avons déjà entendu ces théories; que, d'âge en âge, les techniciens étaient convaincus du proche accomplissement de toute connaissance humaine, et qu'ils s'étaient toujours trompés. Et que le ciel en soit loué ! Si ces affirmations étaient vraies, leur conséquence serait trop horrible pour être acceptée; car alors, la connaissance finie, tout mystère et tout appel disparus, que notre monde nous paraîtrait vide de sens et d'un ennui assommant !

IL FAUT AIMER LE SYSTÈME

Pour présenter sous forme de roman la division entre Morale protestante et Morale sociale, qui existe dans la vie des grandes entreprises, on pourrait proposer — en poussant aux extrêmes — la situation suivante :

Un *executive* des cadres moyens de l'administration, employé dans une petite usine, succursale d'une très puissante, se trouve dans une situation difficile. Il s'aperçoit que la fabrique est sur le point d'être détruite par une explosion. Il existe un moyen de la sauver : s'il appuie sur un certain bouton, on évitera la ruine. Malheureusement, au moment d'appuyer, il voit arriver son chef. Ce chef est un misérable, un imbécile, et il est si effrayé qu'il semble avoir presque perdu la raison. « N'appuyez pas sur le bouton ! » dit-il.

L'homme du cadre moyen n'est pas un rebelle; il sait que le chef, si stupide qu'il soit, représente l'Organisation. Mais il voudrait sauver la vie de tous. Et l'alternative se pose ainsi : s'il appuie sur le bouton, il n'agira pas en membre parfait de la grande entreprise, mais l'usine sera sauvée. S'il n'appuie pas, il sera un parfait membre de son entreprise et l'usine sautera, réduite en miettes. Une alternative vraiment embarrassante, direz-vous...

Nous trouvons pour ainsi dire le même problème fondamental au cœur du roman le plus répandu aux États-Unis dans les années d'après-guerre. Il s'agit du livre de Herman Wouk, *Mutinerie sur le Caine*, et il est rare qu'un roman ait à tel point bouleversé les contemporains. Son succès est certainement dû en grande partie à l'allure vive de son récit, et même si l'auteur l'avait conclu autrement, son succès eût été assuré. Mais c'est par ses résonances morales que ce roman s'impose. On y trouve, porté à la n^e puissance, le problème de l'individu contre l'autorité, et de telle façon qu'aucun lecteur ne peut l'esquiver. Nous devons, avec l'auteur, faire notre choix, un choix qui nous est présenté en fin de compte comme un acte moral.

Par cette hardiesse, *Mutinerie sur le Caine* fait époque dans le changement des valeurs américaines. Les romans populaires ont suivi depuis longtemps cette même tendance, comme nous le verrons dans le chapitre suivant et la *Mutinerie sur le Caine* ne présente sous ce rapport qu'une phase de l'évolution. Mais il est plus franc. Contrairement à la littérature populaire, il ne sucre pas la recette pour la rendre plus facile à avaler : le livre est catégorique. L'auteur place son protagoniste devant un dilemme et, grâce à une intrigue rigoureuse, élimine toute solution moyenne de facilité. Le protagoniste ou bien doit faire ce qu'il considère comme juste, ou doit agir selon les règles du système.

Il est parfaitement possible au lecteur de s'identifier avec cet homme. C'est le lieutenant Maryk, commandant en second du dragueur de mines *Caine*. Maryk n'est pas un plaisantin, mais un homme lent et plutôt flegmatique, qui travaille dur, et ne pense qu'à bien remplir sa tâche. Il aime le système et ses goûts l'orientent vers une carrière de la marine de guerre car il n'est qu'officier de réserve.

En temps normal, il mènerait une vie régulière, active et sans événements. Mais le navire où il est second est commandé par un psychopathe, nommé Queeg. Maryk d'abord refuse obstinément

d'entendre les avertissements que lui prodigue, touchant Queeg, le lieutenant Keefe, écrivain dans la vie civile. Mais lentement il entrevoit la vérité; et au cours d'une série d'événements préliminaires l'auteur ne laisse aucun doute dans l'esprit de Maryk — ou du lecteur : Queeg est en effet une brute, un névrosé, un lâche, et, ce qui sera le plus important par la suite, un incompétent.

En de nombreuses situations semblables, les subordonnés trouvent le moyen de se défendre sans mettre ouvertement le système en cause. Ils peuvent demander à être transférés en masse, et punir ainsi leur supérieur; ils peuvent le contrôler par le moyen d'un chantage exercé en groupe et ainsi de suite. Mais Wouk amène une situation si dramatique que de pareilles réconciliations deviennent impossibles. Il place le *Caine* au centre d'un typhon. Terrifié, Queeg tourne le navire vers le sud, de telle manière qu'il ne fait plus tête au vent. Maryk le supplie de garder le navire en direction du vent, car c'est leur unique chance de salut. Queeg qui, maintenant, ne fait que bredouiller de peur refuse de retourner le navire tête au vent. Le bâtiment est sur le point de sombrer.

Que doit faire Maryk ? S'il n'intervient pas, ils sont tous perdus. S'il fait usage de l'article 184 des Règlements de la Marine, et s'il relève le commandant de sa fonction pour des raisons de santé, il se prépare de graves difficultés futures.

Maryk se décide. Il relève Queeg de son commandement avec toute la dignité possible et tourne le navire dans la direction du vent.

Le bateau frémit et plonge toujours, mais tient les flots.

Comme pour affirmer l'exploit de Maryk, un destroyer qui n'a pas su se sauver passe à côté, la quille en l'air.

Il s'ensuit plus tard un conseil de guerre pour Maryk et les jeunes officiers subalternes, ses collègues. Son avocat, Barney Greenwald, porte sur Queeg des jugements fort adroits, apparemment justifiés. Au cours d'habiles interrogatoires, il le fait apparaître comme un être lâche et névrosé. La cour acquitte Maryk. La carrière de Queeg est brisée.

Et voici que l'auteur renverse la situation. Au cours de la petite fête qui suit le verdict, l'avocat Greenwald déclare à Maryk et aux jeunes officiers, *qu'eux* et non Queeg furent dans cette histoire les véritables coupables. Queeg, explique-t-il, était un officier de carrière, et sans officiers de carrière il ne serait pas possible de faire fonctionner le système où entreront plus tard les officiers de

réserve. Puis, atteignant un point culminant, dans une déclaration si forcenée qu'elle n'a pas sa pareille dans les romans contemporains, Greenwald crie qu'il est juif, que sa grand-mère a été bouillie pour être transformée en savon en Allemagne, et que grâces soient rendues aux Queeg qui continuaient à commander la flotte. Et il jette un verre de champagne à la tête de Keefe.

« Je vois maintenant que nous avions tort », écrit plus tard un des jeunes officiers subalternes, avec la bénédiction de Wouk. « Voici ma pensée, si l'on a la malchance de servir sous un capitaine qui est un âne incompétent — et c'est un des hasards de la guerre — il n'y a rien d'autre à faire que de lui obéir comme s'il était l'homme le plus sensé et le meilleur du monde ; on doit cacher ses erreurs, faire avancer le navire et tout supporter. »

Voici une étonnante négation de la responsabilité individuelle. Le système est présenté entouré d'une telle mystique, que le « mal » devient le « bien ». Que serait-il arrivé si Maryk *n'avait pas* relevé Queeg ? On nous demande d'accepter la morale sous-entendue : il eût mieux valu laisser périr le navire et ses centaines d'hommes plutôt que de contester l'autorité, ce qui semble une drôle de façon de continuer de faire avancer un navire. Certes, Wouk ne pousse pas ses déductions jusqu'à un terme aussi brutal, et lorsque tout est fini, il nous suggère que tout se serait bien passé même si Maryk n'avait pas changé la direction du navire. Mais la leçon est claire. Il n'appartient pas à l'individu de mettre en doute le système.

C'est un point de vue extraordinaire. Mais fut-il repoussé par les Américains ? Presque tous les critiques littéraires ont souligné cette attitude dans leurs articles — et la plupart se montrèrent d'accord [5] en partie par réaction contre ce véritable mascaret de

5. A l'exception de quelques articles parus dans les magazines de moindre importance, la réaction de la critique avait été fort favorable. Je constate, à la lecture des coupures de revues, que peu de critiques ont ergoté sur la morale. Ce furent des critiques de théâtre et de cinéma — l'écart de trois ans entre la parution du livre et la présentation de sa version théâtrale et cinématographique leur permit probablement de prendre une double prise de vue —, qui soulevèrent des doutes. John Mason Brown dans le *Saturday Review*... « Il nous demande brusquement de pardonner à ce Queeg, dont il avait prouvé l'incapacité de commander ». Martin Dworkin écrit dans *The Progressive* : « Wouk veut moins de pensée et plus d'obéissance... d'autres voix l'expriment plus clairement que Wouk, qui lui au moins, est encore incertain. » Mais la majorité des critiques approuve, même des critiques habituellement aussi avisés que

livres parus après la guerre et qui, dans une colère impuissante, personnifiaient les maux de la guerre par les officiers et la discipline. Mais on n'oublie pas la portée morale plus générale du livre. *Mutinerie sur le Caine* exprimait le besoin d'appartenir à un groupe, d'accepter l'état de choses tel qu'il est. Si l'on réussit à nous démontrer que c'est un mérite d'obéir à un Queeg, il sera aisé d'admettre les ordres moins pénibles de l'autorité courante! Les gens « si intelligents », qui doutent de tout, qui induisent les autres en erreur sont les vrais coupables. C'était Keefe, avec son esprit trop fin, qui, en irritant continuellement l'autorité, égarait les braves Maryk. Barney Greenwald, lui aussi, était trop intelligent pour son propre bien. Pour se racheter, il devait lancer un verre de champagne à la sale tête d'intellectuel de Keefe.

On pourrait soutenir que le consentement du public n'était qu'apparent, et que si les gens avaient réfléchi davantage à la portée de cette morale, ils l'eussent repoussée. Pour me faire une idée de ce qui arriverait si les gens prenaient conscience des implications du livre de Wouk, je tentai une modeste expérience. En collaboration avec les autorités d'un petit cours préparatoire, je proposai un concours. Les élèves devaient écrire un essai dont le sujet serait *La Mutinerie sur le Caine.* Les vainqueurs seraient choisis sur la valeur littéraire de leur essai et non pour le point de vue exprimé : mais le véritable sujet fut le dénouement moral du roman.

Voici le règlement de ce concours :

L'essai, qui devrait contenir 500 *à* 1.000 *mots, traitera les problèmes suivants :*

1° *Quelle est la morale centrale exposée dans le dénouement de* La Mutinerie sur le Caine*?*

2° *Comment l'auteur, Herman Wouk, s'exprimant par le truchement de ses personnages, envisage-t-il les conséquences de ce dénouement?*

3° *Comment s'accordent ces conséquences et l'opinion de l'auteur à leur propos, avec la vie en général, telle que vous la connaissez?*

Quand les essais furent terminés, nous constatâmes avec plaisir que les auteurs avaient tous très bien saisi le sujet essentiel. Ce

Brooks Atkinson et Walter Kerr. (Kerr : «... nous sommes vivifiés par une déclaration vibrante, chaleureuse et parfaitement admissible en faveur de Queeg ».)

fut, dans un sens, un test parfaitement non dirigé; certes, ils avaient tous sollicité les conseils de leurs professeurs, et il était non moins clair qu'ils cherchaient avec beaucoup d'obstination les secrètes intentions de Wouk. Leur jugement touchant les mutins dépendait considérablement du jugement de Wouk et il est compréhensible qu'ils fussent incertains de la décision qu'ils devaient prendre. Mais, dans l'ensemble, ils réussirent à saisir le sens essentiel de la question. Chacun l'interpréta différemment, en fonction de sa propre vie mais tous remarquèrent qu'il s'agissait du problème de l'indépendance individuelle contre le système. A l'exception d'un seul, tous les étudiants se déclarèrent en faveur du système. Peut-être se sont-ils entendus, et ont-ils ainsi renforcé cette tendance, mais leurs formules, leur perplexité touchant la position de Wouk nous assurèrent de leur sincérité. Plusieurs n'étaient pas de l'avis de Wouk, mais la raison de leur désaccord fut la suivante : il ménageait trop les mutins. Voici quelques échantillons de leurs conclusions :

Des règles et règlements conditionnent toutes nos actions, nous devons les respecter, et c'est l'expérience seule qui nous l'enseigne : l'exemple de Willie Keith en est la preuve.

Je ne suis pas d'accord avec l'auteur, car je crois qu'il faut obéir aux lois en toute circonstance.

A mon avis, la vie est comme une partie de base-ball, qui comporte des lois et des règles, établies par beaucoup pour le bien de tous. Mais il y a des gens qui, comme de jeunes « bleus », croient diriger leurs actions à leur gré et non selon la manière acceptée par tout le monde. Certainement, on rencontrera des situations pénibles, mais celui qui viole les lois de la société sera puni d'amende, de prison et peut-être même de mort.

Ce livre fournit encore un exemple, un subordonné ne devrait jamais avoir le droit de suspecter l'autorité.

Du point de vue de la morale, toutefois, l'action de Maryk est contraire à la loi.

Nous trouvons dans la vie quotidienne des faits parallèles à ceux qui étaient déterminants dans l'affaire de la mutinerie sur le Caine... *Le professeur qui permet à ses préférences personnelles d'influencer les notes de classe, l'homme politique qui accuse les autres de ses propres erreurs sont des exemples de fraudeurs... Greenwald, l'avocat de Maryk, avait troublé Queeg, avait tourné les paroles de Queeg de telle façon qu'il semblait un être stupide.*

Les hommes ont toujours été soumis aux lubies de leurs supérieurs. Il en sera toujours ainsi. On doit admettre ce fait, car autrement on ferait naître l'anarchie.

L'étudiant qui ne partageait pas ces points de vue n'était pas un rebelle. Lui aussi soulignait la nécessité des codes, des règles et des règlements, au cas où la société doit vraiment avoir un caractère collectif. Mais, à la différence des autres jeunes auteurs, il fit cette énumération avant et non après le « pourtant ». « Un homme, écrit-il, a-t-il le droit de faire ce qu'il juge vraiment juste en toutes circonstances ? » Après avoir attiré l'attention sur les dangers de la conscience individuelle il arrive à cette conclusion : « Cet homme doit se rendre compte qu'une décision erronée, aussi sincère qu'elle soit, l'exposera à la critique et probablement à des sanctions. Malgré tout, et après avoir pris tout en considération, son devoir moral lui commandera d'agir selon son propre jugement. »

Son devoir moral lui commande d'agir selon son propre jugement. Cette idée est-elle donc devenue anachronique ? Quinze étudiants contre, un seul pour, c'est une faible indication, du point de vue numérique, sur l'état de l'opinion publique. Ces voix ne constituent pas un changement soudain des valeurs acceptées. Si la question concernant Queeg avait été posée vers 1939, je présume que le pourcentage des voix en faveur de Maryk eût été plus élevé qu'aujourd'hui. Mais tout de même la majorité eût voté contre lui.

Un changement des valeurs a eu lieu, dont les répercussions lointaines sont considérables. Nous n'avons, jusqu'ici, parlé que d'un seul livre, et d'une seule décennie. Même si l'on obtient ainsi un résultat acceptable, cela n'indique pas *d'où* est parti le changement du point de vue de la morale populaire. Je vais donc maintenant jeter un coup d'œil sur l'ensemble des romans populaires, tels qu'ils étaient jadis et l'orientation qu'ils semblent prendre aujourd'hui.

LA SOCIÉTÉ, HÉROINE MODERNE

La mutinerie sur le Caine n'est qu'un pas en avant sur un chemin depuis longtemps tracé. Admettons qu'un grand nombre d'éléments que nous jugeons contemporains dans le roman populaire

appartiennent à tous les âges. Ce qui est blanc a toujours été blanc; le noir aussi, avec quelques nuances de gris intermédiaires. Les coïncidences ont toujours été outrées et les dénouements heureux, ou tout au moins annonciateurs d'un avenir meilleur. Pourtant, il est bien établi que le roman populaire raconte ce que les gens désirent entendre et constitue, de ce fait, un baromètre fort utile. Que la « fiction » guide son public, ou en soit seulement le reflet, elle indique des changements dans les convictions populaires. Ces changements sont lents, et il faut remonter dans le passé pour les bien observer.

Prenons, au hasard, un roman populaire paru vers 1870. La morale protestante s'y trouve en plein épanouissement. On accepte alors sans difficulté que les victoires du héros sur ses adversaires et l'accumulation de ses richesses soient des équivalents de sa piété. On présente le héros en lutte contre son entourage, et si la chance est une aide indispensable, sa victoire est tout de même moins un accident que la récompense accordée par une juste providence. Le livre l'expliquait, mais pas toujours. Cette morale, en effet, demeura jusqu'à la fin du siècle si incontestée, qu'on pouvait se passer de l'exposer. Les héros s'avouaient ouvertement, triomphalement, comme des matérialistes. S'ils épousaient la fille du patron, ou s'ils se poussaient un peu brutalement en avant, c'était tout à fait selon l'ordre des choses.

Jetons un regard d'adieu sur l'un de ces héros, celui du roman de John Walker Harrington : *La réussite d'Ottenhausen*, paru dans la revue *McClure's* en mars 1898 (précédant de quelques années la période à scandales de ce magazine). Le jeune Ottenhausen est envoyé par l'entreprise qui l'emploie dans une fonderie dont il doit assumer la direction. Le patron a une fille aux yeux bleus, qui se trouve à cette même date dans le manoir familial, le « Nid d'Aigle », proche de la fonderie. Dans cette splendide résidence elle offre une réception à ses invités. Ottenhausen arrive, a une brève entrevue avec la jeune fille et apprend brusquement que les choses vont mal dans la fonderie de la vallée. Des anarchistes ont incité les ouvriers à la révolte. Ottenhausen se précipite, arrive au bas de la colline, saisit ses deux pistolets et avance vers les ouvriers. Ces misérables tremblent devant lui. « Les hommes de la fonderie Laird ont trouvé leur maître. »

Ottenhausen se tient, triomphant, devant les ouvriers quand

arrivent les invités du manoir. La fille du président est parmi eux. Citons le dernier paragraphe de l'histoire :

Tout en haut d'un puissant building, à Columbus, vous trouverez une porte avec une plaque de porcelaine portant l'inscription : Directeur général. *C'est Carl Ottenhausen qui est assis derrière cette porte, c'est lui qui dirige maintenant la Mingo Coal and Iron Company. Il possède une très belle maison dans le quartier élégant. Elle ferait honte au « Nid d'Aigle ». Une jeune femme aux yeux bleus y dirige la domesticité et son regard rayonne de gaieté.*

Avec les années ce matérialisme devint plus discret. Les articles de *McClure's* dénoncent maintenant énergiquement des personnes ressemblant fort à Ottenhausen et condamnent leur cupidité. Les romans furent plus lents à suivre le mouvement, mais dès que Veblen et Steffens et les autres se furent mis au travail, les héros de roman ne purent plus jouir de leurs richesses en toute innocence. Vers les années 20, le héros, qui connaît toujours parfaitement la valeur de l'argent, et qui épouse aussi la fille du patron, épouse une jeune fille qui se trouve être la fille du patron. Encore quelques années, et il ne s'agit même plus de cela. Et aujourd'hui, après les changements sociaux des vingt dernières années, on voit des romans, où le héros épouse quelqu'un qui se trouve *ne pas être* la fille du patron. Dans une nouvelle, récemment publiée par le *Saturday Evening Post*, la situation, par exemple, est la suivante : Le héros devient amoureux d'une riche héritière qui possède une péniche-maison dans le voisinage. En réalité, c'est une secrétaire qui s'occupe de la péniche aménagée de son patron. L'heureux dénouement arrive quand le héros apprend la vérité.

Mais ne déduisons pas de ces exemples que notre littérature populaire est devenue au fond moins matérialiste. Elle est devenue seulement plus hypocrite. Les héros d'aujourd'hui ne convoitent pas la fortune, mais sont certainement aussi avides de goûter les plaisirs de la vie. On interprète cet appétit comme une renonciation au matérialisme plutôt que comme sa pleine acceptation — ce qu'il est pourtant, en réalité. Le héros typique des romans qui, après la guerre, parurent en si grand nombre à New York, est le plus souvent un intellectuel. Après avoir fait un choix douteux entre le « bien » et le « mal », il s'en va vivre à la campagne pour y trouver le vrai sens de la vie. On voit difficilement la signification de ce sens de la vie. L'égalité nouvelle qui règne aujourd'hui dans les

divers secteurs de l'activité permet à ce fugitif du culte de la déesse Succès de vivre bien plus à l'aise que ses collègues ulcérés restés en ville. Et, à bien des égards, ce sont ceux-ci les moins matérialistes. Notre héros a abandonné le champ de bataille, lieu de ses vrais combats. Dans sa retraite il écrit pour un journal local et se donne l'air d'un natif du pays. Il esquive ainsi tout conflit et réussit entre temps à mener une vie aisée grâce à son élevage. Il n'a pas de Cadillac, mais la Hillman Minx suffit parfaitement; les poulets s'entassent dans la chambre froide et il y a sans doute un poste à haute fidélité dans l'étable qu'il a aménagée avec sa femme. Tout cela est très raisonnable, mais tout de même trop confortable pour un ascète.

Ce matérialisme hypocrite a récemment changé de tactique. Les auteurs, à leur tour, ont subi la contamination des bons sentiments. Les héros ne quittent plus le lieu de leurs exploits. Mais ils misent toujours sur les deux tableaux. Ils veulent et le drap, et l'argent.

Réfléchissons sur le message contenu dans *The Man in the Gray Flannel Suit.* Le héros de cette histoire est Tom Rath, qui « retourne héroïquement » à la vie civile. Son patron lui propose un emploi très bien payé. Tom refuse et l'attrape même vertement pour l'avoir offert.

Il déclare qu'il travaille trop, qu'il veut rester le plus possible avec sa famille. Est-ce un sacrifice ? Bénis soient ceux qui consentent toujours. Le patron réplique qu'il donnera à Tom un bon petit poste, pas trop fatigant. Et l'on apprend aussi que l'héritage de grand-mère, une belle propriété, sera lotie en menues parcelles. Ainsi Tom et Betsy auront cet argent qu'ils convoitent si patiemment. (« Un des rares livres de la littérature présente », déclare, sous forme de publicité, la lettre d'un lecteur reconnaissant, « qui nous rendent fiers d'appartenir au genre humain ».)

Patterns est également une histoire très singulière du monde des affaires. Ici, le héros ne craint pas le travail, mais il n'est pas moins hypocrite... Les méthodes sans scrupules d'un pirate de l'industrie l'épouvantent. Lorsque celui-ci lui offre une situation élevée dans son entreprise, notre héros refuse net. Son honnêteté se révolte et il dit sa pensée avec des mots cinglants. Ayant ainsi libéré sa conscience, il accepte l'emploi (et le salaire est doublé). Dans le finale, chef-d'œuvre de « vouloir le drap et l'argent », le

héros menace le patron : il lui cassera la figure s'il remarque une filouterie.

Le changement apparaît dans l'attitude des héros envers la société et non dans leur matérialisme foncier. Dans les romans populaires de la génération précédente, on trouvait toujours certains éléments de conflit entre l'individu et son entourage. Même si les circonstances venaient à son aide, le héros *devait* agir — tout au moins faire semblant d'agir — avant d'obtenir sa récompense. Ce n'est guère le cas aujourd'hui. La société est devenue si bienveillante qu'il ne reste plus de conflit, plus de raison pour se révolter. Le héros s'*imagine* seulement des raisons.

Un conflit, — ou au moins l'apparence d'un conflit — est indispensable à toute bonne nouvelle. L'auteur contemporain tourne la difficulté. Il sépare certains éléments d'un milieu, déguise ses vertus — d'une manière ou d'une autre. Le héros s'y laisse prendre : toutes ses difficultés proviennent de cette vision erronée de son existence. Le dénouement arrive vite. L'auteur arrache simplement les voiles. Tout était parfait dans cette histoire, seul le héros l'ignorait. Soulagé il apprend que le sage accepte l'inévitable.

Voici la jeune fille de province qui projette de se marier avec le brave Joe, ou est déjà sa femme. Elle commence par trouver sa compagnie ennuyeuse; elle trouve aussi la vie de province insupportable. Arrive alors un acteur ou une autre personnalité célèbre qui vient passer quelque temps dans la petite ville. Il lui fait un peu la cour et elle rêve de mener avec lui une vie prestigieuse.Une situation imprévue, dangereuse peut-être surgit alors. Qui se montre à la hauteur des circonstances ? Surprise, c'est le brave vieux Joe! Nous quittons notre héroïne, qui regarde longuement Joe, sa pipe de bruyère, sa force calme et assurée; il a aussi ses charmantes petites manies, certes. Non, elle ne l'aurait jamais quitté, mais elle est maintenant envahie par une paix profonde.

Seul un auteur grincheux pourrait refuser au grand public les consolations qu'offrent les contes de fée. Mais les contes de fée sont sincères; ils disent clairement qu'on va entrer dans le pays de chimères. Aujourd'hui les nouvelles populaires, si adroites, procèdent autrement. L'auteur ne présente pas son conte comme une fantaisie; par l'accumulation des détails réalistes et la simplicité évidente des personnages, il veut nous donner une vraie tranche de vie. Ces nouvelles ressemblent aux illustrations de

première page des grands magazines, qui font « tableau de genre », ou à la publicité qui met en scène la vie de famille aux États-Unis. Voyez : « La bière X... doit être sur toutes les tables, savourez-la. » Tout y est : la corde effilochée de la lampe à bridge, le chignon de travers de la jeune mère, tout est d'une exactitude photographique.Et c'est tout de même un récit fabuleux. Le premier portrait de bébé, une réunion de famille, des petites discussions entre voisins — tout cherche seulement à mettre en pleine lumière le *statu quo* sous-jacent, sans conflit, parfait et digne d'être aimé.

Tournez-vous maintenant vers les livres qui ne sont pas des ouvrages d'imagination : on y retrouve le même changement. Prenons par exemple cette production américaine régulière de livres d'éducation personnelle. Il y a cinquante ans, ce genre de livres appuyait lourdement sur le thème de l'effort individuel, nécessaire à surmonter les obstacles. C'était un cours de Morale protestante à l'usage général : vous aussi, dit le message, vous pouvez devenir riche et puissant. Cette doctrine optimiste touche à son apogée dans le mouvement de la « Nouvelle Pensée » laquelle, concevant l'intelligence individuelle comme une émanation divine, affirma sérieusement que « tout est à vous, si vous pouvez le désirer assez fort ». Des titres significatifs nous renseignent sur ces bobards : « La pauvreté vaincue » — « Vos forces, et comment il faut les employer » — « Dominez votre destin » — « Comment réussir, ou le succès malgré les difficultés » — « L'état d'esprit du vainqueur [6] ».

Ce thème n'a pas entièrement disparu. Des livres à grand succès à usage des voyageurs de commerce prêchent toujours ce même

6. Je dois remercier Reinhard Bendix de son analyse du mouvement de la Pensée Nouvelle. Dans son excellente étude *Work and Authority in Industry* (N. Y. 1956) il attire l'attention sur le dilemme que la morale protestante avait imposé à la classe moyenne. Celle-ci, dans sa version antérieure, fit une division très nette entre les possédants et les non-possédants, ne comportant qu'un emplacement très réduit pour une moyenne assez à l'aise. Peu réussissaient, les autres devaient accepter leur situation puisque les qualités individuelles nécessaires devaient leur faire défaut. Ainsi, en 1902, N. C. Fowler le dit dans *Comment venir en aide au jeune homme?* « Un grand nombre d'hommes sont incapables d'assumer une responsabilité... Ils manquent de courage et n'ont pas la volonté d'assumer des responsabilités. Ils ne peuvent pas manier les autres. Ils sont nés pour être salariés et ils feront mieux de rester salariés. » Bendix remarque que c'était une doctrine trop dure et la Nouvelle Pensée, qui rejette une telle exclusivité, apportait une modification dont on avait grand besoin.

message avec un entrain qui semble anachronique. Ainsi le livre de Frank Bettger : *Comment je suis arrivé après beaucoup d'échecs à la situation d'un excellent vendeur* pourrait être paru en 1910. Seules quelques références aux événements du jour trahissent notre époque. On n'y trouve rien que notre vieil ami Henry Clews n'eût approuvé et, à son exemple, Bettger conclut avec les maximes du Dr Benjamin Franklin. (Qu'il me soit permis d'ajouter un commentaire un peu extérieur à ce problème : l'anachronisme relatif de ce point de vue explique pourquoi la vente est si peu estimée. L'idéal du vendeur n'a pas changé, dans un monde soumis à tous les changements.)

Mais la majorité des livres d'éducation personnelle sont aujourd'hui en contraste marqué avec la tradition ancienne. Ils ne le manifestent pas au premier abord et leurs titres promettent les mêmes réussites. Mais ils vous disent, au fond, que vous devez vous adapter à la situation, plutôt que de vouloir la changer. Ces livres sont pleins d'ambiguïté; beaucoup empruntent encore les idées du mouvement de la « Nouvelle Pensée ». Malgré tout, ils nous présentent l'image d'une société essentiellement bienveillante : la paix de l'esprit et la pensée positive qu'on exalte, ne sont au fond que son acceptation résignée.

« Que doit faire, demande à Vincent Peale un homme embarrassé, quelqu'un qui est malheureux dans son emploi après vingt années de travail, mais dont le salaire est assez satisfaisant et qui n'a pas le courage de s'en aller ? Il n'obtiendra plus de promotion et ne gagnera pas davantage, mais il aura au moins un emploi.»

Peale, qui est un des rares conseillers capable de prêcher en même temps la Morale protestante et la Morale sociale, répond comme suit : « Le fond du problème est la tragédie de l'esprit de routine. Cet individu est devenu un esprit lourd, banal, inerte. Il lui faut renaître intellectuellement. Son emploi est plein de possibilités qui lui échappent. Conseillez-lui de réveiller son esprit, de s'efforcer de comprendre tout ce qu'il peut accomplir dans sa situation. » (« Norman Vincent Peale répond à vos questions », *Look*, 6 mars 1955.)

La vie telle qu'elle est paraît assez belle après tout, et l'on serait tenté de conclure après lecture de ces livres que Dieu s'est tellement uni à la société qu'il devient impossible de les distinguer l'un de l'autre.

Dans le texte publicitaire du film *Un homme nommé Peter*, une

image représente un homme qui monte vers la colline, entouré de brume comme de neige carbonique. Sa chemise blanche, sa cravate-plastron lui donnent tout à fait l'air d'un jeune *executive* perdu dans ses pensées. Mais nous apprenons qu'il est prêtre : « C'était un type du genre de ceux qu'on appelle par leur prénom... un type qui plaisait à tout le monde... il dégonflait ce qui était pompeux... jouait au base-ball avec les gosses... fit une lune de miel de la permission de deux heures d'un marin avec sa fiancée.. il exprima toutes les aspirations de l'âme humaine... c'était un type au grand cœur... toute les femmes le couvaient des yeux, mais lui ne regardait que Catherine, qui connut par lui la chose merveilleuse d'être femme — et il écrivit cette histoire, best-seller du pays pendant 128 semaines consécutives... c'était un type selon le cœur de Dieu. »

Ce blasphème, car il s'agit bien de cela — est un peu trop fort, même pour la presse populaire, mais il est significatif. Dieu aime les gens rangés, qui jouent au base-ball, comme les nonnes dans les films. Il sourit à la société, et son message vous apporte la détente. Il ne vous gronde pas, il n'exige rien de vous. C'est un Dieu sociable qu'on retrouve dans les personnes qui forment la société autour de vous, des personnes heureuses et souriantes. Comme la publicité l'affirmait, la religion peut être amusante.

Chose curieuse, c'est quand la culture populaire, renversant le procédé usuel, travestit la réalité en conte de fée, qu'elle nous présente l'image de la bête de la jungle. Sous la mince convention d'animaux, les dessins animés nous montrent l'homme livré à un sadisme cynique et les gens rient aux éclats avec une joie qui n'ose pas dire son nom, lorsque des êtres humains déguisés en chats ou en porcs torturent ou s'entretuent. Certains programmes de la télévision maintiennent la tradition des courts métrages comiques. Dans un décor fantaisiste et un milieu cynique, le protagoniste n'est pas seulement en butte aux embarras peu glorieux de la vie quotidienne — amis importuns, belle-famille, trottoirs verglacés, garçons de café stupides, supérieurs mesquins — il est aussi vaincu par eux. C'est pour cette même raison qu'on va encore voir les vieux films de W. C. Fields. Le public peut, sous le couvert du rire, prendre plaisir à la haine de Fields qui déteste les petits enfants, la maternité et toute l'humanité.

Récapitulons les faits : depuis 1900 nous constatons que la littérature populaire et les films nous présentent une image de

la vie où les conflits cèdent lentement la place au désir d'adaptation. Mais ce changement graduel a encore une autre signification.

Il y a longtemps que les romans populaires donnent de la société une image aimable, et ils le firent autrefois d'une manière sincère, sans arrière-pensée. Aujourd'hui, ils ont perdu cette innocence. Au lieu de mettre en action des personnages qui, dans des circonstances données, ne sont pas maîtres de leur destin, et de se garder de tout commentaire, les auteurs d'aujourd'hui disent franchement et expliquent qu'ils en sont incapables. La société n'est plus un cadre aimable où évoluent les personnages, elle est devenue, pour ainsi dire, protagoniste du roman.

. . . .

Une nouvelle du *Saturday Evening Post* présente une suprême incarnation du système : elle fait apparaître le Président des États-Unis en personne (*Le héros inattendu*, par Paul Horgan, 26 mars 1955). Un avocat cherche à convaincre une veuve de soldat de l'accepter pour mari, mais le jeune fils de la femme est un obstacle. Le garçon adore trop la mémoire de son père, mort héroïquement pendant la guerre. L'avocat l'invite un jour à visiter Washington. Rien ne fait impression sur l'enfant. Finalement, ils arrivent à la Maison Blanche, où l'avocat rencontre un ami d'autrefois. Une présence soudaine les surprend. C'est le Président. Il pose sa main sur l'épaule du petit garçon et l'illustration, qui couvre une page entière, le montre entouré d'un halo lumineux. Au bout d'une longue conversation, que le contribuable jugerait bien inutile, le Président reconnaît l'avocat. Souvenirs des temps de guerre en Europe. Ne fut-il pas un de ceux qui traversèrent le Rhin près de Wesel en mars 1945 ? Il se rappelle les faits d'armes du ci-devant major, comment il lui avait décerné la Légion du Mérite. Le garçon admire maintenant l'avocat et tous deux rentrent chez eux, ravis.

Il arrive que la société soit personnifiée par un animal ou un objet inanimé. Robert Brunstein, qui avait étudié les articles et nouvelles parus dans le *Saturday Evening Post*, fut frappé par les sentiments religieux évoqués par les auteurs. Le thème est l'adoption. Un puissant personnage se trouve en difficulté. Un autre personnage, plus faible, réussit à résoudre la difficulté dans une impulsion généreuse. Son propre pouvoir, ou celui d' « êtres supérieurs », avec qui il est en étroite, mais mystérieuse relation,

permet à l'homme fort de récompenser le faible. Il sera adopté. C'est ce personnage-là, l'adopté, qui est au centre de l'action. C'est le héros avec qui le lecteur est censé s'identifier. Son image est floue, imprécise, de sorte que le lecteur peut facilement substituer ses propres praits. (« La Nouvelle Foi selon le *Saturday Evening Post* ». Robert Brustein, *Commentary*, octobre 1953.)

La littérature populaire n'est pas unanime à conseiller cette résignation et le public ne l'accepte pas toujours. Elle contient tout de même trop d'ambiguïté. Mais, semblable à l'*executive* qui rend hommage à des thèses totalement incompatibles, le public écoute des enseignements opposés. Un des films les plus réussis de ces dernières années, *High Noon*, montre un retour vers la Morale protestante. Le sherif, héros de l'action, est d'abord un « joueur d'équipe ». En conflit avec des criminels, il fait appel à ses concitoyens, leur demande une action concertée pour mettre fin aux agissements des tueurs. Ces lâches se dérobent, le héros demeure seul. Il a peur, mais il domine sa frayeur — et vainc les tueurs. Les habitants sortent de leur cachette, le félicitent. Le sherif les repousse avec mépris. Sans avoir pardonné, il quitte la ville en compagnie de sa femme. Lorsque je vis ce film, le public applaudissait fort la scène où le sherif semonce les gens de la ville. Ce public eût peut-être accueilli de la même manière le discours, de Barney Greenwald en honneur au système. Ce qui importe ici c'est que le public puisse encore applaudir les deux points de vue [7]. Lorsqu'il s'agit de l'isolement de l'homme et de son intense besoin d'appartenir à un organisme, le diagnostic n'est pas obligatoirement suivi d'ordonnance. Dans *From Here to Eternity*, Prewitt ne peut pas exister en dehors du cocon de la vie militaire. L'auteur présente cette situation comme une évidence, mais une évidence cruelle. Dans d'autres livres récents, toutefois, l'auteur approuve complètement — on ne peut s'y tromper. Les protagonistes de

7. On peut interpréter *High Noon* d'une manière plus compliquée. Dans le *Olympian Cowboy* (*The American Scholar*, été 1955, vol. 24, nº 3) un critique suédois, Harry Schein, réussit à le présenter comme de la propagande américaine. Il écrit : « Je vois dans *High Noon* un message politique urgent. La petite communauté semble paralysée de peur à l'approche des méchants, les gens semblent timides, découragés, comme les Nations Unies devant l'Union Soviétique, la Chine et la Corée du Nord. Seul le shérif américain montre du courage moral... *High Noon* est, de ce point de vue, la plus artistique et certainement aussi la plus honnête explication de la politique étrangère américaine. »

J.-P. Marquand, par exemple, sont peints très objectivement, mais ils sont amenés à l'apaisement par l'acceptation et si l'auteur n'exulte pas, il ne donne pas davantage une impression de tragédie. Lorsque Sid Skelton, le radio-reporter à succès de *Melville Goodwin U.S.A.*, se rend à un cocktail organisé par des officiers supérieurs, le lecteur s'attend à une sévère critique de la vie militaire. Il ne trouvera rien de tel. Skelton, prototype du banlieusard que le succès a rendu cafardeux, envie profondément la certitude d'« appartenir » des militaires et leur enracinement dans un système stable. Il est l'homme qui observe par la fenêtre, plein de convoitise.

Malgré toutes les ambiguïtés, et tous les courants contraires qu'on rencontre dans les romans populaires, le trait dominant est l'acceptation du système. Certes, il est difficile de discerner en quelle mesure les auteurs agissent consciemment. Le critique devrait couper un cheveu en quatre pour découvrir leurs vraies intentions. L'écrivain est-il pour ou contre le système ? Il ne le sait peut-être pas lui-même. N'importe : un fait est certain, les auteurs de ces romans s'intéressent de plus en plus à ce sujet.

On pourrait dresser le graphique de cette tendance, en offrant un nouveau sujet d'intrigue à un groupe d'écrivains habiles à exploiter une nouvelle situation. Chacun l'utiliserait à sa guise, on examinerait ensuite les résultats. On verrait comment ils ont envisagé le problème. Je me suis par hasard laissé entraîner à cette expérience qui fut effectivement, sinon volontairement, un genre de test dirigé. Je présente ici les résultats à l'appui de ma thèse.

L'origine de l'intrigue fut une étude que mes collaborateurs et moi, nous avions entreprise pour mieux connaître les tensions d'esprit que provoque, chez les femmes d'employés des grandes entreprises, l'influence de ces organisations. Il était aussi question de ces « Plans pour les femmes mariées » et de la domination qu'ils exercent sur les femmes et leur famille dans l'article qui n'était au fond qu'un reportage. Un autre article rendait compte de l'attitude des femmes et il nous semblait le plus important car ces entretiens prouvaient que la plupart des femmes étaient d'*accord* avec les entreprises. Elles aussi étaient convaincues qu'une bonne épouse doit accepter de bonne grâce les exigences du système, qu'elle doit refréner les intellectuels trop hardis, limiter leur désir de solitude. Il y avait des exceptions, et elles étaient significatives. Mais la grande majorité exprimait des opinions si extrêmes, —

les femmes jeunes étaient particulièrement décevantes — que nous décidâmes de publier un article intitulé « L'éloge de la femme qui se rebiffe ». Nous avions espéré, timidement, que nos articles serviraient de fouet.

Un flot de lettres nous arriva bientôt. De nombreux lecteurs étaient furieux, ils abhorraient cette conformité et nous mettaient en cause. Nous en étions contents, mais les lettres de louange nous intéressaient davantage. Bientôt, on vit apparaître, partout, dans les journaux professionnels aussi bien que dans les pages féminines des quotidiens, des articles traitant « le problème de l'épouse ». On félicita *Fortune* d'avoir abordé ce sujet, d'avoir démontré les défauts de l'attitude ancienne qui consistait à ne pas vouloir toucher à ce problème. Les règles du jeu, que nous avions expliquées d'une manière ironique, furent reproduites mot pour mot, comme des guides psychologiquement valables pour atteindre la paix de l'esprit dans une existence liée à la grande entreprise. Qui pis est, nos échantillons de plans, destinés aux femmes des employés, encouragèrent certaines entreprises à en élaborer d'autres, qui furent encore plus strictement dirigés.

Enfin nous vîmes paraître des romans et, bientôt, toutes les revues féminines eurent publié une nouvelle sur le thème : « Mon mari était employé dans une grande entreprise » ou « La fiancée d'un directeur ». A première vue, on croirait que ces histoires furent écrites dans un sens de protestation fort encourageant. Au début, on montrait ces femmes profondément inquiètes et apparemment dans une situation de quasi-esclavage. Un sous-titre posa ainsi la question : Comment luttera la femme contre la force invisible qui s'insinue entre elle et son mari ? Mais ce n'était que l'introduction. On ne glorifia jamais la femme qui s'opposait. A la fin de la nouvelle, la femme, comme le lecteur, avait appris la leçon : la bonne épouse est sociable au plus haut degré et parfaitement adaptable [8].

8. Le numéro du 15 janvier 1952 de *Sales Manager* indique la manière dont U. S. Machine Corporation envisageait le problème : « Trop souvent — en fait si souvent qu'on peut le considérer comme une situation courante, — une sorte de « triangle d'amour » se développe dans la vie du représentant. Les trois côtés sont le représentant, sa femme et l'entreprise. La femme croit que l'entreprise lui ravit le temps et la compagnie de son mari, elle devient sa rivale aussi dans son affection. Elle n'est que légèrement froissée au début. Le temps passe, et elle devient franchement jalouse. A moins que ce sentiment ne soit suffisamment contenu, il finira par causer un dommage irréparable à la valeur du représentant par rapport à son employeur. »

Citons un exemple typique. Une histoire nous raconte comment la femme inexpérimentée d'un employé de grande entreprise veut obtenir pour son mari l'avancement que désire aussi le mari d'une de ses voisines, un peu plus âgée qu'elle. Elle sait que le grand patron et sa femme prendront la décision pendant leur séjour d'une semaine dans la petite ville. Elle décide de les inviter à un dîner de grand luxe, avec caviar et autres raffinements culinaires. Son amie, pense-t-elle avec raison, offrira un dîner beaucoup plus simple.

Le grand jour arrive. Le patron et son aimable femme — les épouses de directeur sont de nos jours, dans ces romans, habituellement aimables, — viennent dîner. Notre héroïne se rend compte, mais trop tard, qu'elle paraît prétentieuse à ses hôtes. Ce sont les autres qui obtiennent le poste. Mais, semblable à la femme du colonel, la femme du patron, personnification du système, est cordiale et sympathique. Elle vient plus tard bavarder amicalement avec notre héroïne. Elle lui dit discrètement qu'un repas plus simple eût mieux fait l'affaire : mais qu'elle ne se tourmente pas, son mari réussira.

Je trouvai une exception. La nouvelle portait le titre : « Feu d'artifice pour Michelle » (numéro de mai 1953 du *Ladie's Home Journal*). Michelle et son mari sont esclaves d'une entreprise particulièrement malfaisante. Les employés du personnel se servent de tous les moyens énumérés dans notre étude, et d'autres que nous ignorions encore. Le patron dit à Garry, le mari de Michelle, comment sa femme devrait s'habiller, quels amis elle devrait fréquenter, comment elle devrait aménager son intérieur. Garry n'aime pas beaucoup ces conseils mais, en parfait employé de l'entreprise, il en fait part à Michelle. Celle-ci semble être faite d'un autre bois, elle se révolte, elle en a assez. Ils invitent tous les grands chefs à dîner. Au dessert, ils se tournent vers les invités et disent crûment ce qu'ils pensent :

« *Eh bien, mesdames et messieurs*, dit Garry, *j'ai fini de courir après votre lapin mécanique... Je ne grimperai plus sur votre damnée échelle. Adieu et bonsoir, je m'en vais.*

Michelle se lève aussi, les genoux tremblants. Elle rejoint son mari. Le bras solide de Garry la serre contre lui.

— *Pour nous aimer et chérir*, dit-elle doucement.

— *Pour nous aimer et chérir*, répète-t-il.

N'est-ce pas une décision qui vous serre le cœur ? Pas du tout ! Car nous apprenons que grand-mère Fitch est morte juste à temps pour léguer une belle propriété. Alors, cette scène de bravoure ?...

Elle n'est qu'une fausse révolte. Mais même cette faible satisfaction est refusée à d'autres protagonistes. Le dénominateur commun qui convient à tous les maris, dans ce genre de roman, est : acceptation. Parlons d'un exemple typique, le fils de *Woman's World*. Le centre de l'intrigue repose sur un président de grande entreprise. Il veut choisir, parmi les candidats, le titulaire d'un poste très important, mais selon les mérites de leur femme. Il invite donc trois couples à New York. Ils y passeront quelque temps. La nouvelle dont fut tiré ce film avait des passages moralisateurs, le film n'en a pas. Il est évident que ses auteurs trouvaient difficilement le gagnant. Mais ils reflètent fidèlement la société actuelle. Ils ne s'offusquent pas de la tactique détestable du patron. Ils l'accusent seulement d'être un tyranneau mais le disent en plaisantant.

On ne voit pas comment un de ces couples lamentables peut être pris en considération. Bill est un très jeune homme, sa femme Katie, pareillement juvénile, ne pense qu'à rester chez elle, vêtue sans goût et négligée. Un autre concurrent, Sid, est un sot, dévoré d'ambition. Sa femme est malheureuse, car il ne pense guère à elle. Mais à New York, ils trouvent un de ces curieux petits restaurants italiens, où le patron (il s'appelle Tomaso) parle avec un accent si comique ! Ils y dînent, et les effets émotionnels qui suivent permettront à Betsy de guérir son mari de toutes ses ambitions. Voyons le troisième couple. Jerry Talbot, mari consciencieux et travailleur, a une femme très sexy, très ambitieuse. Tandis que les autres femmes s'appliquent à saboter les espoirs de leur mari, elle veut réellement aider le sien. Mais sa manière est peu discrète. Son entrain à manœuvrer égale celui du grand chef, et ses ambitions fourniraient les motivations économiques si appréciées des grandes entreprises. Si l'on se rapporte aux principes évoqués dans le film, on doit affirmer qu'elle est la seule personne de valeur dans la compagnie. Pourtant, selon la morale singulière des romans populaires, elle est trop matérialiste. Elle avoue en toute franchise que l'idée de pouvoir mener la grande vie à New York l'enchante. Le film nous montre cette grande vie — c'est là sa valeur commerciale — mais, semblable aux reconstructions bibliques, il doit anéantir ce qu'il avait exploité.

Elle doit s'en aller. Dix minutes avant le dîner, au cours duquel le grand chef annoncera sa désision, le mari lui ordonne rageusement de faire ses malles. Il ne lui permet même pas de dîner avec les autres. Il obtient le poste. Le patron explique que Jerry, qui s'est débarrassé d'une personne hostile à l'équipe, a montré là sa vraie nature courageuse. Citons le texte du scénario :

GIFFORD. — *Talbot, je pense que vous avez ce « X plus »... qui rend un homme vraiment grand.*

(Silence.)

Mais il y avait quelque chose... je commençais à avoir des doutes, il y avait un handicap qui vous empêcherait de remplir les fonctions d'un administrateur général... un handicap, et franchement je me décidai contre vous.

J'étais convaincu que vous ne vous rendiez pas compte, je voulais attirer votre attention. L'occasion s'est présentée, je m'en suis servi. Les détails, je les devine seulement... mais subitement vous avez compris, vous avez eu le courage de vous débarrasser de ce handicap. Et j'ai subitement trouvé mon administrateur général. Je vous félicite !

Ébloui, Jerry regarde Gifford, hésite avant de prendre la main offerte. Liz se tourne vers Sid, voit son soulagement indicible; ses yeux se remplissent de larmes. Sid cherche sa main, et maintenant il l'entoure de son bras. Elle se presse contre lui avec ce chaud abandon qu'il n'a plus connu depuis des années. Près d'eux, Bill et Katie s'étreignent en extase.

Certes, ce n'est pas un conte de grande portée morale. Isolément, ces histoires sont insignifiantes. Mais leur ensemble forme un feuilleton sans fin. Chaque histoire peut sembler anodine, mais réunies, elles apportent un message. Et malgré son apparente innocence ce message est sinistre. Il signifie : *Acceptez !*

La comparaison du thème du livre de George Orwell, *1984*, avec celui des romans populaires n'est pas de mise. Ce serait leur donner trop d'importance. Orwell parlait de totalitarisme, en particulier du communisme et c'est parce qu'il peint les meneurs de la société comme des êtres abominables, que le monde terrible qu'il nous montre nous paraît si éloigné : un enfer comparé à notre paradis... Mais nous trouvons à la fin de ce roman un paragraphe qui ressemble d'une façon obsédante aux finales de nos romans populaires actuels. Winston, le rebelle repenti, est assis,

désœuvré, dans un café. Il regarde fixement un portrait du Grand Frère. Il se met à bredouiller d'une manière incohérente. Des larmes de gratitude emplissent ses yeux. Semblable aux officiers du *Caine*, qui avaient appris à aimer Queeg, il a remporté enfin la victoire : il s'est vaincu. Il a appris à aimer le Grand Frère.

William H. WHYTE

(Traduction Alice Crouteile-Valney)

Ces extraits de The Organization Man *sont reproduits avec l'autorisation des Éditions Plon, qui publieront la traduction intégrale du volume.*

Olivier Todd

JEUNES GENS EN COLÈRE ?

Quelques écrivains anglais, que l'on commence à importer en France, sont en train de faire basculer dans le vide Evelyn Waugh et sa nostalgie de la belle époque, Aldous Huxley et la sagesse d'un Orient de mandarin spiritualiste, le gauchisme un peu grognon de George Orwell et, aussi, la génération des années trente qui fit autant de bruit mais partit, idéologiquement, en ordre moins dispersé. Le climat intellectuel est en train de changer en Grande-Bretagne, plus rapidement que ne le croient les spécialistes de « l'âme anglaise », de la tradition et de la culture européenne [1]. La transformation se fait pourtant dans la confusion. Entre 1930 et 1940, quand W. H. Auden, Stephen Spender, Cecil Day Lewis et Louis McNeice s'attaquaient aux tabous sociaux et littéraires, ils le faisaient ensemble, dans une perspective qui voulait être marxiste et freudienne. En 1958, la révolte de ceux que l'on s'acharne à appeler les « jeunes gens en colère », recouvre des attitudes différentes et contradictoires. La première collection d'essais publiée en commun par certains de ces écrivains en témoigne. Le singulier de son titre anglais, *Declaration*, synthétisait abusivement les points de vue, attribuant à l'ensemble un caractère de manifeste qu'il n'avait pas. La présentation de l'éditeur, respectée dans la traduction française, n'éclairait pas ce savant désordre. Les huit auteurs qui se présentent ici ne constituent pas la génération des *angry young men :* Kinsgley Ames refusa de collaborer à ce symposium. Iris Murdoch se réservait pour le suivant, probablement parce qu'elle estimait qu'il serait plus substantiel. John Braine est plus connu que Hopkins ou

1. A propos de *Les jeunes gens en colère vous parlent*, Pierre Horay (traduction de *Declaration* publié à Londres en 1957) et de *Conviction* (MacGibbon and Kee), qui, paru le mois dernier, est en quelque sorte une réponse à *certains* essais du premier volume.

Holroyd. Nigel Dennis, auteur de la seule pièce de théâtre athée — militante — est certainement tout aussi en colère que ces huit « jeunes gens ». Il ne faudrait pas confondre les hasards de l'édition avec l'importance de tendances inégalement virulentes ou riches. Et qu'on arrête de nous fatiguer avec la tarte à la crème de la jeunesse, à Londres ou à Paris. Laissons son culte aux gâtismes de Marcel Carné ou de Lord Beaverbrook. Doris Lessing est née en 1919, Lindsay Anderson en 1923. Ils ne sont pas en train de refouler leur adolescence ou d'accéder péniblement au monde des adultes, comme le susurrent volontiers leurs critiques les plus réactionnaires. Au contraire, Doris Lessing se sent coupée d'une génération qu'on peut dire jeune, si elle y tient. Parlant des « gens de son âge et des moins de trente ans pour prendre un point de repère au hasard », elle se déclare déprimée. « Ils croient rejeter la propagande, ils rejettent une compréhension par l'imagination de ce qui constitue, j'en demeure convaincue, le conflit fondamental de notre temps. L'atmosphère intellectuelle créée par la guerre froide a produit une génération de jeunes intellectuels qui rejettent en bloc tout ce pour quoi le communisme combat. Ils se coupent d'un tiers de l'humanité. Ils s'en appauvrissent d'autant. »

En fait, le *seul* point commun de ces huit essayistes est qu'ils refusent d'accepter les normes et les valeurs du pays dans lequel ils vivent. Ce simple refus n'est rien. Il les distingue de P. G. Woodhouse ou Daphné du Maurier. Sans plus. Ils peuvent être classés en trois catégories. D'abord, les délirants, Colin Wilson, Bill Hopkins et Stuart Holroyd. Ensuite le groupe représenté ici par un membre, John Wain, seul sur son îlot libéral. Enfin, les progressistes qui se réclament sans réticences du socialisme : Doris Lessing, John Osborne, Kenneth Tynan et Lindsay Anderson. Il est indispensable de les classer, même sommairement, car, par exemple, la collaboration régulière de Tynan et de Wain à l'*Observer* ou l'apparition épisodique de Wilson dans un journal socialisant a troublé quelques critiques.

Avec Hopkins et Holroyd, Wilson cherche une religion, prétentieusement et maladroitement [2]. Tous les trois dégouli-

2. Sur Colin Wilson, voir *Colin Wilson ou le lumpen-intellectuel* (*Temps modernes*, octobre 1958).

linent d'abstractions pitoyables, sans prise sur le monde contemporain. Hopkins dénonce la « lascivité » de la littérature de ces dernières années, regrette de ne pas être fils de paysan, salue au passage Hermann Hesse et Thomas Mann, brame que nous devons faire appel à des forces intactes et jamais définies qui existent en chacun de nous, enseigne que l'Homme est différent du Singe mais aussi qu'il est un être surrationnel et qu'il possède un critère de certitude intérieur au-delà de toute logique et raison, en fin de compte beaucoup plus solide que ne le sont logique et raison. Il semble fort occupé à se pétrir une âme puissante et autoritaire. Il cherche des recettes pour parvenir au pouvoir, un peu comme les jeunes tories parcourent la carte électorale des Iles Britanniques pour s'y découvrir une circonscription. Son ambition implicite est de rédiger à l'intention des apprentis littérateurs fascinés par la possibilité de « marquer leur époque » un *Comment réussir* moins vulgaire que celui de M. Carnegie. Il distingue au passage quelques recettes appliquables au roman ou à l'essai : la littérature qui reflète fidèlement une société sans âme, étant une littérature sans âme, « si elle veut être quelque chose de plus grand, il lui faut contredire systématiquement la grande masse des idées qui ont cours ». Il est bon de se déclarer hostile, de toute sa personne, au rationalisme, au communisme, au socialisme, au travaillisme, à l'anarchisme et, bien sûr, à « l'honnête croyance à portée de toutes les bourses que le bonheur humain » est un but. Le scandale pour le scandale doit se transformer en la colère pour la colère. Frank Sinatra et Elvis Presley occupent des places qui devraient revenir à Hopkins. Ayant gravement décidé qu'il serait difficile de fonder une nouvelle religion, pénible de revitaliser le Christianisme, Hopkins décide qu'il faut remonter jusqu'à la source de la croyance et en tirer un nouveau parti, suggestion innocente qui permet d'espérer quelque bonne méditation filandreuse, quelque rhapsodie verbale, quelque variation sur la Force ou le Devoir. Non, Hopkins n'est pas prêt. Et il est réaliste, malin, averti, au courant, pense-t-il, de la demande sur le marché littéraire. Il est convaincu d'avoir discerné un grand thème : le désespoir. On se servira donc du désespoir, « la seule attitude qui puisse, en nous galvanisant nous faire sortir de notre non-vivre léthargique ». La larve-écrivain deviendra ainsi papillon héroïque

en suivant des routes nouvelles, à la recherche de mutations miraculeuses. L'écrivain ne « racontera plus des histoires », mais redevenant prophète et devin, ce qu'il n'a jamais cessé d'être à l'état embryonnaire, avant d'assumer ses responsabilités de réformateur social, il se retirera au Désert. Là, il pourra se préparer aux transes de l'indispensable ferveur religieuse. Au terme de sa divagation, le futúr messie découvre et nous offre en toute simplicité « trois vérités saillantes : Primo, que le devoir de l'écrivain est de prêcher à la société qui est la sienne d'aller toujours plus de l'avant vers la responsabilité pleine et entière, si irréalisable que la chose puisse paraître. Secundo, que l'écrivain doit assumer les devoirs de l'illuminé, de l'apôtre, du dirigeant social et du professeur en l'absence d'autres candidats. Tertio, qu'il comprenne l'impossibilité d'une croisade à contre-courant et qu'il y réagisse en infusant dans tout ce qu'il fera, du désespoir ». Hopkins et Holroyd sont interchangeables. Chez ce dernier le désespoir s'appelle le Démonisme : il sera complètement diagnostiqué dans deux ouvrages en gestation, *La Dialectique du Désespoir* et *La Marque de Cain*. On souhaite y voir la critique toujours annoncée des positivistes logiques, Alfred Ayer en tête, accusés d'avoir châtré toute pensée *véritable*, c'est-à-dire religieuse. Wilson, Hopkins, et Holroyd ne manquent jamais une occasion de maudire ces malheureux empiristes, coupables de vouloir penser clairement. Les nouveaux réformateurs de la philosophie ne s'abaissent pas à discuter. Qu'attendent-ils pour s'en prendre au principe de vérification, aux propositions analytiques a priori, à la théorie émotive de l'esthétique et de la morale ? Ou encore, les philosophes professionnels ne faisant que cela dans le Commonwealth depuis vingt ans, pourquoi ne pas aborder quelques sujets neufs mais plus modestes : essayer de voir quelle est la responsabilité des écoles anglaises, d'Ayer, de Wisdom, de Ryle, quant à l'étroitesse, l'aspect limité mais cependant sain de recherches philosophiques qui ont abouti, en fait, à une séparation presque complète de l'humain et du théorique. Pour liquider ou dépasser les analystes ou les positivistes logiques d'Oxford, de Cambridge ou de Londres — tellement plus subtils que ne le laisse entendre Wilson — il ne suffit pas de hurler qu'on a refusé de les écouter ou de les lire. Il ne suffit pas non plus de se proclamer existen-

tialiste : c'est une des dernières trouvailles de ces petits démagogues qui saupoudrent leurs écrits de phrases creuses sur la liberté. Ils ignorent tout de la critique du rationalisme classique mais, en ayant entendu parler, ils déduisent qu'il est temps de prêcher le mysticisme. De ce que le progrès n'est pas inévitable, ils concluent, à la satisfaction trouble de beaucoup de ceux qui sont terrifiés à l'idée des bombes atomiques, qu'il est nuisible. Ils se trouvent alors dans une position avantageuse pour vomir la culture humaniste et la lente mise en forme de tout ce qui a contribué au développement de la pensée socialiste. Il est significatif d'ailleurs que ces Führers de l'âme, comme dit Tynan, tout en se déclarant prêts à transformer le monde, n'en parlent jamais que par le biais de littérature. Leur grande préoccupation est de se justifier à travers des lectures de hasard, de ce hasard qui leur a permis de trouver dans les bibliothèques municipales, William James, W. B. Yeats et Alexis Carrel, tartines sur lesquelles ils ont étalé un peu de confiture Jaspers ou de miel Berdiaef.

Étant donné la publicité faite à l'aspect social de la protestation des *angry young men*, à leurs origines prolétariennes ou petites bourgeoises, à la prétendue opposition entre les universités provinviales « de briques rouges » et les deux grandes, à la dénonciation de l'*Establishment* politique et littéraire, il faut souligner que ni Wilson, ni Hopkins, ni Holroyd n'ont véritablement participé à cet assaut contre les institutions, qui, vu de France, peut souvent paraître élémentaire mais qui a sans aucun doute été partiellement sinon totalement efficace en Grande-Bretagne. Ces trois pèlerins de la dernière transcendance religieuse ne pouvaient en effet condescendre à examiner quoi que ce soit d'un peu concret. Ils n'en sont que moins nocifs. Dans les milieux anglicans, on les considère comme les membres d'une secte au langage un peu excessif. Tout bien pesé, le mal qu'ils font est largement compensé par la foi qu'ils peuvent éveiller dans des cœurs simples.Les meilleurs finiront par trouver dans ces lectures les tortueux sentiers qui les mèneront sur la route nationale de l'orthodoxie. On tolère les Témoins de Jehovah, les catéchumènes de Mary Baker Eddy, les excursions de Billy Graham, pourquoi pas les wilsoniens? Le wilsonisme vaut mieux que l'athéisme ou que les abominables doctrines répandues dans les universités. L'époque est

grossière. Des méthodes grossières sont peut-être nécessaires pour récupérer la clientèle. Nos théologiens et nos pasteurs ne peuvent pas entrer en contact avec la masse qui ne croit ni ne pratique. Ces jeunes gens savent en toucher une partie. Et eux au moins ne se préoccupent pas de la transformation du communisme. Ils ne nous assomment pas de dissertations sur l'expérience polonaise. Tout cela ne nous empêche pas de les critiquer courtoisement dans les colonnes du *Church Times*.

Les réactions des membres de l'*Establishment* à l'endroit de John Wain sont plus réservées, ne serait-ce que parce qu'il est à mi-chemin entre le radicalisme et le libéralisme et parce qu'il ne risque pas de proposer les préceptes du Bagavad-Gita comme panacée universelle avant de se faire baptiser. De plus, il peut mordre sur un public cultivé moins autodidacte que celui de Wilson. Il n'est pas possible de le traiter, lui, en pubère inspiré. Après avoir commencé une carrière universitaire à St John's College (Oxford) et à l'Université de Reading, estimant qu'il était impossible d'être en même temps professeur et écrivain, il fait de la critique littéraire à l'*Observer*, tout en publiant régulièrement des romans, des poèmes, des anthologies et des essais. En un sens, de tous les écrivains, jeunes ou vieux, jetés dans le panier des *angry young men*, il est le plus prudent et, malgré quelques sorties jugées « de mauvais goût », contre certaines coteries ou la politique culturelle de la B. B. C., le plus conformiste. Il semble être rapidement devenu l'homme de lettres anglais traditionnel. C'est un excellent représentant du juste milieu, de la modération dans les options, du libéralisme devenu une attitude de douce négation : ni conservateur ni travailliste car les individus en définitive se valent, n'est-ce pas? grâce à la tolérance de la société contemporaine. Si Tynan détonne à l'*Observer*, Wain y paraît douillettement et justement installé. Comme le souligne Lindsay Anderson, « Wain déteste l'industrie du spectacle et la presse à sensation mais il n'est pas prêt à établir le lien qui existe entre l'abus et le système qui le produit ». Il souscrirait, en effet, à l'éditorial de l'*Observer* pour le 1er de l'an 1957 qui affirmait : « La division grossière du pays en conservateurs et travaillistes (sans compter le suffrage des indépendants), n'est pas une division entre le bien et le mal, le juste et l'injuste (et ceci vaut naturellement pour les libéraux au parti desquels

appartient ce journal). Nous pensons que les deux grands partis politiques représentent des parties de la Communauté également méritoires et que les attitudes fondamentales, conservatrice et radicale, qu'ils incarnent sont, l'une et l'autre, de valeur égale. » A la recherche d'une philosophie raisonnable, sans *nonsense*, pratique, Wain s'est enlisé dans une purée intellectuelle où se mélangent les meilleurs et les pires légumes. Il affirme nettement que « la fonction de l'artiste est toujours d'humaniser la société dans laquelle il vit, d'affirmer l'importance de l'humanité face à ce qui, à ce moment donné, s'oppose à elle. Au Moyen Age, sa tâche était d'affirmer l'importance de l'humanité face à l'orthodoxie religieuse, d'affirmer face à celle-ci qu'il pouvait y avoir, qu'il devrait y avoir une vie sur cette terre aussi bien que dans l'autre monde », mais pour ajouter tout aussitôt : « aujourd'hui, l'adversaire est la Machine. Nous nous sommes entourés de mécanismes qui sont des miracles de précision et de perfectionnement, nous nous sommes tellement perdus dans leur contemplation que notre pensée est devenue entièrement mécaniste. Notre ambition est de devenir des machines afin de nous assurer le meilleur de tout. Ce culte de la machine est une tyrannie bien pire que celle que l'Église rêva, même à son plus haut point de mégalomanie. Elle est pire parce que l'écran de télévision envahit mieux la conscience que ne le fait l'éloquence de la chaire, parce que le haut-parleur résonne plus que la voix humaine, parce que l'avion est plus rapide que le cheval... » Une vieille dame de la Primrose League, jouissant goulûment de tout le confort moderne et « mécaniste », ne s'exprimerait pas mieux. Il constate que « jamais la classe ouvrière n'a été moins rouge » et avec étonnement, comme s'il s'agissait d'une réaction obscène en elle-même : « tout ce qui l'intéresse est d'obtenir des salaires de plus en plus élevés des industries déficitaires qui l'emploient. Sans jamais avoir la moindre idée de changer quoi que ce soit à la structure de la société. » Le prolétariat anglais est démobilisé, pourquoi John Wain se mobiliserait-il? D'autant plus que, sur le plan psychologique, ses manies sont la discrimination, la pertinence, l'appréciation nuancée, le jugement qualifié par tellement de clauses qu'il n'a plus de sens. Ces dadas font qu'en tant que critique littéraire, Wain excelle surtout à l'explication de texte. Il est le plus doué de tous ceux qui ont été influencés

par I. A. Richards, William Empson et un Dr Leavis cherchant à susciter chez ses disciples « un état d'esprit respectueusement ouvert à l'expérience ». Mal à l'aise dans ce qu'il pense être la jungle des idées générales, Wain s'est réfugié dans le formalisme d'une critique qui voudrait éviter le bavardage gratuit, l'interprétation totalitaire, le paradoxe faussement brillant, le cosmopolitisme à base de citations françaises, tout en conservant d'indispensables et solides qualités académiques qu'allège son style. Ses articles de l'*Observer* ou de la *Twentieth Century* et ses *Preliminary Essays* sont donc remplis de ce qu'André Rousseaux et Émile Henriot, après avoir un peu minaudé, appelleraient sans doute des « aperçus intéressants et fins ». Le détail est souvent passionnant, l'ensemble fastidieux, sans ligne directrice. Ses commentaires se figent dans le gelée d'une prétendue objectivité, comme ses personnages dans les aventures de ses romans qui veulent étudier certains phénomènes et en tirer des conclusions morales tout en ne les esquissant pas. Son refus de choisir même obscurément l'amène à d'étranges surprises. A propos de son dernier roman, *The Contenders*, il dit qu'il « essaie de s'attaquer aux problèmes : *a*) de l'ambition matérielle comme puissance de corruption; *b*) de la rivalité, dito; *c*) de savoir si les relations personnelles, ou « le travail » dans le sens où l'entend Carlyle, sont la meilleure base de l'existence; *d*) des vertus « métropolitaines » opposées aux vertus « provinciales », c'est-à-dire, vaut-il mieux « être dans le coup » ou « avoir une forte indépendance ». J'ai essayé de ne pas faire du livre une thèse aride, mais de laisser au contraire tous les problèmes jaillir naturellement des réactions entre personnage et thème et d'attirer vers eux tout autre problème qui puisse être ajouté en cours de route. » Le côté artificiel et faux-problème de ses préoccupations mis à part, il est caractéristique que, dans un exposé de ses intentions, Wain n'arrive pas à prendre parti. Son esprit satirique étant moins vigoureux que celui de Kingsley Ames, ses romans, depuis *Hurry on Down*, ressemblent de plus en plus à des soufflés retombés. L'humour de Wain, laborieux, étiré, est malheureusement plus proche de *Punch* que du *New Yorker*.

Au contraire, chez Kenneth Tynan, le meilleur critique dramatique d'Angleterre, il y a une vivacité, une rapidité combative qu'on retrouve dans les meilleurs articles des revues

américaines. Son essai est certainement le plus intéressant même s'il est parfois agaçant, en particulier dans sa dernière partie, écrite sous forme de lettre à un jeune homme qui finit son existence à vingt ans — horreur! — dans une agence de publicité. Kenneth Tynan est un bourgeois anglais progressiste. Il ne peut s'empêcher d'être sophistiqué, *bright young thing*, *smart alec*, avec tous les tics que cela implique. Il le reconnaît d'ailleurs, avec complaisance, faisant passer quelques remarques accidentelles et irritantes avec l'essentiel : « Quelle est la conception du monde qui me plaît au théâtre ? J'y ai fait quelques allusions, certaines assez bruyantes. Je veux des pièces qui soient brechtiennes par leur internationalisme, leur haine du culte du Héros, leur refus des ornements verbaux (laissez-les aux critiques bourgeois-décadents de mon genre, mais ne surchargez pas de leurs festons, les lèvres humaines...) »: Kenneth Tynan ou la malédiction, supposée, d'être, en 1958, anglais sans insularité, progressiste non communiste, et écrivain intelligent, également fasciné par les recherches de certains aspects du théâtre anglais, américain, français, et attiré par les possibilités d'un théâtre socialiste qui ne soit pas simpliste et finalement inhumain. Tynan n'est pas comme Wain, à la recherche d'une critique « impartiale ». Il prend nettement parti : « Je ne pourrais jamais applaudir une pièce, si bien écrite soit-elle, dont le contenu me paraîtrait inacceptable. Si Belloc en écrivait une où il prenne la défense de l'antisémitisme, ou si Evelyn Waugh exaltait la noblesse héréditaire, je serais instinctivement hostile. » Il va plus loin et formule franchement ses préjugés : « Je me montrerai beaucoup plus indulgent à l'égard d'un mauvais écrivain soucieux de l'avenir de la survivance totale de l'espèce humaine. Atroce Jdanovisme, dira-t-on ? Il s'agit d'indiquer à quels principes on se réfère, non pas de vanter les mérites d'une pièce débordante de bonnes intentions mais schématique, ce que Tynan n'a jamais fait. Il exprime franchement, d'un point de vue de gauche, ce que les critiques de droite font sans jamais indiquer clairement leurs préférences politiques déguisées en exigences esthétiques. Tynan est un des rares chroniqueurs anglais à reconnaître que théâtre et politique sont indivisiblement liés l'un à l'autre et à le dire. S'étant, lui aussi, débarrassé de l'Église, ayant proclamé que « le premier ennemi est le

christianisme selon saint Paul, avec sa répugnance horrifiée de l'acte sexuel et sa tolérance quiètement dégoûtée de l'Homme qui ne peut résister à ses bas appétits et qui, dès lors, doit se marier plutôt que d'être damné », il tente de définir ce que devrait être un théâtre qui serait socialiste par sa plénitude et non par la quantité de ses slogans ou de ses démonstrations abstraites : « L'ennui avec les pièces socialistes et avec une grande partie de la Pensée socialiste, c'est son manque de joie. Quand nous pensons à une pièce sociale, nous pensons à la colère, à la crasse, à l'obstination et à la violence. La chose est, en partie, obligatoire. Une pièce de protestation est destinée, en effet, à donner un choc et à faire agir par la présentation brute du fait. Il y a place, néanmoins, pour davantage. Cette satire de gauche faisait de si belles bulles dans le *Nékrassov* de Sartre où l'ennemi était criblé de coups d'épingle au lieu d'être pilonné à mort. Une ardeur acariâtre s'empare trop souvent de l'esprit socialiste. Une sorte de croassement déforme son rire. On se met à soupçonner, comme les conservateurs s'empressent toujours de le faire, que sa politique est une projection d'un conflit psychologique non résolu. Le socialisme devrait signifier davantage que le progrès pour l'amour du progrès. Il devrait être synonyme de progrès dans le sens du plaisir... L'humour de gauche atteint rarement la scène sans tomber dans une amertume maniérée, influencée par Orwell. Depuis la Restauration, l'image de l'homme d'esprit britannique est celle du flâneur imperturbable, qui ne s'abaisse jamais à la vulgarité de croire ce qu'il dit. » S'en prenant à la légende de la violence révolutionnaire de Shaw, Tynan remarque que le surhomme du théâtre anglais « s'est conformé à cette image... le public des conservateurs n'a jamais manqué à rire de ses pièces. parfaitement convaincu de ce qu'il n'entendait pas être pris au sérieux. » Les analyses de Tynan ne vont peut-être pas très loin mais elles sont les seules du genre. Elles ont le mérite de poser quelques questions qui font le point : où peut-on trouver dans le théâtre anglais, depuis *Le Marchand de Venise*, une pièce qui condamne la procréation inerte de l'argent par l'argent? Pourquoi se lamenter de la disparition des petits clubs théâtraux de Londres qui entretiennent l'idée de la culture faite pour une minorité et où l'avant-garde s'épuise à prêcher aux convertis? Pourquoi ne pas supprimer

la censure du Lord Chamberlain capable d'interdire Genet mais d'autoriser les dames nues sur scène quand elles ne bougent pas — c'est-à-dire si seulement la plaque sur laquelle elles se trouvent tourne? Pourquoi ne pas augmenter les subventions de l'État, reviser la grotesque loi relative au repos dominical, et condamnée par cette masse de gens qui errent tristement autour des pubs et des cinémas encore fermés?

C'est au nom de ces convictions que Tynan a été un des premiers à défendre John Osborne qui avec *Look Back in Anger* (joué en France sous le titre de *La Paix du dimanche*) *The Entertainer* et *Epitaph for George Dillon* a prouvé qu'il était parmi les meilleurs dramaturges contemporains. Cela admis, il faut reconnaître que son essai est magnifiquement raté. Il passe d'ailleurs beaucoup de temps à expliquer que la rédaction de ces pages l'a ennuyé. Répondant par avance à des critiques qui ont été faites en France, Osborne essaye de résumer quelques-uns de ses buts en tant qu'écrivain: « Je veux obliger les gens à sentir, je veux leur donner des leçons de sentiment. Ils pourront toujours penser après. Dans d'autres pays ce serait dangereux peut-être mais en Angleterre il ne paraît pas y avoir grand péril à trouver un public trop sensible, du moins pour l'instant. » A force de cultiver le sentiment chez les autres, on parvient à arroser son propre sentimentalisme qui sous-tend quelques prises de position très honorables. Après l'explosion de la bombe atomique de l'île Christmas qui permit à la presse jaune anglaise de laisser libre cours à son *jingoism*, comme elle le fit pour l'affaire de Suez (enfin! une fois de plus, nous sommes la *Grande* Bretagne). Osborne se flagelle, inutilement, déguisant en remords une certitude de relative impuissance : « Je me suis conduit comme n'importe quel autre « intellectuel » de ma génération. Nous sommes restés à la maison, bien nourris et nous avons laissé un petit Unitarien sans le sou de plus de soixante ans arriver en auto-stop et faire « le geste » à lui tout seul. Personne ne s'est moqué de nous, nous nous en étions assurés. Les courageux bonshommes de Fleet Street l'ont appelé « Harold Bombe H ». Original, il l'était sans doute, ni très malin, ni très intelligent, mais c'est le seul d'entre nous qui ait eu la décence et le courage de quitter femme et enfants, de retirer ses économies de la banque et de faire sa petite protestation risible et vouée à l'échec... ». Si l'on reconnaît

qu'elle était risible quoique admirable, vouée à l'échec quoique symbolique, pourquoi prétendre qu'on regrette de ne pas y avoir participé? Fallait-il s'embarquer dans un youyou avec Bertrand Russell, Philip Toynbee et les quelques pasteurs qui manifestèrent contre l'aventure de Suez à Trafalgar Square et participent maintenant à la campagne contre le réarmement nucléaire? Dans le fond, Osborne le sait : les écrivains luttent avec leurs armes. Et il l'a fait : « Pendant l'affaire de Suez, j'avais recueilli des signatures au bas d'une lettre au *Times*. C'était là les limites de mon imagination d'alors. C'était, il est vrai, une lettre fort militante, même peut-être séditieuse. C'est sans doute la raison pour laquelle elle n'a pas été publiée. » Quel plaisir Osborne éprouve-t-il à décréter : « Un écrivain peut manifester ses sentiments. Mais il faut un être humain extraordianire pour manifester en acte »? A se complaire dans un exhibitionnisme qui ne correspond aucunement aux faits : « En règle générale, mon « allocation-courage » ne dépasse pas le déjeuner du lundi » ?

Car enfin, lorsqu'on s'en prend systématiquement à ce qu'il appelle « eau de vaisselle nationale », c'est-à-dire la religion de la royauté, il n'est pas particulièrement lâche. Il ne dénonce pas seulement l'abrutissement que tressent les discours lyriques et attendris sur la beauté du cérémonial monarchique, l'exploitation quotidienne du rhume du Prince Charles ou des prouesses sportives de son papa, mais aussi — ce qu'oublient trop volontiers les libéraux pleins d'indulgence pour la si pittoresque relève de la Garde ou émus par les vastes synthèses du Consort présidant quelque banquet de membres de Royal Society — et surtout, la façon dont les activités des personnes royales, au-dessus des partis, en principe, servent à renforcer l'idéologie d'un seul, par des visites officielles en France ou an Portugal « qui remplissent avec succès la fonction de camoufler les affaires politiques importantes comme la barbarie de la politique du gouvernement français en Algérie ou la constitution ouvertement antidémocratique », qui permet à Salazar de se maintenir au pouvoir. On reprochera facilement à Osborne de ne pas être violent dans ses pièces à propos de certains sujets. C'est oublier l'existence du Lord Chamberlain qui ne peut intervenir dans le domaine des écrits mais reste tout-puissant dans celui du théâtre. Trop d'intellectuels anglais estiment

qu'il est vulgaire et puéril de s'en prendre à la royauté. Osborne la ridiculise souvent d'une façon primaire mais n'a-t-il pas raison quand il s'exclame : « ... cela me met au désespoir qu'il y ait tant de têtes vides, tant de vies désertes en Grande-Bretagne pour subventionner cette industrie imbécile; et que personne n'ait eu assez d'esprit pour la tuer à force de rire, ou l'honnêteté d'y résister. Je ne puis croire qu'il y ait un seul intellectuel du parti travailliste qui ne la trouve risible et méprisable. On n'a certes aucunement l'intention de perdre tant de bons votes en l'avouant mais quant à encourager le peuple à se divertir avec ce jouet grossier qu'est un symbole sans signification, il ne faut pas s'attendre que les masses découvriront un sens à cette idée politique sérieuse qu'est le socialisme. Un parti socialiste non républicain ne prête à ses partisans éventuels ni sens commun, ni intelligence ». Il est ahurissant de constater que tel député gallois ou écossais se taille une réputation d'originalité parce qu'il n'hésite pas à se dire républicain. Ou de trouver admirable l'admission des femmes à la Chambre des Lords ou la création de la pairie non héréditaire. Profiter des concessions du système est une chose, se convaincre qu'on le grignotera et qu'on finira par l'avaler totalement parce qu'une économiste de gauche est devenue baronne, une autre. Quelle victoire! on ne l'a pas fait disparaître de la scène en la nommant baronne Sheffield ou Newcastle.

Ce sont là des détails mais ils sont, grâce à la presse, la télévision et la radio, perpétuellement présents à l'esprit des citoyens. Leur imagination s'en nourrit et avec eux, à la longue, tous les clichés réformistes s'introduisent dans le mouvement socialiste anglais. Les passer sous silence n'est pas le meilleur moyen de les enlever de la conscience de millions d'électeurs anglais. Avec les tirades brutales de ses pièces, Osborne a rendu un service au socialisme anglais. Il a aidé à démystifier une fraction importante de la jeunesse. Il y a encore beaucoup de coups de bélier à donner en Angleterre. *Look back in Anger* a indirectement participé a une entreprise de repolitisation, en s'adressant à un public pour lequel action politique signifiait d'abord nomination de X ou Y à tel ou tel poste.

Lindsay Anderson touche un public différent — les lecteurs du *New Statesman and Nation*, assez semblable, par les qualités et les défauts, à *France-Observateur*, ou ceux du *New Reasoner*,

organe de l'ancienne opposition communiste ou de *Universities and Left Review*, publication trimestrielle animée par une équipe de jeunes particulièrement dynamique et dont le succès est un des symptômes les plus encourageants quant à l'avenir doctrinal du socialisme britannique. Anderson a évidemment beaucoup plus de maturité politique qu'Osborne. Critique et réalisateur de cinéma, il replace les problèmes de son métier dans leur contexte politique et social. Sa critique du Mouvement Travailliste est moins légère : « Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il ait, autant que les Conservateurs, perdu contact avec la réalité. Il a misé sur l'avenir et ne connait pas la même tentation que leur adversaire d'embellir le passé. Mais son manque d'imagination s'est avéré à peine moins désastreux. L'inspiration morale ancienne du « radicalisme » n'existe plus chez eux et l'intellectualisme Fabien ne compense certainement pas cette perte. Les syndicats sont capables d'agir de façon bornée, étroite, en ignorants, autant que les Conservateurs et peut-être davantage qu'eux-mêmes. L'internationalisme de la gauche n'a pas été assez fort pour apporter un secours sans restriction aux mineurs hongrois. Et au lieu d'un appel non équivoque au bon sens et à la conscience du pays, le parti travailliste s'est rabaissé, lors des dernières élections, à mener une campagne électorale d'inspiration ouvertement bourgeoise et paternaliste : le fauteuil recouvert de chintz, le premier ministre la pipe au bec, *vous pouvez faire confiance à Mr. Attlee*. Ils méritaient la défaite. » Lorsque Jimmy Porter, le personnage principal de *Look Back in Anger*, hurle : « Il n'y a plus de bonnes causes... », il pense aussi à l'embourgeoisement et aux compromis du parti qui est d'abord celui de Gaitskell avant d'être celui de Bevan ou de Foot. Il n'est gas étonnant que Kingsley Ames dans sa brochure *Le Socialisme et les Intellectuels*, réduise son vote travailliste à un vague geste instinctif, exactement comme le héros de John Braine dans *A room at the Top*. Être à gauche, pour lui, c'est accepter son « romantisme » et satisfaire un anti-snobisme las et ironique. C'est presque faire semblant qu'on a de bonnes raisons. Mais — clin d'œil complice — vous et moi, nous savons bien que tous se valent : en somme l'intellectuel socialiste n'est qu'un libéral qui s'ignore.

En ce qui concerne le cinéma britannique ou plus exactement anglais et de l'Angleterre du sud Anderson n'est pas en colère.

Il est lucide. Il reconnaît son atroce médiocrité, sa monotonie, son snobisme, son refus de traiter des sujets sérieux pouvant faire réfléchir les spectateurs. L'Angleterre est encore, une démocratie de castes. Son cinéma réfléchit bien son image. Partout traînent le cockney comique et l'aristocrate bon enfant quoiqu'un peu borné qui permettent de faire ressortir les vertus du bourgeois. L'humour et la gentillesse sont toujours sympathiques mais ne servent la plupart du temps qu'à faire passer des scénarios bêtifiants. « Vous connaissez le genre. Mrs. Hugget, la femme du policier apprend la mort de son mari en service commandé (il a reçu un coup de couteau alors qu'il procédait à l'arrestation d'un teddy boy qui dansait sur le trottoir près de la station Elephant and Castle). Ici un arrêt, gros de ... vide. Puis Mrs. Hugget parle, tranquille, maîtresse d'elle-même : « Je vais mettre ces fleurs dans le vase. » Applaudissement poli de ce témoignage de plus du sens si anglais de la litote. » Anderson voudrait que les longs et les courts métrages échappent à ces conventions qui valent bien celles du stakhanoviste. Particulièrement attiré par le documentaire (les sujets qu'ils proposent comme exemples à traiter ne sont pas tous également séduisant) : nationalisation des Houillères, le Service de Santé, nationalisation des Chemins de Fer, instruction secondaire obligatoire, grèves, enfance délinquante, expériences nucléaires, loyalisme des savants, insolence de l'Administration), il affirme que le cinéma anglais est non seulement mauvais mais qu'aux yeux mêmes du consommateur il est dégradé : « Dans notre pays aujourd'hui, si l'on introduit la caméra et les projecteurs dans une usine, dans une mine de charbon ou sur un marché, il faut s'attendre aux cris de « Encore Rank », « Salut Clark Gable » ou « Envoyez Diana Dors ». Et cela n'est pas à cause du manque d'imagination, par timidité, ou goût de la facétie. Mais parce que le cinéma, aujourd'hui, tel qu'il est, ne peut avoir de sens pour le public que par la parodie commerciale... Si je fais un film de quarante minutes sur les gens de Covent Garden, je ne veux pas qu'on me dise de le couper et de le réduire à dix-huit minutes, si je veux que le public britannique puisse le voir, à cause des grands films américains trop longs de cette année. Ces bonnes figures amicales méritent une place d'honneur sur les écrans de leur pays. Et je lutterai avec qui la leur donnera. »

On comprend que la presse ait si facilement confondu Wilson

ou Hopkins et Tynan ou Anderson tout en réservant le gros de sa publicité aux premiers : les élucubrations sans danger des uns permettaient de noyer ou de ne pas mentionner les critiques concrètes et les suggestions constructives des autres. Dieu, quel que soit l'uniforme qu'on lui mette, est un personnage plus acceptable qu'un homme qui risque de parler de la lutte des classes.

Olivier Todd

Jean-Louis Ferrier

NOTES SUR LA PEINTURE DE CHASTEL

Lorsque les historiens d'art retraceront l'histoire de la peinture de notre siècle, ils la centreront, sans doute, autour de la querelle de la figuration et de la non-figuration. Mais ils montreront aussi, sans doute, la gratuité et la vanité de cette querelle, car il n'y a pas un artiste moderne qui compte vraiment dont le langage soit réductible à l'un ou l'autre de ces deux concepts-limites.

Le cas du Cubisme, à cet égard, est exemplaire. Certes, une toile analytique de Braque ou de Picasso ne représente rien et le moyan le plus sûr de s'en fermer l'accès est d'y chercher l'image d'une femme ou d'une guitare. Mais il s'en faut de beaucoup qu'elle se ramène à un ensemble de formes et de couleurs. On sait comment les peintres cubistes travaillaient : ils avaient, sous les yeux, des objets ou des personnages autour desquels ils déplaçaient continuellement leur chevalet et qu'ils peignaient simultanément selon des perspectives et des profondeurs différentes. Ils estimaient en donner ainsi des images totales. A-t-on suffisamment remarqué jusqu'ici que *le mouvement qui libéra l'art de peindre est paradoxalement célui qui fit la tentative la plus radicale d'un réalisme absolu?* Et même derrière Mondrian se profilent encore ses fameux arbres, la mer ou l'église de Dombourg qui en orientent l'œuvre et la nourrissent. C'est que la conscience est « éclatement vers » : elle a besoin du monde que, d'autre part, elle investit et constitue. *L'œuvre d'art se noue au point de rencontre de l'homme et de la réalité ;* elle n'est pas autre chose que l'approfondissement constant, par l'homme, de cette réalité.

L'importance de Chastel [1] lui vient de sa situation à un carrefour où il n'a jamais cessé de se tenir. Plus que toute autre, sa peinture

1. A propos de l'exposition Chastel, Galerie Villand-Galanis, 127 boulevard Haussmann, du 7 novembre au 15 décembre.

assume le monde de bout en bout. Mais plus que toute autre, également, elle ne vise qu'à exprimer la conscience humaine dans une dialectique serrée.

Cela commence par un long passage figuratif. A une époque, pas très éloignée, où les artistes de sa génération s'employaient à fragmenter le spectacle du réel, à le démanteler, à le faire éclater, Chastel prenait une longue patience à le scruter. De l'entre-deux guerres datent d'admirables portraits dans lesquels l'artiste s'efforce de rendre sensible l'intériorité secrète de ses différents modèles. Les œuvres sont nombreuses où, oublieux de soi, il fait affleurer la complexité d'un sentiment. De la même époque datent également d'amples natures mortes composées de chaises, de draperies, de fruits. Cézanniennes d'inspiration, elles soulignent les contours des objets et organisent leurs volumes selon une articulation solide. Chastel a, depuis longtemps, dépassé l'âge où l'artiste apprend son métier et il continue, cependant, à vouloir l'acquérir, toujours plus précis, toujours plus adéquat. Il n'entend pas seulement pousser au maximum sa capacité artisanale, mais il est conscient que l'artiste ne peut biaiser, *qu'il ne peut émerger s'il ne consent d'abord à s'enfoncer, s'il omet d'assurer ses prises une à une sur ce qui le porte mais s'oppose à lui.* Je viens d'employer le terme de dialectique. Les portraits et les natures mortes que Chastel peint autour des années trente en constituent le premier et indispensable moment.

D'ailleurs, que le peintre se soit plié au monde extérieur, vingt années durant, à seule fin de mieux parvenir, ensuite, à le maîtriser, la plupart de ses toiles figuratives le laissent deviner. Mais l'une, peut-être, le *Portrait de Jeanne Castel*, l'indique avec plus de netteté. Il s'agit d'une toile représentant une femme petite vêtue de rouge, assise de trois quarts dans un vaste fauteuil. L'œuvre est réellement un portrait en ce sens qu'elle ne se borne pas à démarquer un corps et un visage, mais en approfondit la texture un peu recroquevillée. Toutefois, ce qui frappe d'emblée, c'est que le Chastel de la maturité s'y rencontre déjà, comme le Picasso qui allait suivre habite le *Portrait de Gertrude Stein*. En un endroit, au fond de la toile, la lumière jaillit, blonde, irradiante, qui chatoie sur les choses. infléchit l'espace et, ne serait Jeanne Castel et son fauteuil qui la contiennent, embraserait tout. L'emprise de l'artiste est partielle encore : Chastel ne se manifeste, dans le cadre rigide de la tradition, qu'à travers une espèce de trouée. Mais il se montre

OUR DE CARTES VIII 1957-195



TOUR DE CARTES VI 1954



1952 - LA VEILLÉE



Musée de Turin



LE PETIT COLLEONE XXII 1957

avec toute son intensité. Il suffira qu'il parvienne à pousser de la partie à la totalité pour que naissent ses œuvres achevées.

L'art de Chastel n'est pas autre chose qu'une lente pénétration. Impatiente parfois, voire même débridée ou désespérée, mais toujours appuyée et cependant concertée.

Sa période expressionniste qui vient ensuite le montre assez. A ses portraits respectueux de l'intégrité de leurs modèles, à ses natures mortes restituant l'apparence extérieure des objets succèdent des toiles où Chastel vient se placer au premier plan. Bien qu'il l'eût parcourue avec une étonnante agilité, il glissait encore à la surface de ses objets et de ses personnages. Ou bien, il ne parvenait à la percer qu'en un seul point. Désormais, il saisit le monde visible à bras le corps, il le secoue, le met en pièces, le taille à sa guise, l'entraîne à sa suite. Le *Portrait de Jeanne Castel*, un endroit du fond mis à part, était d'abord Jeanne Castel *avant* d'être le peintre. Dans telle scène d'intérieur, au contraire, ou dans telle nature morte, les jambes, les corps se tordent, les objets sont vidés de leur volume, la lumière tombe par morceaux, la spatialité se troue, ou bien se brise et se renverse. La peinture de Chastel était visages subtils, beautés généreuses, opulente nature, la voilà devenue déchirement, espace chaotique, univers en gestation, cris assourdissants ou, au contraire, bruissement imperceptible du silence.

L'expressionnisme, d'ordinaire, résulte de la projection d'un moi sur le monde. Il accentue telle opposition de tons, incurve tel tracé, crispe telle forme, mais il ne mord pas sur la structure profonde des êtres et des choses qui lui sert de support. Cézanne brasse davantage le réel que Van Gogh. Il y a, entre l'ordonnance du monde et la peinture expressionniste, une intangibilité réciproque. Le fait que Kandinsky ait passé à l'abstraction après qu'il eut jugé que la présence d'objets dans ses toiles nuisait à sa peinture est significatif. Même l'expressionnisme de Picasso, pour puissant et dévastateur qu'il soit, se situe en retrait de la désagrégation et du bouleversement auxquels l'artiste soumet le réel dans ses œuvres cubistes. Chez Chastel, au contraire, l'expressionnisme est mise en question radicale de la structure du monde visible. Il n'est pas fulguration ou évasion, mais *désintégration et reconstruction.*

Mais il est facile de quitter le monde pour s'abandonner à soi. *La route du moi conduit bientôt au badigeon.* L'expressionnisme de

Chastel, pour intériorisé qu'il apparaisse, demeure cependant tourné vers le dehors. *Les Roumegous*, par exemple, avec ses figures grimaçantes d'enfants serrés autour d'une table, ses parois désarticulées, ses traînées de lumière, est éminemment un Chastel. Mais il n'en est pas moins une famille nombreuse mal nourrie, logeant à l'étroit dans une habitation sans confort. Van Gogh donnait à ses paysans mangeant des pommes de terre, la couleur des pommes de terre. Chastel pousse la métamorphose plus loin : de la rencontre de sa sensibilité et de ce contre quoi elle vient buter, naît un art qui n'exprime plus profondément l'artiste et ne s'engage plus radicalement dans l'univers de la peinture que pour être mieux à même de traduire le monde. Dans ses toiles expressionnistes, sa personnalité se ramasse sur elle-même puis se détend. Il n'y a pas une ligne, pas un ton, pas une nuance, pas un plan qui ne soit l'artiste de part en part Mais par le fait, également, il ne s'y trouve pas un élément qui ne dépasse le niveau des apparences et ne nous *montre* le réel. Ce n'est pas le moindre paradoxe de cette œuvre qu'elle devienne d'autant plus intensément figurative qu'elle semble l'être moins.

Et cela explique la raison pour laquelle, s'emparant d'un thème, le peintre reprend chaque fois tout dès le commencement et procède par longues séries.

J'ai fait allusion au Cubisme. J'ai indiqué, au passage, combien il était faux d'y voir la première manifestation avortée de ce qu'on a nommé, par la suite, la peinture pure. Les cubistes furent des peintres soucieux de réalisme : *seule leur volonté d'aller à l'être des objets les a amenés à se détourner de l'aspect immédiat de ceux-ci, non un quelconque penchant pour l'esthétisme.* Tenons compte qu'un objet perçu ne l'est jamais que fragmentairement, sous l'une seulement de ses faces, tandis qu'il est toujours pensé en tant que totalité. Le Cubisme se révèle être la tentative la plus sérieuse qu'ait jamais faite la peinture de *hausser l'opacité de la perception à la transparence du savoir.* En ce sens, il représente le mouvement pictural le plus important de l'époque contemporaine et, s'il reste inachevé, ce n'est pas pour les raisons que les abstraits invoquent habituellement.

Sur le plan de l'analyse de l'objet, il réussit pleinement et je vois mal qu'on puisse le pousser plus loin sans, du même coup, aboutir à la négation de la peinture. Mais il demeure essentiellement extensif : c'est dans et par l'espace, en le retenant ici, en le relâ-

chant ailleurs, en le multipliant, qu'il parvient à rassembler l'être de ses objets. Aussi il échoue lorsqu'il aborde la personne humaine. Ses nus, ses musiciens, ses arlequins, ses acrobates sont traités comme des bouteilles ou des violons. On a souvent admiré les fameux « portraits » cubistes. Ils réalisent, certes, un tour de force. Mais en quoi manifestent-ils davantage la personnalité de leurs modèles qu'une bonne peinture d'inspiration traditionnelle? Le *Portrait de Vollard* de Picasso n'est ni plus ni moins somnolant que tel autre portrait figuratif du célèbre marchand de tableaux. L'apport décisif de Chastel est d'avoir poussé l'analyse cubiste jusqu'à l'intensif. Le peintre n'exploite pas seulement les possibilités du Cubisme dans une perspective expressionniste. Mais il parvient (ce que ni le Cubisme, ni Picasso qui sacrifient tout au type ne réussissent jamais) à conserver et à augmentre la présence du particulier au sein même de son dépassement conceptuel. *A la netteté du savoir, il ajoute la plénitude de l'émotion.*

J'en veux pour preuve sa suite de *La Veillée.*

Parvenu à son degré le plus poussé d'hermétisme, le Cubisme s'est assez vite ramené à l'emploi d'un quadrillage que les peintres, ne tenant pas compte des impératifs de leurs différents thèmes, appliquaient à n'importe quel objet. *L'importance qu'il accorde au rôle agissant de l'observation, au contraire, est caractéristique de l'art de Chastel.* Dans les toiles au cours desquelles s'élabore *La Veillée*, l'artiste fait battre toujours plus fort la pulsation propre de chaque être et de chaque chose. Ses premières formulations sont, tour à tour, très belles du point de vue plastique ou vraies et touchantes humainement. Puis le pictural et l'humain s'opposent et se confrontent. Enfin Chastel parvient à intégrer l'un à l'autre. D'une vieille femme qui tricote, d'un vieux à casquette lisant son journal, de différents autres personnages, d'un chien, groupés tous ensemble devant une cheminée où se reflètent quelques flammes, il tire une réalité nécessaire en faisant saillir la contingence particulière de chacun d'eux. Il n'y a plus seulement rencontre du peintre et du monde extérieur, mais passage réciproque de l'un à l'autre : *le monde que son art nous propose n'est autre que le peintre lui-même en tant que le monde et lui-même sont inextricablement lui-même et monde.*

La peinture, parce qu'elle est langage, est nécessairement relation d'une forme et d'un contenu, sans quoi elle se relâche. Mais cela implique que, pour l'artiste, rien n'est jamais définitivement acquis :

il doit admettre la possibilité que le contenu pèse fortement dans la forme et, inversement, que la forme agisse sur le contenu. A ce prix seulement, sa démarche atteint à sa pleine cohésion. Chastel est l'un des rares peintres contemporains qui satisfassent à cette exigence. Au lieu de s'arrêter à ce qu'il y avait d'encore psychologique (et d'extérieur) dans son expressionnisme, *il pousse désormais celui-ci à l'ontologique, c'est-à-dire qu'il l'amène à se correspondre absolument comme forme et comme contenu, selon une relation d'étroite intériorité.* La dialectique constitutive de son art se resserre d'autant et cela cesse d'avoir le moindre sens de parler de figuration ou de non-figuration. La tentative de l'artiste de parvenir à une parfaite adéquation de la forme et du contenu explique le mouvement créateur de sa peinture.

Mais il y a plus. Chastel n'élabore pas seulement son langage au cours de chaque série, à travers chaque thème. Il ne le construit pas non plus de toile en toile ou de série en série, mais des toiles étrangères à ses séries interviennent dans celles-ci, qui les font naître ou en influencent le déroulement. Entre le monde et lui se glisse sa peinture qu'il récupère comme participant à la fois de lui-même et du monde. Les relations horizontales constitutives de son art se compliquent de relations verticales : le peintre devient, pour lui-même, sa propre tradition.

Ainsi, sa série du *Tour de cartes* qui constitue un des ensembles les plus importants de son œuvre a une origine double. Elle est due, pour une part, à une rencontre fortuite; Chastel fut frappé de la qualité plastique attachée à une anecdote : l'intérêt de deux enfants regardant un homme leur faire un tour de cartes. De cette scène, il exécute de nombreux dessins puis des toiles, très réalistes, dans lesquels il représente l'homme aux tours de cartes, un autre personnage accoudé et, au premier plan, les deux enfants vus de dos, appuyés à une table sur laquelle se dressent une coupe et quelques bouteilles. Demeurant fidèle à son principe d'exploration de l'individuel, il ne le soumet d'abord à aucune élaboration préconçue et repart à zéro. Tout au plus, reconnaît-on, dans ses premières tentatives où l'intégrité des objets et l'espace tridimensionnel sont respectés, la marque du portraitiste habile à souligner une expression ou une attitude. De là, il ira ensuite, degré par degré, jusqu'à son langage, en se chargeant de son thème et en l'amenant à toujours plus de nécessité interne, de concision et de densité.

Mais le *Tour de cartes* qui tient à la fois du portrait, de la scène d'intérieur et de la nature morte se révèle singulièrement divers et, partant, difficile à assumer. C'est alors que Chastel va chercher de l'aide du côté de sa peinture; il rapproche ses premiers essais d'une nature morte de petites dimensions : *Le pot de confiture.* Cette petite toile compte parmi les plus achevées du peintre. La lumière rasante s'y dégage de partout; elle y fait naître les objets aux différents lieux de rencontre de ses reflets, y secrète l'espace, y transforme le réel en une pure qualité. La conscience humaine y est passée du côté du monde qui est devenu lui-même conscience « déroulée », visible et palpable. L'œuvre n'est comparable qu'à certains Guardi où l'eau et le ciel de la lagune vibrent d'une présence essentielle et entière. *Le peintre s'en sert comme on se sert d'un outil, — pour entamer et façonner une matière dure, résistante.* En ayant recours à la médiation de sa propre peinture, il parvient à accentuer sa pression et son emprise sur une portion plus vaste du réel.

Une relation triple s'établit dans son art qui lie Chastel au monde, le rabat du côté de sa peinture et, à partir de celle-ci, lui permet d'agir avec plus de force sur le monde. Le peintre en est au point où, parvenu au terme de sa pénétration, *il se trouve pour la première fois en mesure de porter tout le réel et, du même coup, dans une espèce de mouvement en vrille, de le dépasser.*

Le *Tour de cartes VIII*, une des toiles les plus importantes de la série du même nom, est très caractéristique de ce mouvement en apparence contradictoire d'intégration et de dépassement. Tout ce qui, jusque-là, demeurait d'inachevé et de déséquilibré dans les peintures du *Tour de cartes* se trouve ici parfaitement assumé. Les enfants, l'homme aux cartes et la chaise sur laquelle il est assis, le personnage accoudé, la table et ses objets (parmi lesquels domine, nouveau venu, un carafon), la nappe qui la recouvre, constituent un ensemble homogène. Chastel l'a tiré du monde, mais il est désormais irréductible au monde et vaut par et pour lui-même. Les différents éléments y sont réduits à autant de signes plastiques : les chemises des deux enfants ne composent plus, avec la nappe, qu'un rythme unique qui parcourt la peinture et que le bras et la main du personnage accoudé servent à contre-balancer. L'espace, fait de l'agencement de ces signes et suspendu à leur imbrication stricte, n'y est plus que foisonnement de la lumière. La déformation picturale n'atteint vraiment à la formation et à

'expression que pour autant qu'elle *signifie* davantage que la simple image restituée du monde visible, sans quoi elle demeure coquetterie ou difformité. Dans cette toile comme dans celles, ultérieures, de la série à laquelle elle appartient, *Chastel se place dans cette sphère où l'art devient sa propre réalité.*

Un des événements culturels les plus importants du milieu de notre siècle est, sans doute, la rencontre de l'art moderne et de l'art sacré. L'académisme a beau s'employer à peindre des *Pièta* ou des *Crucifixions.* Ramenant l'art à l'utilisation d'un certain nombre de procédés techniques, il ne peut pas ne pas installer le scientisme au cœur même de ses œuvres et, quoi qu'il en ait, barrer du même coup la route à toute expression de la spiritualité. Et même l'Impressionnisme, tourné tout entier du côté de l'investigation de la nature, eût été bien incapable, à la fin du siècle dernier, de faire prendre forme plastique à la vie profonde de l'âme. Le Cubisme et le Fauvisme, en revanche, sont l'origine lointaine de cette rencontre. Ils ne se coupent pas du monde des apparences, mais leur seul souci ne fut jamais que de faire accéder celui-ci, chacun à leur manière, à une cohésion supérieure et, par le fait, d'en dévoiler les essences. Avec eux la peinture prend congé de la représentation académique et retrouve sa destination première qui est *présentation.* Il suffira de confier l'exécution de vitraux à Léger, à Matisse, à Manessier, à Bazaine ou à Estève pour que l'art renoue avec la tradition de Chartres et de Reims.

Sans relever d'un art religieux à proprement parler, les toiles pleinement achevées du *Tour de cartes*, parce qu'elles sont capables au plus haut point de *présenter*, participent de cette spiritualité. *Formulation d'un univers qui serait traversé de part en part d'amour, de totale cohérence, d'humanité, elles sont empreintes d'une profonde religiosité.*

Mais cela conduit à s'interroger sur le mouvement d'ensemble de la création picturale chez Chastel. La volonté du peintre de montrer le réel avec toujours plus de pénétration, pas plus que sa constante reprise expressionniste, n'explique entièrement la raison d'être de sa peinture puisque, en dernière analyse, *celle-ci en arrive à dépasser toute réalité et vient se placer dans le « surmonde » de l'art.* C'est qu'il reste à rendre compte d'une dernière relation constitutive du langage de Chastel : de celle qui s'établit et se tisse au cours de son développement, de série en série.

La progression d'une forme d'art est, le plus souvent, linéaire.

Des *Femmes au jardin* aux *Nymphéas*, la peinture de Monet s'élabore presque sans heurt selon la succession chronologique. Ou bien, au contraire, comme chez le Picasso d'après les œuvres cubistes, le langage pictural se constitue par éclatements successifs, à travers les essais et les revirements, selon la logique souterraine d'un désordre apparent. Chastel joint en un seul ces deux mouvements. Sa peinture passe non seulement par différents degrés d'élaboration qui en caractérisent les différentes époques, mais ces degrés se retrouvent périodiquement et se recoupent au sein de chacune de ses séries. Figuratif, expressionniste, constructiviste, l'art de Chastel *l'a été* en même temps qu'il l'est continuellement, chaque fois que l'artiste aborde un thème qu'il n'a pas encore exploré. Il y a, dans son œuvre, comme une récupération et une négation du temps : les toiles terminales d'une série antérieure sont toujours plus « avancées » que les premières ou les intermédiaires d'une série ultérieure. Il en résulte un mouvement cyclique qu'on ne rencontre que chez lui.

Actuellement, le peintre travaille à deux séries récentes, 14 *Juillet à Toulon* et *Le petit Colleone*. La première restitue une ambiance de fête populaire; elle a pour thème central un orchestre de danse. Les instruments de musique, les trompettes, les saxophones, la batterie, aigres ou percutants, les drapeaux tricolores qui flottent tout autour, donnent son caractère insouciant à l'ensemble. L'écriture en est expressionniste et rappelle les ruptures et les distorsions de l'époque des *Roumegous*. La deuxième représente l'un des petits-fils du peintre sur son cheval à bascule et certaines toiles de la série font réapparaître le Chastel d'il y a vingt-cinq ou trente ans. Bien qu'étroitement contemporaines des versions les plus élaborées du *Tour de cartes*, ces différentes œuvres l'atteignent pas à la même gravité ni au même achèvement que celles-ci. Mais elles n'en sont pas moins nécessaires au cheminement du langage propre du peintre.

Car il ne s'agit pas d'un éternel recommencement. Un autre mouvement, ascendant, celui-là, se dégage des retours et des enroulements successifs de Chastel. Sensible jusque dans chacun d'eux, il les légitime et trace la courbe de l'accomplissement de son art.

Les *14 Juillet à Toulon* et *Le petit Colleone* révèlent un Chastel fauve, éclatant de tons vifs et contrastés, auquel on ne s'attendait guère. L'expressionnisme du peintre y prend un cours nouveau

qui amplifie d'autant sa manière. Il en résulte qu'elles soutiennent toujours davantage les toiles terminales de Chastel et que, étant plus achevées que leurs analogues antérieurs, elles exigent des œuvres concluant les séries une élaboration toujours plus poussée. J'ai dit, en commençant, que l'œuvre d'art se nouait au point de rencontre de l'homme et de la réalité. Pour Chastel, sa peinture est elle-même devenue réalité. Il la rencontre dans le monde, parmi les êtres et les choses et il lui faut la réassumer toujours à nouveau. Elle est lui-même en tant qu'elle est prise sur le monde et lui vient en aide. Mais aussi elle est lui-même en tant qu'il est pris dans le monde et elle exige du peintre un effort toujours accru pour qu'il ne s'enfonce pas dans sa médiation et qu'il y ait, précisément, *rencontre* de l'homme et du monde, c'est-à-dire langage.

Le dépassement auquel parvient Chastel ne s'opère pas malgré l'intégration toujours plus large du monde dans sa peinture, mais à cause d'elle. Il est le résultat de l'enchaînement de ses intégrations successives. Cet enchaînement seul, parce qu'il n'élimine rien du monde, était en mesure, engageant profondément le peintre dans le réel et l'en dégageant à la fois, de faire déboucher son art sur l'univers de la pure peinture.

Il n'en fallait pas moins pour que l'intensité de la petite lumière blonde du *Portrait de Jeanne Castel* s'étende de la partie au tout et couvre l'ensemble de son œuvre.

Jean-Louis FERRIER

Raymond Borde.

LE CINÉMA EXPÉRIMENTAL AU FESTIVAL DE BRUXELLES

Le cinéma d'avant-garde est devenu un art conservateur. On le sent prisonnier de l'écriture artiste. On cherche en vain l'écho de la révolte surréaliste : de cet immense dégoût des valeurs bourgeoises, de cette soif de liberté, de ce rejet des interdits. Le jeu exquis des formes et des couleurs a étouffé la critique sociale et le réquisitoire injurieux.

A la vérité, le débat est ancien. Dès son apparition, l'avant-garde fut partagée entre l'esthétisme apolitique et la révolte anarchisante. L'engagement n'allait pas de soi, même en 1930, et Cocteau ou l'Herbier ne demandaient rien tant au film expérimental que d'être le miroir d'un romantisme désamorcé et de rêveries très fin de siècle. Mais Luis Buñuel (*L'âge d'or*, *Terre sans pain*), Jean Vigo (*Zéro de conduite*, *A propos de Nice*), les frères Prévert (*L'affaire est dans le sac*), Henri Storck (*L'histoire du soldat inconnu*) et quelques autres firent de la liberté dont ils disposaient, en marge du cinéma commercial, un usage tout différent : ils dénoncèrent les valeurs mystificatrices. A l'époque de la tactique « classe contre classe », des gueules de vache et du grand cinéma soviétique, héritiers d'une tradition de la révolte qu'on passe toujours sous silence quand on parle des traditions françaises, ils furent rigoureusement « anti ».

Aujourd'hui, dans la plupart des pays, la formule Cocteau l'emporte et *Le sang d'un poète*, film vieilli, couvert de rides, est devenu le bréviaire des jeunes auteurs en quête de chimères.

Tel est, sous bénéfice d'un inventaire plus précis, la première impression laissée par la compétition du cinéma expérimental qui s'est déroulée à Bruxelles, au mois d'avril. Ce festival, organisé avec un soin extrême et un amour passionné du cinéma, par la Cinémathèque de Belgique et son Conservateur, Jacques Ledoux,

groupait 133 films venus de 18 pays : U. S. A. (57), France (17), Angleterre (12), Allemagne fédérale (9), Pologne (7), Suède (6), Belgique (6), Argentine (5), Pays -Bas (3), Autriche (2), Suisse (2), Brésil (1), Danemark (1), Espagne (1), Israël (1), Japon (1), Mexique (1), Yougoslavie (1). Il était donc assez ouvert pour fournir un échantillonnage représentatif de la production actuelle. Seuls les films achevés après le 1er janvier 1955 étaient admis à concourir et cette condition de temps ne pouvait que renforcer la validité du test. Enfin, j'ai pu avoir l'assurance que le jury de pré-sélection n'avait nullement cherché à éliminer des œuvres choquantes, ce qui aurait faussé l'expérience. Aucune censure d'ordre moral ou politique n'a présidé à ses travaux, mais le souci d'être fidèle à la notion de film « expérimental » et d'écarter, en outre, l'insignifiance ou la redite.

Ce n'est donc pas forcer les choses que de parler du manque d'audace et du repli dans l'esthétisme, comme de caractéristiques assez générales. Les « avant-gardistes » professionnels sont, dans l'ensemble, aussi timorés que leurs confrères paisibles du cinéma amateur. Ils ont d'autres ambitions, d'autres moyens aussi : des budgets plus importants, une technique de premier ordre, une direction d'acteurs très rôdée, sinon très heureuse. Ils enrichissent le langage cinématographique d'une foule de trouvailles et de procédés. Mais on devine qu'ils sont la proie, tout comme les amateurs, de gigantesques inhibitions.

L'humour

Un des rares moments d'humour de ce festival, nous l'aurons dû à un Argentin, Rodolfo Kuhn, qui, dans une sorte de parabole intitulée *Sinfonia in no bemol*, a voulu montrer le monde à l'envers. Deux scènes sont excellentes : un mariage à l'église où, renversant les rôles, le marié bénit l'union du prêtre et de l'enfant de chœur — des conjoints en prières au pied du lit nuptial, l'homme torse nu, en slip, la femme en petite culotte et l'œil coquin.

Ce sont des images qui font toujours plaisir à voir. Mais qu'elles aient marqué le point culminant de l'audace dans la sélection présentée à Bruxelles dit assez bien la réticence et la prudence de l'avant-garde contemporaine. Car *La Joconde* de Henri Gruel (France), cette mise en boîte de l'art de musée, n'est en somme qu'une fantaisie aimable et pacifique. *En dag i staden* de Pontus

Hulten et Hans Nordenström (Suède), que l'on a déjà vu à Paris, est une suite amusante de trucages et de gags, mais elle n'est qu'amusante, jamais grinçante. Quelques sourires, une ironie gentille, c'est *Eintagsfliege* de Peter Fleischmann (Allemagne), ou le point de vue subjectif d'une mouche à viande.

A cet humour si contenu j'ai préféré *The Ernie Kovaks show* (U. S. A.), un numéro d'une émission régulière de la Télévision américaine. Ernie Kovaks est un excellent acteur comique qui fait penser aux Marx Brothers, par une certaine logique de l'absurde, mais s'inspire davantage du climat irrationnel des dessins animés. Un musicien donne un coup de baguette sur son tambour et la baguette s'enfonce dans du plâtre liquide. Des bûcherons abattent un arbre gigantesque et Kovaks introduit des boules de coton dans les oreilles d'un écureuil. Notre homme farfouille dans une bibliothèque, feuillette un livre intitulé : *La construction du canal de Panama* et la bande sonore déverse des bruit de pioche. Il prend *La dame aux camélias* et la dame tousse d'une toux sèche. Il ouvre *La Vie d'Edison :* une ampoule s'allume, emboîtée dans la couverture. Il se débat avec des liquides, dans un monde de travers où la pesanteur est oblique... On sent des longueurs, on reste sur sa faim, *The Ernie Kovaks show* n'est pas une réussite totale. Mais ce petit film de vingt minutes révèle que la tradition du cinéma comique américain — on la croyait tuée par le parlant — n'est pas morte. La Télévision a besoin de courtes bandes aux gags percutants, tournées très vite, photographiées à la diable et produites à bas prix. Or ce sont les conditions mêmes qu'avaient connues à leurs débuts, Mack Sennett, Charlie Chaplin, Stan Laurel, Fatty...

LA POLÉMIQUE ET LE CINÉ-ŒIL

Chair vive de l'avant-garde, aux alentours des années 30, la polémique sociale a subi un prodigieux recul, alors même que subsistent aliénations et oppressions.

Certes, il est plus difficile de « typer » un capitaliste ou un officiel, qu'au temps d'*A propos de Nice.* Les différences s'atténuent, dans la coupe de vêtement et l'allure générale, entre les couches sociales. Cela est si vrai, que Jean Effel est aujourd'hui contraint d'emprunter à l'ancien langage du dessin politique les attributs

du banquier ou du maître de forges : jaquette, gibus. Les photos de rues et de foules sont moins révélatrices des niveaux de vie qu'elles ne l'étaient en 1920, par exemple. Les curés et les militaires, parce qu'ils portent uniforme, se prêtent encore à la démonstration purement visuelle. L'uniforme fait ressortir la « gueule à effet ». Mais les civils se confondent, au gré des saisons, dans une masse anonyme d'imperméables ou de chemises d'été, comme si la courbe de distribution des revenus avait cessé d'être bimodale. Un certain type moyen tend à prédominer.

La caméra doit fouiller davantage et se livrer à une analyse des comportements, beaucoup plus qu'à un simple constat photographique. Hormis les cas limites où la réalité prise sur le vif demeure hautement significative (lumpen-prolétariat, pays sous-développés, émeutes, guerres coloniales), le « ciné-œil » ne peut que devenir de moins en moins satisfaisant. La polémique sociale exige un véritable travail de mise en scène et le recours aux artifices du cinéma conventionnel.

Cette insuffisance du « ciné-œil » a été très sensible à Bruxelles. On attendait beaucoup de *Nice time*, un court-métrage tourné par Claude Goretta et Alain Tanner sous l'égide du Bristish Film Institute. Il y a d'excellents détails sur ce samedi soir à Piccadilly Circus. La foule a été filmée à son insu. Les amoureux vont au cinéma, les solitaires déambulent, une prostituée fait rebondir ses seins, vantant la marchandise. Mais finalement les images significatives sont rares.

Plus rares encore dans *Rose Street*, un pensum qui vient d'Écosse. Ici le cinéma rejoint tangentiellement cet « univers du on » de Heiddeger, que Bernard Dort évoquait d'ailleurs à propos de quelques excès du néo-réalisme italien (*Les Temps Modernes*, nº 86, décembre 1952). La caméra, cachée dans une rue, filme l'insignignifiance : on passe, on s'en va, on astique une devanture, on porte un filet à provisions, on conduit un camion, on papote avec la voisine. Certains plans durent trente secondes. C'est aux limites du supportable. Si l'expérience valait la peine d'être tentée, elle démontre du moins qu'une copie servile de la réalité équivaut à une fuite devant le réel.

Un Français, Jean-Daniel Pollet, a réalisé dans une guinguette un film sur les bals du dimanche : *Pourvu qu'on ait l'ivresse*. Le fil conducteur est très mince : un garçon de seize ans ne danse pas. Pourquoi? Parce qu'il est timide ou parce qu'il est algérien?

Sur ce point, Jean-Daniel Pollet se garde bien de conclure. *Opéra-Mouffe* d'Agnès Varda a été réalisé dans le quartier Mouffetard. Les prises à la sauvette — ivrognes, poissardes, déchets humains — sont excellentes. Des amants se retrouvent dans une chambre sordide et la scène, très concertée, est assez belle. Une femme enceinte titube sur le trottoir. Un maniaque rase les murs... Agnès Varda, qui avait gâché *La pointe courte* par des dialogues impossibles, a donné avec *Opéra-Mouffe* un film inégal où quelques images sont de trop (ainsi la poésie facile du Mardi-gras et des enfants masqués), mais ou le « ciné-œil » reste efficace.

Sous l'angle social et politique, c'est la sélection polonaise qui a été en définitive la plus riche et la plus vivante. Trois films courts (de 8 à 15 minutes) reflètent les étapes du dégel idéologique. *Warzawa 56*, de Jerzy Bossak et Jaroslaw Brzozowski, s'attaque à une question précise, celle des retards de la reconstruction et de l'occupation abusive des locaux habitables par les services administratifs. Des familles logent encore dans des taudis croulants. Il s'agit, semble-t-il, d'immeubles condamnés, éventrés par les bombes et qui ont cessé d'avoir une existence légale. On s'éclaire au pétrole. On punaise des journaux sur les murailles en loques. Les escaliers n'ont plus de rampe. Un gosse est couché, les jambes plâtrées : il est tombé dans le vide. Les accidents se multiplient et l'on en vient à attacher les enfants en bas âge, quand ils doivent rester seuls. On leur passe une ficelle autour de la taille, comme une laisse. Un bébé erre sur le palier. Il a rompu sa laisse. Il se rapproche dangereusement du vide. Va-t-il s'écraser sur le carrelage du rez-de-chaussée? « C'est du Hitchcock », disaient les esthètes, qui protestaient contre l'usage d'un procédé aussi facile que le suspense. Je pense au contraire que le suspense est à sa place dans la polémique sociale, et qu'il faut en finir avec une certaine ascèse néo-réaliste. *Warzawa 56* a une valeur de choc? Tant mieux.

Dwaz ludzie z szafa (*Deux hommes et une armoire*) de Raymond Polanski a été tourné en 1957. C'est un film révélateur des libertés conquises et très curieux par ce qu'il implique. Deux hommes émergent de la mer. Ils portent une armoire à glace. Les voilà sur la grève, où ils dansent un instant avant de se mêler à leurs semblables. Ils traversent la ville, traînant toujours l'armoire. Ils montent dans un tramway. On les refoule et, où qu'ils aillent, au café, à l'hôtel, ou dans un dépôt de barriques vides, ils sont mis à la porte. Des hooligans tuent un petit chat. Ils interviennent.

On les assomme. Vaincus, les deux naïfs repartent vers la plage et s'enfoncent dans l'eau, avec le meuble surréel, qui devient l'attribut d'une race inconnue. Est-ce le refus d'un monde qui n'a que trop peu changé ? Une certaine amertume après les grands espoirs d'octobre 56? Cette œuvre étrange et maladroite est tout le contraire d'un divertissement aigre-doux. Elle a, je crois, un sens politique : ces garçons sympathiques, mais légèrement bizarres, sont rejetés par l'ordre social; ils ne parviennent pas à s'intégrer au communisme; ils encombrent.

Zycie jest piekne (*La vie est belle*), enfin, est une danse macabre (Tadeusz Makarczynski, 1958). Images de guerre, camps de la mort, champignons atomiques sont associés à une musique de carnaval et ces airs à succès créent un effet surprenant. Méthode simple, efficace, qui rend toute son horreur à des documents d'actualité auxquels on finissait par s'habituer. Chaque spectateur est concerné.

La création des formes

Mais en dépit de quelques réussites, le bilan de l'humour et et de la polémique, reste décevant. L'avant-garde a perdu le goût du sacrilège. Est-ce imputable à une élévation générale des niveaux de vie, qui rendrait vaine toute révolte, et à l'embourgeoisement des francs-tireurs du cinéma? C'est l'explication mécaniste à laquelle on songe en premier. Mais les tensions sociales n'ont pas disparu, même si les villes se hérissent, sous toutes les latitudes, de buildings résidentiels. Le calendrier politique n'est pas moins riche en événements graves qu'aux alentours de 1930. L'accession des colonies à l'indépendance se fait généralement dans le sang. La plus-value alimente toujours les caisses du patronat et l'arsenal des lois bourgeoises reste au service des mêmes valeurs sacrées. Ce n'est donc pas la matière qui fait défaut aux cinéastes et, s'il y a aujourd'hui si peu de films explosifs, il est probable que les facteurs idéologiques ont joué un rôle déterminant : l'Église s'est modernisée, elle n'a plus le visage de l'Inquisition, elle distille l'angoisse du péché sous les dehors aimables d'une religion ouverte au basket-ball, au cinéma, à la peinture abstraite — les « public relations » ont enseigné au patronat qu'il valait mieux ne pas attraper les prolétaires avec du vinaigre, mais leur parler de leur

dignité d'homme — les partis communistes ont mis en sourdine le bolchevisme; ils ont perdu leur agressivité; ils se sont embourbés dans le légalisme et les bons sentiments. Structurellement, rien n'a changé dans la répartition du produit social brut, mais on y met des formes, de part et d'autre. Et l'avant-garde a cessé d'être soutenue par un courant révolutionnaire. Elle devient, strictement, affaire d'individus et désormais elle exigera une lucidité assez exceptionnelle. Elle émergera, laborieusement, d'une pensée moutonnière.

En l'absence d'un art subversif, l'esthétisme triomphe. Et ce fut la grande surprise de ce festival, que les recherches formelles, les taches de couleurs, les jeux de prismes, les papiers découpés, les dessins abstraits et les films de montage aient représenté plus du tiers des envois.

Des formes éclatent sur l'écran, flamboient, s'évanouissent, que l'on voudrait fixer et qui, d'être fixées, deviendraient mornes et grises, toute magie abolie. Jouissance de l'instant, raffinement de l'insaisissable, cet art se dérobe comme les images du demi-sommeil.

Les taches colorées sont un divertissement royal. On fait couler sur une plaque de verre des peintures ou des encres et les formes apparaissent, d'une beauté fascinante. Un monde se crée. Des paysages s'étalent, fleuves noirs grumeleux. C'est le bouillonnement du premier matin, l'accouchement tumultueux de quelque galaxie. On évoque des serpents, des incendies, des rivages violets, des nuits d'Amazone, des délires orientaux, des huîtres roses, des villes hypothétiques. Qu'attend-on pour utiliser les liquides colorés dans le cinéma de science-fiction? A Bruxelles, se détachaient deux films admirables, *Couleurs en mouvement* de Jacques Fouquet (France) et surtout *Somnambulancy* de M. A. Waskowski (Pologne), une œuvre aussi magique que les toiles de Tanguy ou que les fonds décomposés des tableaux de Bellmer. Devant tant de richesses, la peinture abstraite de chevalet accuse ses limites Car ici tout change et se recrée. C'est l'apothéose d'un art de la couleur où le tableau est à lui-même son propre rêve, rêve mouvant sans cesse dévoré.

Dans cette recherche des formes neuves, d'autres techniques sont employées, avec un bonheur inégal :

— les plaques de verre bariolées, les cristaux, les prismes,
— les oscillographes,

— les reflets d'arbres ou de maisons dans l'eau tranquille des canaux.

— les morceaux de métal et les mobiles en fil de fer,

— les machines, les rythmes industriels,

— la pellicule encrée et peinte, image par image.

Cependant le déchet est énorme. Les films abstraits sont bons une fois sur quatre, si l'on tient pour critère de la réussite une certaine ouverture sur le rêve, c'est-à-dire une valeur insolite. Mais l'insolite est généralement si ténu qu'il se nie lui-même par la simple répétition. Rien ne vieillit plus vite qu'un thème décoratif, qui n'est que cela. Le cinéma des reflets et des forme est à la merci d'un effet de saturation.

Certains avant-gardistes américains ont obtenu des résultats curieux en filmant des vitrines, des façades, des voitures et en utilisant les éléments du décor urbain comme un système de formes insoupçonnées. Dans *N. Y., N. Y.*, un court-métrage assez extraordinaire de Francis Thompson, c'est une ville entière qui est déformée par l'objectif. Les automobilistes s'allongent ou s'anéantissent. Des autobus coulent, tels des liquides. Les buildings sont projetés en plein ciel, objets bizarres qui font penser aux montres molles de Salvador Dali. Mais qui peut dire ce qui subsistera de tous ces films pleins de charme, quand la formule (où l'on retrouve l'influence lointaine de *L'homme à la caméra* de Dziga-Vertoff, comme dans une sorte de « ciné-œil » désincarné, et que Ian Hugo avait déjà utilisée dans *Jazz of lights*, 1954), aura subi l'épreuve de quelques redites?

Le dessin animé expérimental est un art moins fragile, dans la mesure où il possède un véritable contenu. S'il n'est que jeu de lignes, il reste soumis aux arbitraires de la mode. Mais, dès qu'il utilise des éléments figuratifs et qu'il les traite avec humour, il augmente ses chances de survie. La firme que dirige Stephen Bosustow, de l'U. P. A. Pictures, avait envoyé à Bruxelles deux courtes bandes réalisées pour la télévision en couleurs, *Blues pattern* de Ernest Pintoff et John Whitney et *Performing painter* de John Whitney et Fred Crippen. De son côté, la Terrytoons avait fait parvenir un dessin animé en cinémascope, dû, lui aussi, à Ernest Pintoff, *Flebus* (il a été programmé en France avec *Les naufragés de l'autocar*). Pintoff et ses amis ont essayé de dépasser le style Bosustow, qui était lui-même une réaction brutale contre l'académisme de Walt Disney. Ils ont réduit la part de la carica-

ture et de l'anecdote, en usant d'un graphisme très infantile en apparence, mais très esthète, un peu à la façon des peintures de Paul Klee. Et la couleur éclate, tâches énormes sur un fonds monochrome ou damiers bariolés. La tentation est grande, on le devine, d'aboutir à l'abstraction pure et l'humour apparaît comme une sorte de concession. C'est cependant l'humour qui, paradoxalement, sauve les films de Pintoff, comme il sauve certains essais de « collages », hérités d'un surréalisme plus décoratif que grinçant.

De ces styles épars, deux Polonais, Walerian Borowczyk et Jan Lenica, ont réalisé une manière de synthèse dans *La maison* (*Dom*, 1958), qui a remporté le premier Grand Prix de la Compétition. C'est un film de montage que l'on peut, si on le désire, interpréter comme une rêverie. Un homme songe. A quoi? A une femme immobile, d'un pathétique inaccessible. A une lutte à la savate, image d'un autre temps. A des machines et des outils qui se combinent dans un dessin-collage. A toute une vie restituée par des photos de famille et des vues d'actualité. La conclusion est pessimiste : un buste en plâtre (l'homme), entouré de fleurs comme s'il était l'objet d'un culte, se désagrège. Est-ce l'amour impossible?

Mais une idée merveilleuse justifie le Grand Prix décerné à *Dom*. Une chevelure blonde, vivante, se déplace lentement sur une table de cuisine, telle une pieuvre. Elle se glisse dans un monde usuel, elle s'insinue entre les choses, elle coule dans une bouteille, elle absorbe une boule de papier, elle recouvre une lampe à pétrole. Elle est l'objet magique et surréel.

LES CONFESSIONS HERMÉTIQUES

Avec ces recherches plastiques, le cinéma expérimental justifie son rôle de « laboratoire » en marge de la grande industrie. Il élabore de nouveaux modes d'expression, il enrichit le langage du cinéma professionnel et, en ce sens, tout ce qu'il tente est légitime. Les expériences les plus aberrantes peuvent devenir ultérieurement des points de départ.

Mais la stylistique est une activité mineure et l'avant-garde a droit, à part entière, au film de fiction et au cinéma romanesque. Ce droit, on l'a contesté : l'avant-garde empiéterait sur un domaine réservé au commerce. A mon avis, c'est une question de contenu.

Les productions commerciales sont, dans l'ensemble, conformistes, sous la double pression de la morale et des gros sous. Soumises à des censures avouées ou tacites, elles ont pour règle de n'attenter ni à la religion, ni aux bonnes mœurs. Destinées à faire de l'argent, elles doivent être accessibles à tous les publics, même les moins formés. Il leur est interdit de fouiller trop avant dans la psychologie des personnages; ce serait couper le contact avec la masse des spectateurs. Genet ou Joyce sont impensables ici.

Or l'avant-garde est libre de ses mouvements. Rien ne l'empêche d'assurer la relève des cinéastes de métier dans l'exploration romanesque. Elle pourrait nous donner ce cinéma total dont nous rêvons : dépourvu de préjugés, intelligent, allant au fond des choses.

Il serait par exemple — ce n'est qu'une suggestion — intéressant de reconstituer devant la caméra des moments « authentiques », ceux où l'individu, échappant à ses habitudes, cessant de réagir ccomme un être anonyme, est amené à choisir et à se définir. Les scénarios ne manqueraient pas : un mélodrame tournant court dans un sursaut de liberté, une révolte inattendue, un grand amour anarchisant....

Mais nous sommes loin de compte. A Bruxelles, les films de fiction ont tourné autour de deux thèmes :

— l'incommunicabilité, les amours impossibles,

— la faillite, la dérive, le pessimisme fondamental.

Le cinéma expérimental de provenance américaine, qui est très influencé par *Le sang d'un poète*, concrétise le thème de la barrière entre les êtres par un usage immodéré des statues. L'homme est une statue pour l'homme. Nous vivons prisonniers des formes immobiles. Nous peuplons un monde hiératique où nos actes sont vains. Nous sommes les danseurs d'un ballet figé...

C'est cette absence de vie, ce maniérisme rituel qui font penser à des confessions hermétiques. On a le droit de supposer que les avant-gardistes américains connaissent à fond la psychanalyse et ses techniques d'interprétation. Tournant des films intensément subjectifs, ils savent en masquer les traits révélateurs et je suppose qu'ils prennent, à effacer les pistes, un plaisir peu commun de névrosés esthètes. Ils ne veulent rien livrer, sinon aux initiés, et ils pratiquent un art ésotérique qui a trouvé dans les statues, les travestis, les visages secrets ou les danseurs au regard vide, toute une symbolique de l'aveu retenu.

Il serait difficile d'aller plus loin dans cette voie que Kenneth Anger, qui a présenté un moyen métrage en polyvision, aux couleurs somptueuses, *Inauguration of the pleasure dome.* Les personnages s'appellent Siva, Kali, Isis, Lilith, Aphrodite, Pan, Astarté, Somnambule, Hecate. D'admirables images, dignes de Sternberg, ouvrent le film, aux sons d'une messe de Janacek. Lentement, amoureusement, Anger présente ses acteurs : le maître des rites, vieux beau chargé de bagues, au maquillage lourd — la femme aux cheveux orangés — la femme 1925 — la femme à la cage à oiseaux — la petite brute trop belle, trop désirée... Des coupes circulent, remplies d'un liquide bizarre. C'est le sacrifice occulte. D'étranges partouzes se préparent. Mais il n'arrive rien. Les plans se répètent. Le film tourne court, sur ce qui n'est que préambule. Kenneth Anger, grand couturier des travestis baroques, se refuse à engager ses personnages dans une action qui serait révélatrice. Un scénario le trahirait, le livrerait tout nu aux spectateurs-psychanalystes.

Coïts impossibles ou rapports douloureux ont inspiré une bonne dizaine de films. Citons, parmi les plus élaborés, *Narcissus* de Willard Maas (U. S. A.) et son rêve vert de déguisement incantatoire, son rêve rouge de fuite devant la femme, son rêve bleu de statues antiques,— *The mechanics of love* de Willard Maas, une accumulation de symboles sexuels liquides, robinets, boîtes, fifres, etc.), traduisant le dégoût de l'amour physique — *Case history* de Lewis Jacobs (U. S. A.) — *Wind song* de Madeline Tourtelot (U. S. A.). L'école américaine a visiblement influencé Agnès Varda (*La pointe courte*, France) et Heinrich Grafenstein (*Studie warten*, Allemagne). Ces amants hiratiques, cette mythologie de l'infranchissable sont devenus les poncifs du cinéma expérimental.

L'autre thème — la destruction de la personnalité, la dérive — a donné des résultats variables :

— *Falls the shadow* de Laurence Henson et Edward Mc Connell (Grande-Bretagne) se propose de « montrer que la violation des interdits porte en elle-même son propre châtiment ». C'est du Cocteau de patronage.

— *Jonas* de Ottomar Domnick (Allemagne) est un redoutable film « pensant ».

— Bizarre, trop long, merveilleusement photographié, *Nicht*

mehr flichen de Herbert Vesely (Allemagne) se donne pour une variation métaphysique sur le thème de la fuite.

— Mais *A thin dime* de Robert Pike (U. S. A.) vaut par une très belle idée dramatique. Une jolie blonde à la dérive boit de l'alcool dans un bar. D'un doigt songeur, elle caresse la nappe. Elle tient à rester seule. Et l'on comprend soudain qu'elle est unijambiste. Elle laisse vagabonder son imagination : elle est au bord de la mer et prend un bain de soleil. Elle a la peau d'un bleu intense. Une de ses jambes, pourtant, est restée couleur chair : celle qui est fausse. Une vague la détache et l'emporte.

Sincérité et communication — le cas de Stan Brakhage

Le bilan du film de fiction n'est donc pas entièrement négatif. Mais il est évident que l'avant-garde doit lutter contre son propre académisme. Elle a créé un vocabulaire dont elle est aujourd'hui prisonnière. Les arbres morts, les miroirs, les femmes silencieuses, les bustes en plâtre, les déguisements, les plages et les danseuses sont devenus des images faciles et peu significatives. L'avant-garde a retréci son champ d'exploration et l'on aboutit à ce paradoxe qu'elle montre moins d'audace que certains films commerciaux (je pense au *Grand chantage*, à *La nuit des maris*, aux *Sentiers de la gloire*). Elle manque de vie. Elle n'a plus chair humaine. Cette manie des symboles correspond tantôt à une réaction névrotique de camouflage, tantôt à une véritable impuissance artistique. Mais bien malin qui pourrait dire où s'arrête l'impuissance, où commence l'ambiguïté. C'est le paradoxe de l'écriture artiste qu'elle soit indifféremment le langage tortueux des confessions gênées et la providence des esthètes qui n'ont rien à dire. Dans les deux cas, le résultat est le même. Les objets-clés, mille fois utilisés depuis *Le sang d'un poète*, donnent un art rituel et pauvre.

Si l'avant-garde a un rôle à jouer — ce que je crois — dans le cinéma de la subjectivité et de l'introspection, elle doit en finir avec les symboles. Assez de faux-fuyants. En 1958, un buste en plâtre ou un visage hiératique suffisent à déconsidérer un film expérimental. Le contact est rompu. On flaire le truquage.

C'est une sincérité totale que nous exigeons des cinéastes. S'ils tiennent à témoigner sur leur vie intérieure, s'ils tiennent à rapporter des expériences vécues, que du moins ils recréent l'enchaî-

nement de leurs gestes et de leurs impressions avec le maximum de sans-gêne. Un cinéma de l'introspection doit être subtil et vrai sous peine de se nier lui-même. Il doit rendre compte des obsessions sans en trahir les composantes.

Mais cette fidélité risque fort d'aboutir à l'hermétisme involontaire. Toute la difficulté est là : concilier l'écriture directe et la complexité inévitable du récit. Sincérité et lisibilité ne vont nullement de pair et le film idéal serait celui qui rendrait immédiatement communicables aux tiers les impressions les plus secrètes.

Or ce problème de la communication n'est, pour l'instant, nullement résolu. Dans l'échantillonnage présenté à Bruxelles, les films les plus sincères ont été souvent les plus confus et les plus irritants. Ainsi ceux de Stan Brakhage.

Brakhage est américain. Il tourne à compte d'auteur, en 16 m/m, avec un matériel rudimentaire. Il a présenté six courts métrages qui ont donné lieu à une bataille d'Hernani. Son nom ne figure pas au palmarès officiel. Mais il a eu un prix officieux et l'équipe de la Cinémathèque belge le tient pour le réalisateur le plus original de l'avant-garde contemporaine.

L'art de Brakhage est aussi éloigné du cinéma commercial, schématique et moralisant, que du cinéma expérimental figé dans les poncifs de l'école newyorkaise. C'est un art à contre-courant. Brakhage se dévoile, sans truquer ses aveux. Il est hanté par la masturbation (*Flesh of morning*, *Reflections on black*), et ne dissimule pas ses désirs sexuels derrière les figures savantes du Metropolitan Opera Ballet School.

Flesh of morning ou le local clos. Brakhage tourne en rond dans sa chambre. Il est disponible. Il se contemple dans une glace et trinque avec son double. Il sent monter l'excitation (la photo est alors surexposée). Le lit, défait, l'attire irrésistiblement. Il saisit à pleines mains une lingerie féminine. Et la femme apparaît, vêtue de noir, qui se dégante lentement et sourit, prometteuse. Fondu au noir. Boucles scintillantes. Mains. L'homme s'est allongé et vibre de tout son être. Mains de braise, en négatif. La femme a disparu, le phantasme apaisé. Le film s'achève sur une image de gosses, rappel fugitif des jouissances infantiles.

Reflections on black est une œuvre complexe : une succession de scènes construites en un instant, où parfois la rêverie se combine à un phantasme au deuxième degré (j'imagine que X... imagine que...). Un homme rentre chez lui. Il a croisé une femme qui l'a

regardé intensément et il songe, en montant l'escalier, à des types de rapports hétérosexuels qui tournent mal. Dans le premier phantasme, il envisage la vie commune : un mari tranquille suppose que sa femme a envie de faire l'amour; il pense qu'elle cherche à l'embrasser, alors qu'elle essuie paisiblement sa vaisselle; il imagine qu'elle casse des soucoupes; il imagine qu'elle imagine qu'il s'est pendu. Dans le deuxième phantasme, il s'agit d'aventure amoureuse : une bonne fortune interrompue par l'arrivée d'un tiers, le Sur-Je paternel. Mais le rêveur impénitent arrive chez lui. Une brune très belle l'accueille en robe noire (l'expression « Veuve Poignet » existe-t-elle en américain?). Mains, café bouillant. Les images, moins riches que dans *Flesh of morning*, sont aussi suggestives.

Qu'on veuille bien songer aux tabous dont le cinéma est la victime consentante. La psychanalyse a levé le formidable interdit qui pesait sur la masturbation, mais cette libération ne valait jusqu'ici que pour la chose écrite. Or Brakhage a le mérite d'évoquer sa propre expérience sans les détours habituels de l'avant-garde newyorkaise. En ce sens, *Flesh of morning* et *Reflections on black* sont des essais hautement légitimes.

Le film de fiction devient ici plus qu'un aveu, une sorte de recours contre la bizarrerie du monde objectif. On a le sentiment d'un cinéma tangent à la vie intérieure. Mais Brakhage, sur lequel j'insiste parce qu'il fournit un bon exemple des problèmes à résoudre, a traduit ses angoisses :

— par d'incessants mouvements d'appareil et par la répétition obsédante des mêmes thèmes visuels,

— par l'exploration sans surprise du décor familier,

— par la surexposition de la pellicule, l'insertion de négatifs, les flous systématiques, les mises au point défectueuses, les gros plans tremblés.

Or cette technique pose le problème de la lisibilité. Ainsi *Anticipation of the night*, qui dure quarante minutes et qui est un inlassable balancement de la caméra, a peu de signification pour les tiers. On devine que ces prises de vue tendent à donner l'équivalent de regards traqués et d'un tourbillonnement d'angoisses. Mais on participe excessivement peu à cette catharsis. Si *Anticipation of the night* a libéré Brakhage de « quelque chose », l'objet de sa hantise reste incommuniqué et, en ce sens, un tel film est un échec.

Leçons d'un festival

L'avant-garde traverse une crise que je crois passagère. On a eu, à Bruxelles, le sentiment qu'elle était condamnée. Tel fut l'avis de mes confrères et je comprends leur déception. Aucun des films présentés n'est digne de figurer dans une Histoire du cinéma. Cependant *L'âge d'or* ou *A propos de Nice*, tournés voici trente ans, ont conservé intacte leur puissance explosive et lorsqu'on les présente dans un Ciné-Club, ils continuent à susciter des « mouvements divers ». Le vieillissement de l'avant-garde n'est pas aussi rapide que l'on veut bien le dire, quand celle-ci met en cause des valeurs sacrées et qu'elle a un goût d'anarchisme. Je persiste à penser qu'un possesseur de caméra, astucieux et lucide, voit s'ouvrir devant lui un monde inexploré, s'il sait faire table rase des conventions et des réminiscences.

Le cinéma expérimental ne doit être le prisonnier ni d'un genre précis, ni d'une tradition plastique. Tous les thèmes sont bons, dès l'instant qu'ils ont une valeur de choc et qu'ils vont à l'encontre des préjugés : reportages sociaux, films politiques, rêves sexuels, investigations romanesques, subjectivité pure. L'avant-garde dont nous rêvons est synonyme de liberté.

Nous posons une seule condition d'ordre technique : que le récit soit assez clair et l'image assez nette pour assurer cette communication avec le spectateur, pour garantir cette lisibilité, sans lesquelles toute tentative se dissout dans l'esthétisme. Les improvisations de Stan Brakhage ont montré les défauts d'une technique insuffisante qui a trahi les intentions de l'auteur. Le cinéma expérimental doit avoir la force de l'évidence.

Raymond Borde

Les Livres

LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE VUE PAR LES ENFANTS

La guerre civile espagnole entre peu à peu dans la légende. Elle renaît sous forme de mythe en toute une littérature adolescente qui fit son apparition à Barcelone, à Madrid, aux alentours de l'année 1951, en même temps que les grèves des tramways et la « génération du demi-siècle ». Le public français, qui ignore encore cette floraison de récits de guerre, découvrira bientôt *Deuil au Paradis*, de Juan Goytisolo [1] et *Sur notre Terre*, d'Ara Maria Matute [2]. Voici aujourd'hui deux romans nés à Paris : *Le Colleur d'Affiches* de Michel del Castillo [3] et *Le Ravin*, de Nivaria Tejera [4]. Deux romans qui ne constituent en aucune façon des témoignages sur la guerre civile. Aussi bien les deux auteurs étaient-ils alors des enfants.

Des enfants semblables, sans doute, à ceux qui erraient par bandes sur les *Ramblas*, les yeux rouges, le cheveu rare, les membres grêles et le ventre ballonné par la sous-alimentation. Nous qui étions alors des adolescents et qui, ivres d'une féroces allégresse, croyions comprendre les événements que nous traversions en aveugles, nous nous demandions parfois, de façon fugitive : « Que pensent ces bambins? Que savent-ils, que voient-ils de cette guerre? » Voici que le temps du silence a pris fin. Les enfants de la guerre témoignent. Que l'on n'attende pas d'eux l'exactitude de l'historien, la précision du détail. Aussi bien leur vision première, floue, incomplète, et peu à peu pâlie par les années, a-t-elle été recréée, remodelée par les récits d'autrui. Les romanciers adolescents nous apportent moins aujourd'hui une vision neuve de l'événement que la preuve de la longue impression qu'il leur laissa, de la faille ouverte en leur jeune sensibilité. Blessure qui revêt, selon les tempéraments, des formes très diverses. Par la nature de leur émotion, les jeunes écrivains se révèlent tout entiers. Ils peignent moins l'événement qu'eux-mêmes. Et l'on ne peut rêver deux tempéraments plus distincts que ceux de Nivaria Tejera et de Michel del Castillo.

1. A paraître prochainement chez Gallimard.
2. *Ibid.*
3. Éditions Julliard.
4. Traduit de l'espagnol par Claude Couffon, Julliard, éd.

De *Tanguy* au *Colleur d'Affiches*, les trois romans publiés à ce jour par Michel del Castillo témoignent d'un incessant et vain travail de l'esprit pour comprendre, pour expliquer l'inexplicable désordre du monde. Lorsque le traditionaliste Marquis de Leyes est assassiné par les Maures des *tercios* franquistes, le jeune romancier écrit : *Le vieil homme parut ne pas comprendre.* Au moment où les *junkers* de l'aviation franquiste lâchèrent leur premier chapelet de bombes sur la population civile de Valladolid, *personne* — dit l'auteur — *ne parvint à comprendre... Il y eut, après les premières explosions, quelques secondes d'un silence lourd d'étonnement.* Toute l'œuvre de M. del Castillo est lourde de cet étonnement que le spectacle coutumier de la douleur ne parvient pas à émousser.

Tout autre sentiment pâlit devant celui-là. Dédaigneux des recherches formelles auxquelles se plaisent nombre de jeunes romanciers, M. del Castillo recherche la clarté la plus nue pour mieux nous éveiller à son inquiétude. Il redoute de n'être pas compris. Il explique. Il répète. Il développe les mêmes thèmes sous mille formes diverses.

Il dispose son complexe réseau d'intrigues à la façon d'un piège de haute précision auquel viendront se prendre tour à tour tous les personnages. Le Marquis de Leyes s'efforce de demeurer au-dessus de la mêlée et de créer dans sa propriété un havre de paix. Il promet aux femmes, aux enfants fuyant Valladolid bombardé la protection de « l'armée nationale », qui avance à marche forcée. Mais les Maures farouches et pillards qui forment l'avant-garde de la nouvelle croisade massacrent le vieillard et les réfugiés. A Madrid, le fils du vieux Leyes, Santiago, communiste néophyte, se refuse lui aussi à verser le sang de ses compatriotes. Mais son humanitarisme désespéré n'éveille nul écho. Son refus de partir au front le rend suspect à son parti, et il sera abattu par ses plus chers compagnons. Aussi bien, face à la plus injuste des agressions, l'attitude du pur objecteur de conscience semble-t-elle peu justifiable. Le front était alors le lieu où il convenait de fuir les crimes et les responsabilités de l'arrière. Tel est le parti que choisit le jeune militant Carlos, ami de Santiago. Mais, pour Carlos, déjà blessé et mutilé, le retour au front est un suicide, une volontaire évasion dans la mort.

Torturé par les Phalangistes, et réformé, le troisième protagoniste du drame, Olny, le petit colleur d'affiches, l'enfant des bidonvilles madrilènes, est commis à l'exécution des condamnés et des suspects. Une nuit, dans le cimetière de San Isidro, lieu des exécutions, il voit descendre Santiago de Leyes du camion des condamnés. Santiago qui l'aida à fuir la zone et qui l'amena jadis au parti communiste. Santiago à qui il doit tout,... L'issue est incertaine jusqu'à l'ultime ligne de cette ultime page. *Faut que je l'sauve — se disait Olny... Il se disait que ce n'était pas possible, qu'il allait se passer quelque chose, que Santiago ne pouvait pas mourir ainsi.*

Il tirera pourtant sur son ami, sans doute pour écarter tout soupçon de connivence, pour continuer à percevoir sa solde et son colis de victuailles, mais aussi par l'effet d'une obéissance inconsciente, semi-automatique aux gestes coutumiers. Aussi bien le monde abstrait et tragique de Michel del Castillo ne comporte-t-il que deux issues : le crime ou la mort. *Tu tues ou on te tue.* Quiconque se refuse à être bourreau joue le rôle de victime

en cet engrenage fait de millions d'actes individuels, de petits égoïsmes, de menues lâchetés et de beaucoup d'inconscience qui, en s'additionnant, forment un immense mécanisme social, une parfaite machine infernale auquel chacun s'abandonne avec un fatalisme irraisonné, semi-automatique.



A cette reconstruction cohérente de l'incohérence du monde, dans la grisaille de la désespérance, s'oppose de la façon la plus absolue la vision subjective et colorée de la jeune romancière cubaine Nivaria Tejera. Que l'on ne compte pas sur elle pour se demander longuement, à la façon de Tanguy ou de Santiago de Leyes : où est la vérité, où est la justice? Elle sait d'instinct ce qui est juste et injuste. C'est une science de chair et de nerfs. L'injustice est ce qui fait mal. *Ce n'est pas la justice que de me prendre papa.*

Le thème du roman est simple. Presque un fait divers en marge de la guerre. A la Laguna, petite bourgade de l'île de Tenerife, la plus grande des Canaries, un jeune républicain, Santiago, est arrêté par les insurgés, au premier jour de la guerre. Les autorités de la petite ville tenteront de le sauver en l'emprisonnant sous un chef d'inculpation imaginaire. Mais il faut bien en venir à juger le prisonnier. Au lendemain de son acquittement par la justice civile, Santiago sera arrêté par l'autorité militaire et interné dans un camp de concentration. Son père, sa femme, sa fille — fillette de six à dix ans — espèrent et désespèrent tour à tour. La petite fille narre l'attente des femmes chargées de gamelles à la porte de la prison, les privations, les factures impayées, les longs voyages au camp de concentration pour entrevoir, un instant, entre les barbelés, les prisonniers rentrant du travail, courbés sous les fardeaux, le visage ruisselant de sueur. L'enfant imagine souvent son père couché, à la porte du camp de concentration, dans le ravin où l'on jette les cadavres des prisonniers exécutés. Santiago ne sera pas exécuté, mais ses familiers s'accoutument peu à peu à son absence sans fin. Pour eux, il n'est plus qu'absence et souvenir, comme les morts. Il s'enfonce dans le temps et l'absence, comme les morts dans la boue du ravin.

En proie à des alternatives d'espoir et de révolte stérile, l'âme de ses familiers s'obscurcit peu à peu. Elle sombre dans une morne atonie. L'idée fixe qui l'absorbe tout entière, la rend insensible aux joies et aux douleurs étrangères. *L'incertitude dans laquelle nous vivons nous a rendus plus rudes... Je me vide* — pense la petite fille. — *Je me vide... Nous sommes saufs et cependant, nous sommes en train de nous perdre. Un jour viendra où nous ne pourrons plus nous reconnaître.*

Ce monde en guerre passe à travers la vision d'une petite fille, et se réduit aux dimensions d'un microcosme enfantin, imprécis, fait d'impressions visuelles, de menues anecdoctes, de bruits, de menaces confuses. Petit monde clos cerné par le grand mystère du monde extérieur et de la guerre. Par quelle magie Nivaria Tejera a-t-elle réussi à sauvegarder en elle la vision de son enfance, ou plutôt à recréer une vision enfantine, naïve et plausible?

Cette magie est celle de la poésie. Aussi bien l'univers de la poésie est-il

proche de celui de l'enfance. Le don de poésie est peut-être une enfantine faculté d'imagination qui survit dans l'adulte. Nivaria Tejera possède le maître-don du poète : celui de déceler la vie dans l'inanimé, de conférer la personnalité aux créatures les plus insignifiantes, les plus fugitives, et même aux objets. Dans *Le Ravin*, cet admirable poème en prose, dont Claude Couffon, traducteur-poète, a sauvegardé le rythme et la couleur, tout vit, tout participe à l'action. La citerne et le néflier, dans le *patio* de la vieille maison; le chat errant et les mules qui *sourient à grand-père*, le vieux bourrelier; *le balancier de l'horloge*, au palais de justice, *les ailettes du ventilateur et les menottes de papa;* les Rois mages, qui *gisent brisés parmi leurs beaux atours*, les enfants porteurs de petits paniers de fruits, qui chantent des cantiques de Noël, et l'orgue de l'église, *prisonnier de hautes grilles pareilles à celles de la prison; la mer houleuse qui cabriole et nous éclabousse*, le sirène, *accent rauque des bateaux qui quittent le port* et sur les quais, les dockers qui *ressemblent à des nains obèses*, avec leurs *sacs énormes... qui finissent par s'user en les usant;* les gardes civils porteurs de lanterne qui, dans la nuit, ont l'air *de chercher tous les hommes comme s'ils leur appartenaient;* et les *petites vieilles qui grillent des châtaignes...* et que *chaque année nouvelle n'arrive pas à rider davantage;* et les trains qui, *dans l'obscurité, forment une géométrie... et tandis que nous dormons... nous traversent comme des épingles...*

L'air et le vent vivent aussi. L'air de la vieille maison abandonnée, *notre air aura disparu par les balcons ouverts des nouveaux locataires.* Le vent *compact apporte l'écho des manœuvres et la rumeur de la trompette... La nuit, il s'avance au bord de nos draps et là, se met à gémir et à ronfler.* Le monde extérieur, le danger et la guerre sont symbolisés par la rue où *passent les jours, les hommes et la tempête en marche vers nulle part.* Les sentiments s'expriment à travers toute une symbolique de gestes et d'impressions visuelles. Dans la ferme où Santiago se cache, avant sa seconde arrestation, la peur et le péril sont symbolisés par la pluie, le bruit lointain du canon et la *rumeur du vent contre les toits de zinc;* par *les ombres des meubles qui dessinent sur le mur des visages grotesques*, et par la soudaine immobilité du *fauteuil où se balance grand-père.* Le mot peur n'est écrit nulle part. Mais, *chaque fois qu'une patrouille passe, grand-père cesse de se balancer.*

Les enfants, conscients du péril, ont cessé de rire. *Tu dois redevenir une petite fille, et cesser de regarder de cette manière* — dit Santiago à l'enfant. Mais celle-ci pense : *Je ne serai jamais plus une petite fille... Depuis que la guerre a éclaté, les enfants n'existent plus.* Cette phrase de Nivaria Tejera, que Tanguy pourrait reprendre à son compte, enferme une accusation terrible contre les auteurs responsables de la guerre civile. L'un de ses plus graves effets est, sans nul doute, le désarroi qu'elle jeta dans les âmes enfantines, ce scandale des petits enfants dont nous commençons seulement à comprendre la portée grâce à des témoignages comme ceux de Juan Goytisolo, de Nivaria Tejera et de Michel del Castillo.

Elena de la SOUCHÈRE



La vie normale, de *Micheline Maurel* (Éd. de Minuit) et **Je Jure de m'éblouir,** d'*Éveline Mahyère* (Corrêa).

Voici deux romans, achevés d'imprimer à quinze jours d'intervalle, dont les auteurs sont deux jeunes femmes qui ne se connaissaient pas, bien qu'elles aient vécu dans la même ville de province ces dernières années. Je les imagine en train de noircir des pages, s'ignorant l'une l'autre, à la même terrasse de café. Ce n'est pas là un excès d'imagination, mais une probabilité raisonnable : dans cette ville il n'y a pas tellement de terrasses où une jeune femme seule puisse et désire s'asseoir, et d'autre part, si l'on n'y force pas le destin d'autrui, on ne le connaît jamais.

Mais l'analogie ne s'arrête pas à ces traits purement extérieurs et fortuits. Ces romans ont l'un et l'autre un caractère autobiographique, c'est-à-dire le double caractère de témoignage et de confession. En partie seulement peut-être, mais pour cette partie-là sûrement : Laurence, l'héroïne-narratrice de Micheline Maurel, est, comme l'auteur (elle-même l'a conté dans son récit *Un camp très ordinaire*) une ancienne déportée; quant à Sylvie, l'héroïne (presque la narratrice : de nombreuses pages du roman sont formées de son journal) d'Eveline Mahyère, elle a un destin semblable à celui qu'aura cette dernière qui, nous apprend le préfacier, s'est suicidée.

La tragédie est donc, dans le premier cas, à l'origine de l'histoire; imposée de l'extérieur et douloureusement surmontée, elle n'a, bien entendu, d'aucune manière été recherchée. Dans l'autre cas, elle est au bout, au sommet d'un calvaire intérieur délibérément, sinon toujours consciemment, suivi.

Ces démarches en sens inverse nous conduisent d'ailleurs à travers des chemins bien différents. Laurence cherche désespérément, avec la vaillance chaque jour renouvelée de la rescapée dont les forces s'épuisent, à rattraper les années perdues, à réaliser le plus normal, pour ne pas dire le plus banal des rêves : avoir un foyer, un homme à soi, un enfant. Vivre comme les autres, comme celles qui n'ont pas connu l'épouvante des camps. Et aussi, vivre comme le rêvaient, comme l'auraient voulu celles qui n'en sont pas revenues. Chaque fois qu'elle est malheureuse, Laurence entend leurs fantômes qui lui disent : « Comment, tu as échappé aux chambres à gaz, à la dégradation physique et morale, à la faim, au froid, aux coups, à la peur des coups, et tu n'es pas contente ? Tu as une chambre chauffée, un métier, un amant, tu vas au spectacle et dans les musées, et tu te plains ? » Qu'y faire ? Laurence qui a une chambre mal chauffée, un métier ennuyeux et mal payé et un homme qui se contente d'être son amant et de la sortir sans lui promettre la vie en commun et sans lui permettre de garder l'enfant qu'elle va avoir de lui, Laurence est malheureuse et se plaint.

Cette vie normale dont rêve Laurence, Sylvie la récuse a priori. L'idée d'un foyer, d'une progéniture, ne lui inspire que du dégoût; elle refuse de suivre les études qu'on veut lui imposer; elle méprise les secours de la

religion. En contrepartie de cette révolte totale, elle est possédée par une soif, non moins totale, d'absolu, et cette soif prend la forme d'un amour idolâtre, désespéré et impossible pour une jeune femme qui enseigne les mathématiques dans une institution religieuse et y entreprend son noviciat. Sylvie essaye en vain de l'en détourner : elle se brise contre une volonté plus forte — ou plus insensible — que la sienne, s'enivre au delà de ses capacités de boire qui pourtant sont grandes, et se tue en état de délire.

Il est tentant d'adopter une attitude moralisatrice et d'estimer que si Sylvie (et, par delà l'héroïne, l'auteur) n'avait pas eu la chance d'ignorer la misère, la déportation et la menace d'une mort non souhaitée, elle n'aurait pas choisi le scandale et le délire, ni souhaité de mourir. Elle n'en aurait certainement eu ni le loisir, ni l'envie.

Mais une telle condamnation morale n'est que partiellement valable. Il est juste de constater d'abord qu'Eveline Mahyère sait se détacher à l'occasion de sa créature et même la juger, par le truchement des autres personnages de son roman, avec sérénité et un rien d'ironie. Il n'en est pas moins vrai que Sylvie préfigure sa propre destinée. Contrairement au geste de tant de héros et d'héroïnes, son suicide ne nous apparaît donc pas comme un acte gratuit, encore moins un artifice de romancier; il nous contraint à extraire le problème de son cadre littéraire et à le poser en termes de sociologie. Or, le suicide n'est pas le plus souvent, comme on a tendance à le croire, un acte romantique accompli dans la solitude et la nuit. Les statistiques nous prouvent, au contraire, que l'on se tue de préférence en plein jour, dans les lieux les plus peuplés et dans les pays les plus riches et les plus fortement industrialisés. Si le suicide est un fait social statistiquement contrôlable, il n'en est malheureusement pas de même du désespoir qui y conduit. Il faut pourtant bien admettre que, par définition, il est absolu dans tous les cas. L'exigence de l'absolu et l'attrait de la mort ne sont donc pas le privilège des Sylvie. Faut-il qu'elles soient les seules blâmables ?

D'autre part, nous voyons que Laurence (et par delà l'héroïne, l'auteur), bien qu'ayant échappé de justesse aux coups et aux crématoires, ne se résigne pas à une existence que pourtant elle avait espéré connaître comme on espère un miracle. Elle-même se le reproche d'ailleurs assez. Mais est-il, en dehors de son propre jugement, une attitude morale qu'on puisse prendre à son égard ?

D'une manière plus générale, quelle norme peut-on bien adopter pour juger des comportements dont le caractère propre est précisément de ne pas se résigner à celles que la société leur impose ? Malgré les expériences si totalement différentes qu'ils relatent, le trait commun de ces deux livres est, en effet, le refus d'admettre comme normale une existence de fait. Refus se traduisant chez Laurence par une amertume qui est le fruit de la déception, chez Sylvie par la recherche de l'« éblouissement » avec ses ultimes conséquences. Refus qui est espérance aussi. Car, même quand elle est trompée, même quand elle est goût de la mort, cette vertu capitale est inépuisable.

Devant tant d'espérance et de désespoir, tant d'innocence en somme, le moraliste — et tout lecteur a tendance à l'être en face de tout livre qui pose un problème — au lieu de juger ferait bien de s'interroger sur les

chances et les normes d'une société où les Laurence et les Sylvie sont si mal à l'aise. Toutes les Laurence et toutes les Sylvie, car il est certain qu'aussi personnels soient-ils, les récits des deux jeunes femmes ne sont pas des témoignages exceptionnels. J'ai parlé des enquêtes sociologiques sur le suicide, qui sont nombreuses, mais je ne sache pas que la société en ait tiré des conséquences. Quant aux enquêtes sur le sort des anciennes déportées, elles restent à faire.

Je ne puis décidément effacer de mes yeux cette image que je me fais des deux romancières écrivant, sans se connaître, à la même terrasse de café. Sans se connaître, mais sans non plus être connues des hommes et des femmes qui les entouraient ou les côtoyaient. Une solitude qu'un concours de circonstances a brisé. Mais combien d'autres témoignages demeurent sans doute inconnus.

Un concours de circonstances qu'on ne saurait sans une ironie atroce appeler heureux. Pourtant les deux romans qui nous occupent lui doivent leur « chance ». Le nom de Micheline Maurel était, en effet, connu depuis un an, car son récit de déportation avait emporté le prix des Critiques 1957. Encore faut-il dire que son éditeur paraissait si peu assuré du succès de ce premier livre qu'il l'avait fait précéder d'une préface de François Mauriac et, même ainsi chaperonné, avait commencé à le mettre en vente par souscription. Quant à *Je jure de m'éblouir*, aucun éditeur n'en voulait, et il fallut le suicide de l'auteur pour qu'il suscitât de l'intérêt.

Monde peu normal en vérité que celui où une première œuvre n'est connue que si la personnalité de son créateur peut être exploitée comme celle d'un phénomène de foire. Pour le reste, et sauf exceptions honorables, la cécité des éditeurs et de leur public est garante de leur sécurité. Et pourtant les œuvres sont souvent sous leurs yeux, mais ils ne les voient pas. A leur cécité répond celle des créateurs inconnus. Ceux-là ont les yeux bien ouverts, ils cherchent désespérément jusqu'au fond des abîmes sous-marins, mais ne découvrent rien que l'océan glauque, infini, hostile. Alors ils nous appellent à leur secours et, avant d'être entendus, ils hurlent parfois à en crever.

Jacques GIVET

Le Cinéma

En cas de malheur, de *Claude Autant-Lara.*

Tout classement des valeurs, dans le cinéma français, est faussé par l'insignifiance, par la bassesse de la production courante. *En cas de malheur* est un excellent film commercial, accrocheur et mordant, qui plaît au grand public mais qui n'est que cela : un bon spectacle. Claude Autant-Lara s'était, dès le départ, fixé certaines limites et n'avait nullement l'intention d'aborder les problèmes qui lui tiennent à cœur (l'aliénation de l'homme, l'objection de conscience, les conduites « anti »). Une sorte de contrat moral le liait à son producteur. Il a tourné un film à succès garanti, pour avoir les mains libres et faire ensuite son œuvre selon son goût. (C'est ainsi, déjà, qu'il avait pu réaliser l'admirable *Marguerite de la nuit*, sans avoir le souci d'un échec commercial.) Or, il a mis tant de conscience professionnelle à exécuter ce travail de commande, et le cinéma français a été si terne, cette année, si conformiste, que *En cas de malheur*, jaillissant du néant, devient l'audace même et fait, un peu trop vite, figure de chef-d'œuvre.

Le film a été présenté à Venise, où il a d'ailleurs choqué les jurés. Il est tiré d'un roman de Simenon, auquel nul n'avait songé à donner un prix. Là encore, une illusion d'optique joue en faveur du cinéma. Le livre de Simenon, qui est cependant plus dessalé, moins puritain que la plupart de ses romans, est passé presque inaperçu. Le film a brigué les hautes récompenses d'un Festival. C'est que les critères ne sont pas les mêmes. On demande moins au cinéma qu'à la littérature. Une scène, qui serait banale sous la plume d'un écrivain, prend à l'écran une valeur majorée. On s'étonne, on s'émerveille, un peu à la façon des spectateurs du Grand Café qui voyaient pour la première fois *La sortie des usines Lumière*. Peut-être se dit-on qu'il suffit, pour écrire, d'un stylo et d'un bout de papier, mais que le cinéaste met en branle une machinerie complexe ? Peut-être a-t-on cette indulgence, parce que les films ambitieux et les navets de basse espèce voisinent dans les mêmes salles, et que les uns bénéficient de la médiocrité des autres ? Les faits sont là : nous gardons un vieux fond d'extase. Nous sommes peu sévères et toujours prêts à saluer comme un miracle un film réussi, dont l'équivalent littéraire ne serait qu'honorable.

Le roman de Simenon fait penser à *Nana*. La jeune Yvette, putain dans l'âme, a séduit Me Gobillot, un avocat d'assises pléthorique et bourru.

Yvette est inculpée d'attaque à main armée. Gobillot prend des risques, il utilise un faux témoin, arrache l'acquittement. Puis il installe la jeune femme dans ses meubles. Elle est bornée, menteuse, infidèle. Il s'en fiche. Il accepte. Ce gros homme madré, cet avocat du Tout-Paris est prêt à sacrifier sa carrière et sa femme pour faire l'amour avec Yvette. Quand elle sera tuée par l'un de ses amants, Gobillot s'éveillera d'une sorte de rêve, « comme si, dit Simenon, tout cela s'était passé dans un autre univers ».

Mais Gobillot n'a pas l'étoffe du comte Muffat et Yvette n'est qu'un reflet bien pâle de la grosse Nana. Elle n'a pas sa sensualité rayonnante, mais tout au plus le charme fugitif d'une fille anguleuse : « Une gamine, écrit Simenon (...). C'était à la fois un visage d'enfant et un visage très vieux, un mélange de naïveté et de rouerie (...). J'ai vu ses cuisses maigres, son ventre bombé de gamine, le triangle sombre de son pubis et, sans raison précise, le sang m'est monté à la tête. » Faut-il ajouter que Simenon n'est pas Zola ? *En cas de malheur* a les qualités d'un bon récit anecdotique qu'on lit et qu'on oublie. Ce n'est pas le tableau grandiose d'une société. Un détail, cependant. Simenon qui, d'ordinaire, glisse très vite sur les motivations sexuelles, comme s'il avait une réaction de fuite, s'est laissé aller à ses phantasmes excitants. Yvette a engagé une jeune bonne désirable, Jeanine, et toutes les deux arrangent une partie de plaisir avec l'avocat : « — Ce n'est pas une blague. Jeanine serait contente. Elle m'a avoué qu'elle est sans ami depuis deux mois et que, chaque fois que nous faisons l'amour, elle est obligée de se caresser dans la cuisine. » Cette aventure inespérée, ce rêve d'un Simenon-Gobillot émoustillé durera tout l'automne. « — Nous avons décidé, dira encore Yvette, qu'elle ne porterait plus de culotte dans l'appartement. C'est plus amusant (...). Quand j'étais petite fille, je rêvais déjà de vivre dans un endroit où tout le monde serait nu et où on passerait le temps à se caresser (...). J'appelais ça jouer au Paradis terrestre. »

Claude Autant-Lara a suivi d'assez près le roman de Simenon. Brigitte Bardot, dirigée d'une main ferme, interprète le rôle difficile d'Yvette. Mais elle parle faux, et c'est dommage. Elle est incapable de dire les phrases les plus simples, parce qu'elle cherche à singer une Marie-Chantal hypothétique. Il faudrait faire doubler son texte par une actrice professionnelle et le metteur en scène a eu tort d'hésiter. Jean Gabin est un Gobillot un peu schématisé. On comprend mal qu'il s'amourache de ce fruit vert d'Yvette. Simenon donnait des détails qui ont disparu dans l'adaptation : Gobillot avait épousé une femme arriviste et fait carrière sans en avoir envie. En devenant l'amant d'Yvette, il changeait d'existence, il cessait d'obéir, il réalisait son vieux rêve de tranquillité, et c'était plus qu'une aventure : une modification.

Les plaisirs à plusieurs ont été évoqués avec toute la prudence qu'imposait la censure. La scène, très discrète, est cependant très claire et très prenante : dans la tiédeur intime d'une fin d'après-midi, à l'heure de l'apéritif, Jeanine se déchausse. Autant-Lara et ses deux scénaristes, Aurenche et Bost, ont ajouté un détail de leur cru qui est excellent : le hold-up se déroule dans un Paris endimanché qui accueille la reine d'Angleterre. Un imbécile solennel commente à la T.V. la visite royale et ses propos

acquièrent une valeur parodique assez réjouissante. Une restriction cependant, qui portera sur la musique du film : la partition de René Cloerec est facile, pompeuse, envahissante et, pour tout dire, elle détruit l'émotion.

Telles sont les qualités et les limites de *En cas de malheur*. Dans le cinéma idéal, tous les films de série seraient du même niveau. Ce n'est pas diminuer cette œuvre d'Autant-Lara que d'en faire le modèle d'une production courante enfin digne du public. Car nous aimons cette liberté de ton, cette ironie, cette peinture de mœurs où n'entre aucun remords.

Raymond BORDE



Ivan Le Terrible *(Ivan Crozny)*. 2e partie : **La révolte des boyards** de *S. M. Eisenstein.*

Eisenstein, cinéaste maudit. Cette formule galvaudée, qui a servi d'excuse aux génies à bout de souffle, retrouve ici son sens. A trente ans, Eisenstein a réalisé *La grève*, *Le cuirassé Potemkine*, *Octobre*, *La ligne générale*. L'essentiel, en somme. Il a encore vingt ans à vivre et, durant tout ce temps, il usera son énergie à lutter contre des bureaucrates. *Que viva Mexico*, qu'il tourne en Amérique, est mutilé, dispersé, monté par d'autres. Il rentre en U.R.S.S. C'est pour écrire des scénarios qui finiront dans un carton, avec avis défavorable. Jean Mitry en donne la liste dans la monographie qu'il a publiée aux *Éditions Universitaires :* huit projets avortés. *Le pré de Besjine* (1937) est mis sous le boisseau pour « formalisme », et l'on me confirme que tout a disparu, négatif et copies de travail. *Ivan le Terrible* (1943-1946) est une fresque inachevée. La première partie a été projetée en public, la seconde, interdite aussitôt, et la troisième, laissée à l'état d'ébauche par la mort d'Eisenstein. Vingt années de luttes kafkaïennes, pour aboutir à un seul film entièrement terminé, *Alexandre Nevsky* (1938) : c'est une malédiction où la névrose d'échec n'a rien à voir. Eisenstein a été le cinéaste mort-vivant de l'époque stalinienne.

Mais l'interdit qui pesait sur l'épisode central de *Ivan le Terrible* vient d'être levé. Les Soviétiques ont envoyé une copie en noir et blanc de *La révolte des boyards* à la Cinémathèque belge et la première mondiale a eu lieu à Bruxelles, le 13 octobre 1958, en marge du Festival des meilleurs films de tous les temps.

Cette projection, si longtemps désirée qu'elle devenait mythique, a été, en un sens, une déception. L'œuvre est belle, d'une beauté artiste. Chaque scène est composée avec un soin extraordinaire. Souvent l'image est faite de trois plans successifs, comme un tableau d'histoire. Au fond le décor : les murailles du Kremlin chargées de fresques. Puis le tsar, avec son favori, ou Vladimir, ou Besmanov. Enfin, au premier plan, des éléments décoratifs : un chandelier, une table, une coupe... Mais cet art de la mise en scène, où le pli savant d'une robe compte autant qu'un rictus, qu'un geste noble, vient en droite ligne du théâtre historique. Ce jeu d'acteurs, tour à tour hiératique et grandiloquent, cette outrance figée, c'est l'Odéon,

c'est d'Annunzio. Le film tout entier se passe en intérieurs. Le tsar, qui est un symbole, joue une tragédie avec d'autres symboles : Philippe, le symbole d'une Église dévouée aux boyards, Besmanov, le symbole de l'armée populaire, l'*opritchina*... Des personnages allégoriques représentent les castes de la Russie traditionnelle. C'est l'optique du théâtre qu'Eisenstein a choisie, et parfois même celle de l'opéra. Une scène est typique. Euphrosine, la tante du tsar, cajole Vladimir, son grand dadais de fils, qu'elle voudrait hisser sur le trône impérial. Elle chante en demi-teinte une berceuse assez jolie, qui conte l'histoire du castor noir et qui s'achève sur ces mots, hurlés à pleine gorge : « ... pour parer le tsar Vladimir ». Cette phrase triomphante, un chœur l'entonne en même temps qu'elle. Vladimir pousse un cri et s'abat sur le sol. Un silence. Et la musique reprend, explosive, dramatique, à l'italienne.

Osons le dire, c'est de l'anti-cinéma. Eisenstein a fait avec cette *Révolte des boyards* un bond en arrière, puisqu'il retrouve les procédés du « Film d'Art ». Avec, bien sûr, infiniment de goût. Mais soyons justes. Nous avons vu à Bruxelles une copie en noir et blanc. Or Nicolas Tcherkassov, qui était présent, a confirmé que Eisenstein avait tourné deux séquences en couleurs, celle du festin et celle du meurtre dans la cathédrale. Il avait prévu un passage progressif du noir à la couleur et travaillé les éclairages pour obtenir des teintes systématiquement fausses. Il voulait que la couleur ait une valeur dramatique. Mais en 1945, le Sovcolor n'était pas au point. La pellicule a viré et les copies d'exploitation seront sans doute tirées en noir et blanc.

Cette deuxième partie d'*Ivan le Terrible*, si décevante sous l'angle du cinéma, a un prodigieux intérêt politique. Elle a été interdite pendant douze ans et l'on comprend pourquoi. Ivan n'est qu'un prétexte. C'est de Staline qu'il s'agit. D'un Staline tout-puissant qui a liquidé la vieille garde bolchevique et se sent solitaire : « ... Mes troupes fidèles m'entourent d'un mur infranchissable [...] Mais je suis seul. Je n'ai pas de proches, pas d'épaule sur laquelle reposer ma tête. Kourbsky était mon ami. Il a trahi. Il a trahi notre cause... » Pourtant le tsar a eu besoin du peuple pour vaincre les boyards et le chef de l'*opritchina* se plaint amèrement. Il donnerait sa vie pour Ivan, qui le tient à distance et lui refuse son amitié : « — Un tsar ne se lie pas avec la plèbe... — Ne sommes-nous pas les jeunes arbres qui poussent autour de toi ? — Sache que tu dois vénérer les proches du tsar [...] Vous n'êtes pas mes parents, vous êtes mes serfs. Je vous ai tiré de la misère [...] Votre devoir est de servir. Sachez rester à votre place. »

Et voici, transparents, les complots et les crimes de l'époque stalinienne : l'exécution de Kirov à Léningrad, jamais tirée au clair (« — Le martyr, dit un dignitaire, est utile à notre cause »); les sinistres jeux d'équilibre entre l'armée, la police et le Parti, que Staline arbitrait, s'appuyant sur les uns pour asservir les autres et répudiant demain les alliés d'aujourd'hui (à Piotr, l'exécuteur des basses œuvres qui s'est trompé de victime, et qui déclare : « — Torturez moi, je ne parlerai pas, je ne dénoncerai personne », Ivan répond : « — Il n'a pas tué le tsar, il a tué le bouffon. Il n'a pas tué le bouffon, il a tué l'ennemi du tsar. Je te remercie. ») Voici le stalinisme et ses alibis tortueux : « — Le tsar doit être circonspect (...) Il doit supplicier

les méchants [...] Aujourd'hui, à Moscou, ceux qui s'opposent à l'unification des terres russes sont éliminés. J'ai les mains libres. Mon glaive étincelant s'abattra sur ceux qui veulent attenter à la terre russe. Nous défendrons la Russie. »

Et le film s'achève sur cette image symbolique : Ivan-Staline, solitaire, méfiant, muet, est assis sur son trône.

R. B.



La soif du mal *(Touch of evil)*, d'*Orson Welles.*

Orson Welles a vieilli, il est devenu énorme, il est resté fidèle à ses phantasmes de la vingtième année. Depuis *Citizen Kane*, il revit indéfiniment le même rêve masochiste de solitude. Je ne connais pas Welles. J'ignore si dans la vie il est joyeux, détendu, optimiste. Au cinéma, il a créé un personnage d'une telle pureté névrotique que l'on pourrait parler en psychanalyse du « complexe de Welles », ce qui serait une référence commode.

Welles a été Citizen Kane : un magnat de la presse, un être exceptionnel dominant le troupeau. Kane avait tous les dons. Des fées s'étaient penché sur son berceau. Il devait logiquement finir dans la peau d'un Président des États-Unis, et du plus grand des Présidents. Un adultère minable détruisit sa carrière et Kane devint la projection des rêves d'échec de Welles lui-même : un vieil homme immensément riche, mais dégrisé, amer, et qui n'acheva rien, pas même de déballer les caisses où gisait sa collection d'œuvres d'art.

Kane était cependant une éminence grise. Il avait échoué dans la vie politique, il restait l'un des hommes qui fabriquent l'opinion. Se punissant lui-même, errant dans son palais mort, cherchant querelle à une épouse traînée comme un boulet, il conservait une puissance qu'il savourait d'être secrète. Tous contacts rompus avec les êtres chers, sans amis, sans amour, il avait dans sa solitude le plaisir suprême d'être redouté.

Puis Welles fut aussi, et ce n'est pas un hasard, l'intellectuel qui, dans la coulisse, pensait pour Hitler, véritable cerveau du régime nazi *(The stranger)* : encore un rêve de puissance cachée. Il fut *Othello* et l'on devine ce qui le séduisit dans le drame de Shakespeare : la destruction de l'amour, la jalousie auto-punitive et l'incapacité au bonheur. Dans *Dossier secret*, il fut Master Arkadin, incarnation la plus significative du complexe amertume-solitude-puissance. Arkadin, ou le dernier des romantiques... Capitaliste hors série qui fit jadis la traite des blanches, Arkadin gouvernait en secret la moitié du monde et ce Citizen Kane de feuilleton se tuait en plein ciel, aigle royal de l'aventure.

La soif du mal (Touch of evil) est un autre chapitre de ces rêveries à épisodes. Welles s'est fait la tête d'un policier graisseux nommé Hank Quinlan. L'homme a un air de crapaud. Presque toujours, il est photographié en contre-plongée, tel une pyramide de viande sale. Il croupit dans un patelin minable à la frontière mexicaine. Il n'a pas d'amis, tout au plus des complices. Vieil homme confiné dans sa crasse, il exerce tout de même un pouvoir sans contrôle. Non pas à l'échelle du monde, comme

Arkadin, mais d'une bourgade. Il a aimé, il a été marié, on lui a tué sa femme. Et le voilà plein de cynisme, victime devenue bourreau, qui fabrique des preuves pour envoyer les inculpés à la chaise électrique. Création d'un Welles qui, l'âge venu, se fait lui aussi plus amer, il est la version sordide de Citizen Kane.

On trouve dans *La soif du mal* la plupart des stéréotypes de la série noire : la ville pourrie, le flic-caïd, la jeune femme saine enlevée par des dévoyés et travaillée au corps, les nuits dangereuses et confuses. Historiquement, ce scénario est anachronique, puisque aussi bien le film noir est pratiquement abandonné en Amérique même. N'y voyons qu'un prétexte. Saisissant l'occasion de tourner un *thriller*, Welles a braqué sa caméra sur le flic véreux, ou plus exactement inaccessible et las, sur ce vaincu impitoyable : l'une des images qu'il se donne dans des phantasmes de plus en plus désenchantés. Et qu'il ait engagé des acteurs vieillis, méconnaissables, accuse encore cette impression d'amertume (Joseph Calleia, l'ancien dur de tant de films de gangsters, atrocement changé, le poil blanc, l'œil noyé — Akim Tamiroff, portant moumoute — Joseph Cotten, entrevu dix secondes, — Marlène Dietrich, devenue tenancière de gargote).

Techniquement, le film est admirable. Welles a dit que l'emploi d'un objectif à foyer court avait donné une déformation des volumes et une profondeur de champ qui étaient pour beaucoup dans la fascination que l'on éprouve. Aveu plein de modestie. En réalité, Welles est l'un des plus grands cinéastes vivants. Il a pris un décor banal — une petite ville américaine, des places vides, des arcades, un motel — qu'il a dramatisé et chargé d'inquiétude. Ce n'est pas une question d'objectif, mais de mise en scène. Il trouve le découpage qui porte, le geste qui signifie, le figurant qui a une tête surprenante. Même avec la caméra des frères Lumière, il aurait fait « du cinéma ». Une remarque d'ordre technique. Le film est conçu pour écran standard et il a été, au Festival de Bruxelles, cadré dans le format 1,33 × 1. A Paris, le Studio Publicis le passe en panoramique, sur un écran dont j'évalue les proportions à 1,90 × 1. On perd un bon quart de l'image et cette projection constitue un massacre. Mais l'exploitant est roi dans le pays des boutiquiers...

Tel est *La soif du mal :* un film prodigieusement révélateur, un document sur l'affectivité d'un rêveur coriace. Welles est un créateur des plus originaux et il serait stupide de réduire ses mérites, en faisant la chasse aux réminiscences. Il domine le cinéma contemporain. Il est aussi, parallèlement, un être complexe et son œuvre fournit un matériau de choix à la psychanalyse. La névrose n'implique évidemment pas le sens de l'image, mais je fais l'hypothèse que l'habitude des phantasmes, le goût des scènes rêvées en un instant ont prédisposé Welles à un art visuel. Qu'ajouter d'autre? Qu'il est conservateur et que l'engagement l'intéresse fort peu? Quand le flic meurt, dans *La soif du mal*, le District Attorney a un mot surprenant : « C'était un grand policier. » Conclusion ambiguë, certes. Welles n'a rien d'un révolté, ni même d'un progressiste. Mais après tout, Balzac a bien écrit *Le médecin de campagne*, ce qui ne l'a pas empêché d'être Balzac.

R. B.

RÉFLEXIONS D'UNE COMMUNISTE

Françoise d'Eaubonne nous adresse la lettre suivante :

. . . .

... Mon dessein est de vous retracer ici les grandes lignes de mon cheminement politique : je crois très important de vous brosser ce tableau car il est typique et résume tout un ensemble d'autres cas.

a) *Adhésion en 1952* par suite de la rencontre de X... Jusqu'à 1956 (je ne pourrai jamais renier ce souvenir) la plus exaltante expérience que j'aie connue se place à ce moment. Je songe aux *Mandarins*, à la rencontre d'Anne avec son futur mari dont elle dit que, grâce à son enseignement, l'univers reprenait un sens et l'histoire devenait « un livre qui finirait bien ». Quelle qu'ait été ma déception personnelle, je sais aujourd'hui que cette exaltation où j'ai puisé quatre ans n'était pas un mirage; elle n'était pas non plus le puits de Jacob comme je l'ai cru; mais je ne brûlerai pas ce que j'ai adoré...

. . . .

b) Le rapport Khrouchtchev ne fut nullement pour moi un écroulement; j'eus plutôt au départ l'impression d'une bonne claque vraiment méritée par trop de joues, et qui, dans mon idée, devait mettre fin à un malentendu et annoncer une réconciliation générale. Je voyais déjà, dans ma candeur, l'embrassement (dans le goût du baiser Lamourette) entre anciens staliniens démystifiés et trotzkystes, titistes, déviationnistes exclus naguère et réintégrés avec de pathétiques excuses. J'attendais, pour le moins, une autocritique du Parti, en l'espèce du C.C. Quand je vis la formule : « culte de la personnalité » devenir cette tarte à la crème et que j'entendis discuter dans les cellules du nombre plus ou moins grand des portraits de Maurice Thorez, quand je vis, après unc extraordinaire conférence de section que je n'oublierai jamais, D... blackboulée pour autocritique, V... sanctionné pour accusations précises portées contre l'hyperbole du « moi » chez Aragon, Kanapa et autres seigneurs de moindre importance, G... qui avait commencé par un discours courageux (thème : il y a quelque chose de pourri dans le royaume d'Elseneur) se transformer en délateur des camarades qui, à la suite d'Hélène Parmelin et de Picasso, se promettaient d'intervenir pour demander la réunion d'un Congrès extarordinaire; quand je vis, symptôme autrement grave que des injustices frappant quelques intellectuels, nos rapports

et nos demandes d'explication théorique (tout particulièrement sur la paupérisation et le stade pourrissant du capitalisme) déformés et bafoués systématiquement par le camarade Guyot qui, je le sus depuis, couvrit d'imprécations et d'injures devant le C.C. ma 7e section; le refus du Parti de réunir un Congrès extraordinaire et de reconsidérer les faiblesses et les errements du XIVe Congrès, son impuissance à lutter contre la guerre d'Algérie de façon efficace et à utiliser les merveilleuses ressources des révoltes de jeunes contingents (je vous renvoie à la *Permission* d'Anselme) et, de plus, son déplaisant fraternalisme à l'égard des partis frères des territoires d'outre-mer; moi qui, depuis quatre ans, croyais avoir découvert le Graal et y communier chaque matin, je me retrouvai dans la position un peu ridicule de la poule qui couve avec amour un œuf et s'aperçoit qu'il est de plâtre.

c) Tout ceci faisait boule de neige, mais pas suffisamment pour me pousser à abandonner le Parti, ne pouvant abandonner la partie : « Où irions-nous, Seigneur, si nous vous quittions? » demandaient les Apôtres. Cette partie que je n'avais pas demandé à jouer, mais où on m'avait lancée en me faisant naître à telle époque, dans tel pays, il ne m'appartenait pas de la laisser choir, à moins de suicide; je n'ai jamais eu de goût pour cette solution. Dans la mesure où j'étais convaincue (je le suis toujours) que le stade du capitalisme est révolu, que l'économie socialiste est celle de demain et que le plus tôt sera le mieux, les bafouillages du Parti français et mes propres désillusions à l'égard de ce que j'ai comparé tantôt à un Graal, tantôt à un œuf de plâtre, n'entraient guère en ligne de compte devant ce seul problème : quitter le Parti ou y rester. Puisque l'Histoire était un livre qui devait finir bien, je m'identifiais peu ou prou à un croyant du XVIe siècle qui, ne prévoyant pas Luther, se dirait que les histoires de fesses et les prévarications de la Papauté ne pèsent pas bien lourd devant le problème du salut. Et voilà que survint l'affaire de la Hongrie.

Je ne vous décrirai pas les larmes que j'ai versées devant le poste; bien plus amères furent celles que m'a coûtées l'article de Sartre. Chaque cri de fureur que poussait cette grande conscience blessée, il me semblait que c'était contre moi; et qu'avec toute ma passion pour le travail, l'humanité, la volonté qu'a l'Histoire de finir bien, j'avais prêté les mains à un crime et je méritais tous les soufflets qu'étaient ces lignes de Sartre, que je les recevais personnellement. J'ai ressenti un tel effondrement que l'excès même m'en interdisait encore de quitter mon Parti à un moment où tous l'attaquaient, y compris ses plus honnêtes et ses plus lucides alliés; ce n'était pas le P.C.F. qui avait tiré à Budapest; il allait sûrement prendre conscience, à ce coup, et voir ce que valait sa fameuse « fidélité inconditionnelle » à l'U.R.S.S. En attendant, notre devoir à tous était de le défendre. C'est dans ce sens que j'écrivis au *Monde* et qu'Yves Florenne publia un extrait de ma lettre que vous avez peut-être lue. Je l'ai remercié, je me souviens, en citant Brassens « Elle est à toi, cette chanson — Toi, l'étranger qui n'a pas ri... », etc. Mais en France tout ne finit pas par des chansons. C'est pour le coup que je l'ai attendue, l'autocritique! Vous connaissez la conclusion... « Le sourire de Budapest » de M. André Stil.

Eh bien! ce n'était pas encore une raison suffisante pour quitter le Parti; car depuis, j'ai repensé la question, et avec quel soulagement je vis Sartre en faire autant. Son article si important, si documenté et si riche sur *T.M.* analysait cette affaire hongroise avec moins de passion que celle de son article sur l'*Express;* j'en vins à cette conclusion que le grand tort de l'U.R.S.S. avait été moins l'intervention que le fait de l'avoir laissée survenir à titre de nécessité; j'écrivis dans ce sens à la *Literatournaïa Gazeta* en lui déclarant que mon affection même pour l'U.R.S.S. et ses intellectuels m'obligeait à ne pas celer la vérité et à lui dire son fait, comme tous ceux qui étaient de cœur avec moi (c'était le moment de la lettre que vous-même avez signée avec d'autres intellectuels, y compris ceux du Parti). La L.G. me répondit très cordialement et me demanda de lui écrire à nouveau. Cela me fit du bien, sans rien résoudre des problèmes si vastes et si cruciaux qui se posaient à ce moment-là sur le plan politique. La guerre d'Algérie s'amplifiait; le Parti refusait le Congrès Extraordinaire réclamé par les milieux libéraux; la C.G.T. était en crise; nos alliés de gauche nous maudissaient comme au moment du pacte germano-soviétique, et avec des motifs autrement valables.

. . . .

C'est à la fin de cette année 1957 que je me posai pour la première fois la question : reprendrai-je ma carte? Mes amis Y... avaient été emportés par la même tourmente... Eux aussi se frottaient les yeux et cherchaient à y voir clair. En dehors de ce cas précis, je voyais, et avec quelle sensation de déchirement, mes camarades les plus admirables par le dévouement, l'intégrité et la conscience théorique, peu à peu évincés par la fraction opportuniste sortie du XIVe Congrès, ou bien écœurés et s'écartant d'eux-mêmes, se vouant à des entreprises vouées à l'échec comme l'idéaliste *Étincelle*.

. . . .

Au sein même du désarroi politique de nouvelles espérances ont apparu, par le fait même de la catastrophe — les événements du 13 mai... Jamais je n'aurais cru que je me remettrais à militer, et cependant je m'étais bien gardée de rendre ma carte avec des déclarations ou des écrits envoyés aux journaux, comme ont fait tant d'autres; je m'étais contentée, arrivée à une impasse d'où je ne pouvais plus sortir sans mentir, de m'asseoir et d'attendre; à savoir de cesser toute participation active et de n'en fournir aucune explication à ma cellule ou à l'échelon supérieur. Je m'étais démobilisée, comme on dit. Je pensai quelques instants à m'inscrire à la Nouvelle Gauche, et sa faible base de masse me découragea. On quitte Paris pour un désert, pas pour Carpentras. J'ai attendu, et voici : l'apparition des comités de vigilance m'a fourni le seul outil dont je puisse me servir aujourd'hui pour m'affirmer antifasciste et travailler pour le socialisme à venir sans avoir à mentir à personne, et surtout pas à moi-même.

Je suis heureuse de militer à nouveau, d'avoir pu recommencer la lutte, dans les réunions et dans la rue, devant les matraques. Mais je ne regrette pas, je ne regretterai jamais de m'être démobilisée depuis un an. Personne ne me fera avaler que c'est « la faute à ceux comme toi », à ceux qui n'ont pas « lutté à l'intérieur du Parti », etc., que le fascisme triomphe

(encore sous réserve) aujourd'hui! La bonne plaisanterie : les masses prolétariennes et l'élite de l'intelligence ont été cocufiées par les opportunistes du XIVe Congrès et rien de ce que pouvaient essayer de faire de pauvres nom de Dieu d'intellectuels à conscience chatouilleuse ne pouvait peser dans la balance... C'est pourquoi j'attends de pied ferme celui qui me fera ce pieux reproche! Je dois dire jusqu'ici que personne ne l'a essayé; c'est aussi que je suis un seigneur de trop petite importance pour que ma « démobilisation » ait été bien remarquée, il faut le dire.

. . . .

Mais cette période si pénible, dont les meilleurs combattants de classe tireront peut-être les fruits d'une amère expérience, la suffocation elle-même, l'asphyxie menaçante reste en ma mémoire comme une promesse, celle de toutes les décadences : « Cela ne peut durer, il faut que dee formes nouvelles apparaissent. » Ces formes nouvelles, pouvons-nous les espérer?

Ce qui me mène au dernier point.

Je viens donc de retracer les grandes lignes (très grandes, je ne puis entrer dans les détails, ni dans l'analyse des causes matérielles et objectives de cette désillusion) de mon cheminement politique. Encore une fois, puisqu'il est posé que tout être est un carrefour, un nœud, je m'excuse d'avoir encore à parler de moi-même. Mais j'ai été amenée à m'interroger sur moi ou plutôt sur ma façon d'avoir vécu, subjectivement, ce drame objectif. Les faits extérieurs existent tels que je les ai évoqués; mais moi-même, n'ai-je pas apporté un esprit par trop mystique en toute cette expérience? Je n'ai pu venir au Parti par une constatation de l'ordre : vendredi succède à jeudi, le socialisme au capitalisme, il est plus rationnel de faire asseoir les gens sur un fauteuil que sur un pal. Il m'a fallu à toute force une passion, un romantisme révolutionnaire, voire une foi, c'est-à-dire un ersatz de l'eschatologie. Ces moments extraordinaires, ces moments véritablement *visionnaires* que j'ai vécus lors de l'affaire Rosenberg, le 14 juillet 53, mon voyage en Algérie 54, parfois à l'occasion d'un rien : un serrement de main, un signe de reconnaissance, un mot à tel ou tel moment, est-ce que ce ne fut pas, pour moi, une façon de me faire du cinéma, un de ces onanismes modernes entraînés par le besoin de vivre à tout prix avec intensité dans un monde qui ne vous offre d'intense que dans l'atroce, bref cette tentation mystifiante du *sublime* qui reste toujours plus lancinante au cœur des anciens chrétiens? Je crois que oui.

Il est bien dur d'admettre que ce qu'on a vécu de plus élevé et qui vous a donné l'équilibre moral, la santé, la joie, la certitude si douce du désintéressement et du salut ne fut qu'une nouvelle forme d'aliénation. C'est pourtant ce qu'on est obligé d'admettre, dans mon cas précis, si on tient encore à ce dernier chiffon : le besoin de s'estimer en ne se mentant jamais, sous aucun prétexte. Et plus tôt tous les autres camarades dans mon cas le comprendront, plus tôt sera commencé le grand débroussaillage, mieux cela vaudra pour tout le monde. Il n'est peut-être pas de tâche plus urgente que cette révision du confort moral; pas de tâche plus urgente, sinon celle qui peut être menée parallèlement et qui est la colle des papillons et le maniement du bâton de craie.

Ce dur aveu formulé, je crois qu'on peut ajouter, en ayant payé le prix, que l'aliénation en question ne changeait rien à la valeur objective des actes et que peu importent les raisons individuelles qui ont pu pousser Marcelle Dupont ou Françoise d'Eaubonne à lutter contre la C.E.D. pourvu que la C.E.D. ait été repoussée...

... Dans la mesure où une conclusion s'impose, je crois qu'il m'est urgent d'adopter celle-ci et de faire campagne auprès des autres intellectuels qui ont connu le même cheminement pour qu'ils y réfléchissent :

Dépouiller notre engagement de toute remugle de mysticisme et n'y chercher sous aucun prétexte une raison de vivre ou une certitude d'exister; ceci posé, s'engager jusqu'à la prison, à la torture et à la mort.

(Cela, hélas, ce ne sont pas des mots, bien qu'ils résonnent comme tels.)

Mais cette conclusion entraîne des décisions pratiques. Par exemple : que demain le Parti soit remis dans la clandestinité, et c'est pour moi une obligation et un honneur d'y revenir. Mais quelles qu'y soient les obligations de la discipline en période de crise, jamais plus je ne pourrai accepter des formules mensongères et dangereuses comme « fidélité *inconditionnelle* » à l'U.R.S.S. Car tout serait à recommencer.

A mon avis, un tel cheminement de pensée entraîne d'autres conclusions plus théoriques, et cependant d'une importance brûlante.

. . . .

Sur le plan purement économiste nous souffrons d'un manque terrible de théorie et de théoriciens. Jamais ce besoin ne s'est fait davantage ressentir qu'au moment de l'affaire hongroise. Lénine a posé les lignes générales de la contradiction entre le capitalisme et le socialisme, et entre les différentes formes de capitalisme; mais qui a jamais attaqué le problème des contradictions entre les différentes formes de socialisme, ne serait-ce que celles dues aux apparitions plus ou moins récentes du socialisme dans tel ou tel type de pays plus ou moins développé? Où est la Rosa Luxembourg, le Plekhanov qui pourrait accomplir un travail vraiment créateur dans cette voie? Exemple de manque encore plus brûlant dans nos affaires intérieures : l'analyse toujours refusée (comme hérétique dans son principe) des rapports de production et du paradoxe apparent du bien-être de certains pays capitalistes où a triomphé le socialisme réformiste. Fi! L'*Humanité* s'en voilerait d'horreur et préfère nous démontrer que les Suédois ne sont pas si heureux que ça puisqu'ils mangent moins de beurre en 58 qu'en 57.

A la base de tout le reste : l'étude de l'aliénation sous toutes ses formes et y compris au sein même des partis prolétariens, dans les rangs des défenseurs du socialisme. Cette analyse nous donnerait la clef d'autres problèmes comme le précédent; et l'apparente avance des pays capitalistes où a triomphé le socialisme réformiste (et où le train des suicidés est en tête), serait ramenée à sa véritable valeur, c'est-à-dire à néant, par rapport aux buts lointains du socialisme qui sont la désaliénation de l'homme, et sa pleine expression.

. . . .

A mon avis, il faudrait donner la plus large publicité possible aux quelques idées que je viens d'exprimer. Je suis saisie en ce moment par un sentiment d'urgence comme je n'en ai jamais connu depuis la guerre. Notre passage sur terre est trop court pour qu'on puisse supporter qu'il ne soit pas rempli à une époque où l'on s'ingénie pour nous l'abréger encore.

Votre

Françoise d'EAUBONNE



UN ÉCRIVAIN POLONAIS EN U.R.S.S.

Antoni Slonimski, président du Comité Directeur de l'Union des Écrivains polonais, s'est rendu au mois de septembre à Moscou, où il a été l'hôte de l'Union des Écrivains Soviétiques. Il a accordé au correspondant de la *Literatournaïa Gazieta* une interview dont nous publions ici le texte intégral :



Ce n'est pas la première fois que Slonimski séjourne à Moscou ; il s'y était déjà rendu en 1933, c'est-à-dire il y a tout juste un quart de siècle.

— Depuis, je n'ai plus eu l'occasion de me rendre en Union Soviétique, et la différence entre mes impressions d'alors et celles d'aujourd'hui est évidemment énorme — *dit Antoni Slonimski.* A ce propos, il me revient à l'esprit ce que racontait Nazim Hikmet. Il était venu pour la première fois à Moscou dans les années 20. A son retour en Turquie, les étudiants et les ouvriers le questionnèrent fiévreusement : « Y a-t-il à Moscou de belles et hautes maisons, des voitures modernes? » Le poète ne désenchanta pas ses amis : « Évidemment — répondit-il — il y a de magnifiques maisons et des voitures neuves. — Des maisons comme à Berlin ou à Paris? » demandèrent-ils encore. « Plus grandes encore, et encore plus belles! » Et lorsque, bien des années plus tard, Hikmet retourna à Moscou, en toute conscience il pouvait répondre, lorsqu'on le questionnait : « Il n'y a aucune différence ». Mais moi, je ne puis le dire.

Les changements qui se sont opérés ici au cours de ce quart de siècle sont, je le répète, immenses. Ce qui frappe avant tout le regard, c'est le nombre d'immeubles d'habitation neufs, l'importance des chantiers de construction, l'abondance des voitures. Ce n'est là, évidemment, qu'une impression superficielle,après quelques jours à peine de séjour à Moscou.

Je vais demeurer deux semaines ici et j'ai l'intention de me rendre pour quelques jours à Léningrad. J'espère rencontrer de nombreux écrivains soviétiques, en particulier des représentants de l'Union des Écrivains

Soviétiques, avec laquelle je suis déjà entré précédemment en contact. Je dois à ce propos signaler que nos associations d'artistes et d'écrivains entretiennent, elles aussi, d'étroites relations. C'est ainsi, par exemple, que l'on a annoncé dernièrement dans la presse polonaise qu'une délégation d'écrivains soviétiques, composée de V. Kozevnikov, S. Antonov, V. Katajev, M. Hussein et M. Chamota, doit venir en Pologne. C'est le résultat de l'application de l'accord de coopération culturelle.

Nous demandons à Antoni Slonimski de nous parler de la littérature polonaise contemporaine et des derniers livres parus en Pologne.

— Je ne suis pas critique littéraire — *répond notre interlocuteur* — mais poète et prosateur, et il m'est très difficile de décerner des notes aux écrivains ou aux livres. En outre — *ajoute-t-il en manière de plaisanterie* — en tant que président de l'Union des Écrivains, j'ai le devoir d'avoir une attitude identique à l'égard de tous les écrivains, indépendamment de mes goûts personnels. Il m'est donc difficile de dire ce qui est meilleur ou moins bon, étant donné que je suis supposé défendre même ceux qui me critiquent et qui polémisent avec moi.

— *Il ne faut défendre qu'en cas d'attaque; or, il n'est pas question de cela pour l'instant.*

— Je vous parlerai néanmoins — *dit A. Slonismki* — de certaines questions importantes et fondamentales. Chez nous, les formes selon lesquelles les écrivains ont réagi à la période précédant le XXe Congrès ont déjà pris des contours entièrement précis. Les conséquences de cette période ont eu des répercussions particulièrement nettes sur la jeune génération littéraire, et c'est pourquoi sa réaction a été extrêmement vive; elle est même, à mon avis, allée un peu trop loin. Elle a conduit parfois à une orientation vers l'abstraction et le futurisme — notre « avant-garde » —, donc vers un courant littéraire qui porte depuis longtemps une longue barbe blanche.

Le problème fondamental de la littérature polonaise moderne, c'est le réalisme, opposé à ce que j'appellerai l'irrationalisme. L'immense majorité de nos lecteurs se prononce en faveur d'une littérature réaliste, d'une littérature qui puisse leur dire quelque chose sur la vie. Je me considère comme un représentant de la littérature combattante (il se peut que je me trompe, l'homme est une créature faillible), mais j'ai toujours désiré trouver les voies me menant au lecteur, devenir pour lui proche et compréhensible.

— *Et qui tenez-vous pour les principaux représentants du courant réaliste et du courant opposé au réalisme, dans la littérature polonaise actuelle?*

— Notre plus grand écrivain : Maria Dabrowska, le prosateur Jerzy Andrzejewski, le poète Mieczyslaw Jastrun [1], tous trois, sont des écrivains

1. N.D.L.R. — *On sait que Jerzy Andrzejewski et Mieczyslaw Jastrun ont démissionné, il y a un an, du Parti communiste (cf.* T. M., *n° 143-144). Maria Dabrowska n'en a jamais été membre.*

réalistes, qui maintiennent dans leurs œuvres les traditions de l'ancienne littérature polonaise, de caractère national. Pour ce qui est des irrationalistes, je préférerais ne pas en parler... Les fautes qui existent chez nous, nous les gardons pour les discuter entre nous, à la maison...

— *Mais peut-on considérer votre article* Voyage en fraude, *récemment publié, comme une réponse à cette question? Vous y avez critiqué certains jeunes poètes en raison de l'absence de contenu de leurs œuvres.*

— Oui, dans une certaine mesure — *répond Antoni Slonimski.* — Mais, puisque l'on parle des jeunes poètes, je tiens à dire que les problèmes de leur formation et de leur développement ne doivent pas, à mon avis, être identifiés avec ceux des écrivains déjà adultes. L'une des plus importantes réalisations du socialisme est d'élever le niveau culturel des masses laborieuses à un point qui leur permette de bénéficier pleinement des trésors de la culture. C'est pour cela, du reste, que nous construisons des écoles et des universités, afin que les questions culturelles, le patrimoine culturel, deviennent chers à la nation. C'est à ce but également que, dans une certaine mesure, la littérature devrait servir. Mais si l'écrivain « abaisse » volontairement le niveau de son œuvre et la rend plus « terre à terre », cela ne peut pas aboutir à de bons résultats.

J'estime que la littérature doit être active, qu'elle doit lutter pour le socialisme, que les œuvres ne devraient pas surgir « sur commande », mais découler d'un besoin profond, intérieur, organique de l'écrivain. *Mémoires de Cellulose* d'Igor Newerly constitue l'exemple d'un livre de ce type. Ce roman a été traduit en russe. Il peut plaire ou déplaire, mais personne ne peut nier la sincérité de son auteur. Je parle de cela parce que les jeunes écrivains devraient, eux aussi, en partant de leurs propres expériences, être profondément préoccupés par les questions dont ils parlent. Quant à nous, nous discuterons les fautes qu'ils commettent, nous les critiquerons. Mais avant de commencer à critiquer un homme, il faut lui donner la possibilité de se manifester par quelque chose. Et si quelqu'un veut, par exemple, peindre une toile abstraite, eh bien! qu'il la peigne! Bien que j'estime personnellement que ce que l'on appelle l'art abstrait ait plutôt une signification décorative.

— *Estimez-vous* — demandons-nous à Antoni Slonimski — *que les recherches de la jeunesse littéraire polonaise aillent dans la bonne direction?*

— Elles vont dans diverses directions. C'est pourquoi je peux dire qu'il est chez nous des livres justes et des livres qui ne le sont pas. Personnellement, j'estime que Mrozek, Toeplitz et Hlasko sont de jeunes écrivains doués. Or, c'est à leur propos que surviennent les plus grands malentendus et que les opinions diffèrent le plus[2]. A mon avis, Hlasko est un romantique :

2. N.D.L.R. — *Marek Hlasko, au moment de cette interview, n'avait pas encore décidé de se fixer en Occident. Mais on sait l'émotion provoquée en Pologne par les déclarations qu'il avait faites à son arrivée à Paris, au printemps dernier, et par la publication, à Paris également, d'un livre*

il écrit sur des choses pénibles et douloureuses, non parce qu'il y a pris goût, mais parce que cela le fait souffrir.

— *Mais n'estimez-vous pas que l'œuvre de Hlasko c'est, dans une large mesure, de la propagande pour le pessimisme, l'ivrognerie, les hooligans?*

— Je pense qu'une telle affirmation est exagérée. Hlasko n'est encore qu'un écrivain débutant, un écrivain doué, en dépit de toutes ses imperfections. En outre, Hlasko, c'est loin d'être le problème le plus important de notre littérature d'aujourd'hui... A ce propos, j'aimerais faire remarquer que les problèmes qui se posent à notre littérature diffèrent profondément de ceux que vos écrivains ont à résoudre. En effet, nous ne possédons pas l'expérience des quarante années écoulées depuis la révolution.

— *Quand aura lieu le prochain Congrès des Écrivains polonais et quels problèmes y seront-ils discutés?*

— Le congrès aura lieu vraisemblablement en décembre prochain. Quant au problème principal, c'est la situation matérielle de l'écrivain. Voici de quoi il s'agit : la convention sur le droit d'auteur est périmée et nous nous efforçons actuellement de la faire modifier.

— *Que pensez-vous des possibilités de développer à l'avenir les contacts entre la littérature polonaise et la littérature soviétique?* demandons-nous encore.

— L'essentiel, ici, est d'élargir l'échange d'informations précises, ainsi que le problème des traductions. Ce sont ces questions qui sont actuellement discutées entre nos deux associations. Il nous arrive de passer à côté de certaines œuvres soviétiques intéressantes, tout simplement parce que nous manquons d'informations suffisantes. Et de votre côté, il vous arrive aussi de ne pas traduire avant longtemps certaines œuvres intéressantes de nos écrivains. Or, ce n'est un secret pour personne que le choix des livres destinés à la traduction est parfois dû au hasard.

Afin d'y remédier et d'obtenir que les lecteurs de nos deux pays connaissent mieux la littérature tant polonaise que soviétique, j'ai fait dernièrement une proposition qui, me semble-t-il, devrait nous aider. Je me suis adressé au Conseil de la Culture et des Arts près le ministère de la Culture et des Arts (Conseil dont je suis le vice-président), en leur suggérant que toutes les organisations littéraires : l'Union des Écrivains, la Commission aux questions culturelles près le Comité Central du Parti Ouvrier Polonais Unifié, le Pen-Club, la Commission de la Diète aux questions culturelles, établissent en commun, tous les ans, une liste de

interdit dans son pays. Ces incidents avaient entraîné le retrait de son film, Le Huitième jour de la semaine, *du Festival de Cannes.*

Tœplitz, qui n'est pas membre du Parti, a été, à plusieurs reprises, accusé de « révisionnisme ».

De Slawomir Mrozek, nous publierons prochainement quelques contes satiriques.

25 ouvrages polonais et étrangers, recommandés pour les bibliothèques populaires dans les usines, les diverses entreprises, etc. Pour l'instant, en effet, ce qui tombe souvent entre les mains de la grande masse des lecteurs, ce sont des romans policiers ou d'aventure. Ce genre a également le droit d'exister, mais nous devrions nous efforcer à ce que les œuvres remarquables ne restent pas ignorées du grand nombre. Cette liste sera régulièrement transmise à l'Union des Écrivains Soviétiques, et c'est ainsi que nous vous ferons clairement savoir quels sont les livres que nous estimons les plus réussis et dignes d'être traduits. Je tiens encore à mentionner que toutes les organisations que je viens d'énumérer ont adopté ma proposition.

— *A quoi travaillez-vous actuellement?*

— Je collabore actuellement à l'hebdomadaire *Nowa Kultura*, dont le ministre Zolkiewski est le rédacteur en chef. On y a publié mes derniers poèmes, qui doivent très prochainement paraître en recueil sous le titre : *Poésies nouvelles*. Je publie également mes articles dans *Nowa Kultura* et c'est là que doit paraître mon étude sur l'œuvre des poètes étrangers.

J'aimerais que certains de mes nouveaux poèmes soient traduits en russe. J'espère que mes collègues soviétiques que je rencontrerai pendant mon séjour dans votre pays, permettront aux lecteurs russes de prendre connaissance de mes nouvelles œuvres.

J'ai préparé pour l'impression un gros tome de mes anciennes critiques théâtrales : *Violence faite à Melpomène*, un tome de feuilletons et articles publiés à partir de 1952, ainsi qu'un choix de notes et d'impressions de voyage. J'ai été l'un des fondateurs et le premier président de la section littéraire de l'UNESCO et j'ai rencontré de nombreux écrivains de renommée mondiale. C'est ainsi que figureront dans ce livre des souvenirs de mes rencontres avec Thomas Mann, H. Wells, Bernard Shaw et maints autres. Ce livre comprendra également des articles sur des sujets littéraires.

Nous remercions Antoni Slonimski pour ce qu'il a bien voulu nous dire et lui demandons, avant de le quitter, quel est le message qu'il aimerait transmettre aux lecteurs de la Literatournaïa Gazieta.

— Saluez-les de ma part, *répond l'écrivain polonais.* On m'avait dit qu'il faisait très froid à Moscou. Mais j'estime que cela n'est pas, car j'y ai connu une réception extrêmement chaleureuse; je pense que ce n'est pas seulement un réchauffrement de hasard, mais le commencement d'un tournant fondamental qui éliminera tous les malentendus qui ont pu se produire dans nos relations. Car les problèmes fondamentaux nous unissent et ne nous divisent pas.

(Cette interview, reproduite dans le n° 40 de Nowa Kultura, *a été traduite du polonais par Anna Posner.)*



Le 10 octobre dernier, Marek Hlasko, qui avait quitté la Pologne depuis sept mois, faisait connaître sa décision de « demander asile » à Berlin-Ouest. Interrogé à ce propos par le représentant de l'Agence Polonaise de Presse P.A.P., Antoni Slonimski a déclaré :

« Cette affaire, selon moi, n'est pas de la compétence de l'Union des Écrivains Polonais. La décision de Marek Hlasko a été, pour moi personnellement, un chagrin. Il m'a fait du tort alors que j'avais eu confiance en lui et que je l'avais défendu. Je crains cependant qu'il ne se soit fait bien plus de tort à lui-même, en se coupant de sa patrie. »



UNE LETTRE D'ALGER

Notre collaborateur Albert-Paul Lentin qui, dans son témoignage sur le premier voyage du Général de Gaulle en Algérie (T. M., nº *de juillet), avait fait une discrète allusion à la responsable féminine des œuvres sociales du Comité de Salut Public d'Alger, Mlle Rahma, a reçu de ce personnage une lettre de quatre pages, avec prière d'insérer. Nous déférons d'autant plus volontiers à cette demande que cette lettre constitue un exemple particulièrement pittoresque des réactions et de la mentalité de « Ces dames de la Révolution du 13 mai ».*

En voici donc, sans autres commentaires, le texte intégral, dont nous respectons même l'orthographe.

Alger le 7 août 1958.

« MONSIEUR,

« Serait-ce dédoublement de la personnalité ? La première chose qui vient à l'esprit est l'esclamation de cet « Anglais » débarquant pour la première fois en France. Les Français sont rousses accariâtes! il me semble bien Monsieur Paul Lanvin que vous ne connaissez rien ni des choses, ni des gens de ce pays. Et a vous dire vraie que vous ne savez rien tout court. Et ne sachant rien vous mélant d'écrire, votre papier n'est qu'un chapelet de sornettes egrenées d'un esprit sexsuellement obsédé.

« Je n'ai heureusement pour moi, jamais eu commerce avec vous. Je suis étonnée que vous ayez pu avoir l'idée (si cela vous arrive d'en avoir) d'une opinion même très vague a mon sujet.

« Vous m'honnorez d'une participation directe aux évenements du 13 mai. Je n'ai je l'avoue en toute modestie ni l'étoffe ni la profondeur de vue pour mettre la main a un ouvrage dont la grandeur vous échappe.

« Prendrais-je ombrage des insultes qui auraient pu éclabousser la réputation d'une jeune fille, si elles n'avaient été aussi maladroitetement jetées voulant y mêler dans une même fange des officiers Français du

Comité de Salut P. Mais il me semble bien que vous avez laissé parler tout haut une imagination nourrie des contes des Milles et une nuits dont le souvenir lointain ne vous permettait pas de vous souvenir qu'il n'était pas question de courtisannes, mais de jeunes princesses a l'esprit pure ou tout au plus de favorites jalousement gardées.

« Croyez Monsieur le Professeur ne perdez plus votre temps a jouer les bouffons d'une presse fantôche. Vous n'êtes même pas risible. Retournez donc en classe les leçons simples de moral d'enfant vous seront salutaires s'en parler de l'avantage indaidegnables des cours d'Histoires.

« Je ne vous salue pas et vous le comprendrez aisement, je suppose, dans mes prière je demandrais souvent a Dieu d'apaiser un esprit tourmenté.

P. S. — le chien aboie la caravane passe. a tout hasard et par pure forme, je vous prie d'insérer

Mlle Rahma
34, rue Burdeau, Alger

Directeur de la publication : Jean-Paul Sartre

Imprimerie Chantenay, Paris. — Nov.-Déc. 1958
Dépôt légal 4e *trim.* 1958